N° 312 — Tome LXXXV 16 Juin 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, ÉMILE BARRÉ, EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY,
JACQUES DAURELLE, ANDRÉ FONTAINAS, MARCEL FOSSEYEUX,
ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
MARIUS-ARY LEBLOND, AUGUSTE MARGUILLIER, GEORGES MARLOW,
CHARLES MERKI, MICHEL MUTERMILCH, LOUIS PERGAUD, GEORGES POLTI,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ERNEST RAYNAUD, B. RIVIÈRE,
ANDRÉ ROUVEYRE, PAUL SOUCHON, JOSÉ THÉRY, ALFRED VALLETTE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 312 — 16 JUIN 1910

Ernest Raynaud	*Jules Renard*	557
B. Rivière	*Fragment d'album inédit de Desbordes-Valmore (Milan 1838)*	588
Georges Marlow	*Poésies*	608
André Rouveyre	*Visages : XLIII. J.-H. Rosny aîné.*	613
Marius-Ary Leblond	*La Captivité d'une langue. Le Polonais*	614
Marcel Fosseyeux	*La Vie au XVII^e siècle : Julie d'Angennes en ménage*	636
Emile Barré	*La Généalogie définitive de Leconte de Lisle*	650
Alfred Vallette	*Le Monument de Paul Verlaine*	657
Louis Pergaud	*La Captivité de Margot, conte (fin)*	663

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Le Maillot. Sous-marins. Jules Renard, ou les apparences. Le Petit oiseau*	687
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	690
Rachilde	*Les Romans*	695
Jean de Gourmont	*Littérature*	699
Georges Polti	*Littérature dramatique*	703
Edmond Barthélemy	*Histoire*	706
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	713
José Théry	*Questions juridiques*	718
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	722
R. de Bury	*Les Journaux*	728
André Fontainas	*Les Théâtres*	731
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	737
Paul Souchon	*Chronique du Midi*	745
Henri Albert	*Lettres allemandes*	749
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	753
Ernest Gaubert	*Variétés : Salomé dans la littérature*	756
Jacques Daurelle	*La Curiosité*	760
Mercvre	*Publications récentes*	762
—	*Echos*	765

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

Vient de paraître :

PHILIPPE MILLET

LA CRISE ANGLAISE

SCÈNES ÉLECTORALES. — LA RÉFORME CONSTITUTIONNELLE
LE PROBLÈME FINANCIER. — LA TERRE. — LIBRE-ÉCHANGE ET RÉFORME DOUANIÈRE

Un volume in-18 jésus, broché . . . . . **3 fr. 50**

Pour paraître fin Juin :

VICTOR BÉRARD

RÉVOLUTIONS DE LA PERSE

LES PROVINCES, LES PEUPLES ET LE GOUVERNEMENT
DU ROI DES ROIS

Un volume in-18, une carte *hors texte*, broché. . . . . **4 fr.**

Pour paraître fin Juin :

ANTHOLOGIE D'ART

SCULPTURE — PEINTURE

PAR

ALFRED LENOIR

Un volume in-8° grand jésus (19 c. × 28 c.) de 240 pages, renfermant **224 planches**, broché . . . . . **7 fr. 50**

L'ANTHOLOGIE D'ART paraît en fascicules. Prix du fascicule. . . . . *net:* **1** fr. 50
L'ouvrage sera complet en *cinq* fascicules.

ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Vient de paraître :

MA PETITE BELLE-SŒUR

par ROGER DOMBRE

Un volume in-18, relié toile, 4 fr. 50 ; — broché. . . . . **3 fr. 50**

Dans la même Collection : 39 volumes parus. — Demander le Catalogue.

MERCVRE DE FRANCE

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, **Paris (VI^e)**

Vient de paraître :

TH. GOMPERZ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE VIENNE
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

LES
PENSEURS DE LA GRÈCE
HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANTIQUE

TRADUCTION AUG. REYMOND
COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME TROISIÈME

L'ancienne Académie. — Aristote et ses successeurs : Théophraste et Straton de Lampsaque

Un volume grand in-8..... 10 fr.

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

TOME I. — La philosophie anté-socratique. 2^e édition.
1 vol. gr. in-8..... 10 fr.

TOME II. — Athènes. — Socrate. — Les socratiques. — Platon. 2^e édition.
vol. gr. in-8..... 12 fr.

Envoi franco contre mandat-poste

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS.

VIENNENT DE PARAITRE :

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE :

T. VI. **Correspondance de Madame Gourdan** *dite la Comtesse*, 1 vol. in-18 carré sur Arches..... 6 fr.
T. VII. **Parapilla**, poème en 5 chants, 1 vol. in-18 carré sur Arches..... 6 fr.

LES MAITRES DE L'AMOUR 2e Série :

T. III. **Le Théâtre d'Amour au XVIIIe siècle.** Introduction et notes de B. DE VILLENEUVE..... 7 fr. 50

Paru précédemment dans la même Collection :

L'Œuvre libertine des Poètes au XIXe siècle..... 7 fr. 50

LES CHRONIQUES DU XVIIIe SIÈCLE :

T. IV. **Le Parc-aux-Cerfs et les petites maisons galantes**, par Jean HERVEZ. D'après les mémoires du temps, les rapports de police, les libelles, les pamphlets, les satires, les chansons. Pièces inédites et manuscrites tirées de l'Enfer de la Bibliothèque nationale. Un vol. gr. in-8 carré, sur papier simili-hollande, orné de 8 gravures hors-texte (Tirage à 650 exemplaires.)..... 15 fr.
2 exemplaires sur Japon avec 3 états des gravures..... 40 fr.

Catalogue de la **Bibliothèque du CURIEUX** *gratis et franco.*

THE ENGLISH REVIEW

JUNE, 1910 **Edited by AUSTIN HARRISON.** JUNE, 1910

AN IMPORTANT ARTICLE:

"FRANCE & ENGLAND." By Paul Bourget

TWO POEMS BY THE SCOTCH POETESS, RACHAEL ANNAND TAYLOR.

ARNOLD BENNET
"Night and Morning in Florence."
C. F. KEARY
"Through the French Salons."
UNA BIRCH
"The Blessed Well."
FREDERICK NIVEN
"A Wind-Blown Rose."
VERNON LEE
"On Words: Meredith, Henry James"
GEORGE MOORE
"The Apostle."
W. H. DAVIES
Three Poems.
JOHN DRINKWATER
"May."
GILBERT CANNAN
"The Dramatic Sense."
SIDNEY LOW
"Kingship in England."

THE NEW MACHIAVELLI. By H. G. WELLS.
THE WOMEN OF SHAKESPEARE. By FRANK HARRIS.

LONDON: CHAPMAN & HALL, LTD., 11, Henrietta Street, W. C.

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine. – PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

NOUVEAUTÉS

Henri CHARRIAUT

Charge de mission par le Gouvernement français

LA BELGIQUE MODERNE

Terre d'Expériences

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Dans ce livre d'observation sur l'un des pays du monde où la vie est le plus intense, M. Henri Charriaut s'est placé surtout au point de vue expérimental. La plus haute leçon qui se dégage de la **Belgique Moderne** est celle de la puissance de la volonté réfléchie et de la grandeur qu'peut atteindre un pays, si étroites que soient ses frontières, lorsque chaque citoyen constitue un foyer d'énergie.

Jean SAMSON

LA TRAITE DU CŒUR

Roman Moderne

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

C'est d'une plume à la fois poétique et douloureuse que Jean Samson dépeint la jeune fille dont le rêve est brisé parce que des parents vénaux l'ont unie à un homme qui a roulé dans la fange *remorqué* jusqu'à cette union par un ami parvenu à la fortune par l'agio le plus éhonté.

Du même auteur

MANÉ ! — THÉCEL ! — PHARÈS !

La Chute de Babylone

Roman Antique

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

COLLECTION ILLUSTRÉE A 95 CENTIMES LE VOLUME

Alphonse DAUDET

TARTARIN DE TARASCON

Édition illustrée par DUTRIAC

Un volume sur papier couché — Couverture en couleurs

Prix broché..... 95 cent. | Relié toile..... 1 fr. 50

Jean AICARD, de l'Académie Française

TATA

Édition illustrée par Suzanne MINIER

Un volume sur papier couché — Couverture en couleurs

Prix broché..... 95 cent. | Relié toile..... 1 fr. 50

Cette collection dépasse tout ce qui a été fait à ce jour dans le même genre, et par le luxe de l'édition et par le choix des auteurs.

Envoi contre Mandat-Poste

JULES RENARD

—

J'ai connu Jules Renard en rhétorique, au Lycée Charlemagne, en octobre 1881. Il venait du collège de Nevers, où il s'était désigné, par ses succès, à l'attention d'un chef d'institution parisienne. Ce dernier, pour remonter son industrie périclitante, s'était avisé de former une pépinière de choix, en raflant l'élite des lauréats de province. Il les engageait comme un directeur de cirque fait de numéros sensationnels, escomptant le bruit de leurs triomphes futurs. Il décidait les parents, à force de concessions, et s'assurait ainsi, à la fin de l'année, un stock considérable de sujets primés, destinés à établir, aux yeux des gens, l'excellence de sa méthode et le bien fondé de sa réputation. Les élèves de cette institution suivaient, en qualité d'externes, les cours du Lycée Charlemagne. Originaire de la Nièvre (1), Jules Renard avait alors dix-sept ans. C'était un grand garçon roux, solide, au front bombé, à la physionomie originale et fine, aux yeux aigus, mais taciturne et peu enclin aux confidences. Il m'empruntait, avec un soin cons-

(1) C'est le hasard d'un déplacement qui fit naître Jules Renard à Châlon (Mayenne). Il est, en réalité, originaire de Chitry-les-Mines (Nièvre), où sa famille était installée et où s'écoula son enfance. *Les gens qui croient à l'influence des Nombres ne manqueront pas de remarquer que Renard, né le 22 février 1864 (6+4=10), est mort le 22 mai 1910 à l'âge de 46 ans (4+6=10). Sa carrière littéraire débute réellement avec le* Mercure de France *et* Sourires Pincés *en 1890. Elle atteint à son apogée le 2 mars 1900, date de la 1re représentation de* Poil-de-Carotte *au Théâtre Antoine. La même année Renard fut fait chevalier de la Légion d'honneur.*— Le chiffre 2, jusque dans ses multiples, semblait régir sa destinée.

tant, les livres profanes que j'apportais du dehors, mais il me les rendait sans mot dire. Comme un cœur trompé que l'expérience a rendu méfiant, il décourageait les approches. Déjà il m'intriguait par son mystère.

Nos professeurs étaient deux hommes de mérite qui offraient un contraste violent. L'un, M. Cartault, délicat, léger, se jouait en pyrrhoniste aimable autour des choses. Il affectait une tenue ajustée, élégante, et mettait sa coquetterie à disserter des auteurs à la mode et des pièces à succès. L'autre, au contraire, M. de la Coulonche, dans ses vêtements flottants, était un admirateur sectaire des anciens et portait une âme d'inquisiteur. Il décrétait, le poing sous le nez, l'admiration des maîtres et défendait leur gloire avec la vigilance hargneuse du dragon chargé des Hespérides et le front rechigné du dogue, gardien des ombres. Des modernes, il n'admettait que Lamartine. Il l'exaltait de toute la haine qu'il avait vouée à Victor Hugo, puissance de désordre, dont il lamentait au Parnasse la brutale invasion, et quand il en parlait, il s'échauffait, peu à peu, de lyrisme au point de paraître inspiré. Il avait alors sur les lèvres le charbon d'Isaïe. Il secouait la foudre et les éclairs, déchaînait la panique et découvrait le dieu dont nous sentions le frisson sur nos têtes.

Renard ne répondait pas du tout aux espérances de son « impresario ». Ce fut un rhétoricien détestable. Il n'appréciait pas l'éloquence. Il ne parvenait pas à s'adapter à ce milieu nouveau qui lui semblait factice. Ce fut un incompris. Les maîtres le harcelèrent. Sa susceptibilité ombrageuse s'en froissa. Il se cabra sous le joug qu'on voulait lui imposer et se replia dans son coin, solitaire, farouche. Ce fut, avec Cartault, notamment, d'une ironie voisine de la sienne, une lutte acharnée; mais les armes de Renard étaient invincibles, c'était la force d'inertie, le silence obstiné, le roidissement muet, ce qui définitivement lui assura la victoire. On le laissa tranquille. Il avait conquis son indépendance et pouvait s'abstraire en pensée, du cours, pour s'absorber dans la contemplation des mouches folâtres, d'un hanneton captif ou des vers à soie qu'il élevait dans son plumier. Il méditait déjà ses *Histoires Naturelles*.

Son année de philosophie ne suscita pas davantage en lui l'émulation ni le goût de l'enseignement officiel. Le profes-

seur était Gabriel Séailles, qui débutait dans la carrière et qui substituait aux anciennes formules, pompeuses et surannées, une méthode pratique et rationnelle. Nos heures de classe se passaient en familières causeries. Renard demeurait glacé et morne. D'ailleurs, Séailles, qui d'un coup d'œil perçait ses élèves, avait pénétré son manque d'enthousiasme et l'en gourmandait en lui répétant sans cesse : « Elargissons Dieu ! » Et Renard, qui n'a jamais pu supporter une critique, s'en irritait sourdement.

Plus tard, quand nous évoquions ensemble cette vie de lycée, il m'en faisait le procès avec une abondance de remarques, une finesse d'aperçus qui témoignaient de sa précoce maturité.

Nos séances d'histoire se composaient, le plus souvent, de lectures célèbres faites à haute voix par un élève, et que ponctuaient les hochements de tête du professeur, debout, près de la chaire.

— Conçois-tu cela ? criait Renard, cette médiocrité insolente à cheval qui passait en revue le Génie à pied et crotté et qui s'arrogeait le droit de gourmander au passage Augustin Thierry et Michelet !

Je me rappelais alors certains sourires de Renard, là-haut, dans son coin, au dernier banc de l'amphithéâtre, près de la fenêtre, emplie d'un frissonnement d'azur et de feuillages légers.

De même en lisant plus tard cette remarque de lui :

« *Petite fille silencieuse, elle revenait de loin et elle en savait long* », il me sembla qu'il m'expliquait son obstination à se taire. Au reste, il avait fini par s'apprivoiser un peu. Il m'avouait ses ambitions et ses préférences littéraires :

— « Il y a des moments, confessait-il, où j'éprouve le besoin de relire Salammbô aussi âprement que l'aiguillon de la faim et de la soif. »

Il cultivait avec frénésie Bossuet et Pascal. Il savait par cœur *la Légende des siècles*. A ne considérer que ses auteurs, je m'imaginais, chez lui, un style flamboyant, doré des flammes d'Ezéchiel, une sorte de fracas lyrique, un chaos bondissant d'azur, de comètes et d'étoiles. Mon cœur battait lorsque j'ouvris, la première fois, son manuscrit. Je tombai sur cette phrase : « *C'est beau des fesses de cheval !* »

§

Le baccalauréat obtenu, Renard resta à Paris sous couleur de se préparer à l'Ecole Normale. Il occupait une chambre garnie, rue Jean-Lantier. Il vivait chichement d'une maigre rente de son père, qui dirigeait une entreprise de travaux publics dans la Nièvre et présidait, comme maire, aux destinées de son village. M. Renard père venait parfois à Paris. C'était un homme simple, à la belle barbe blanche, comme on en voit aux portraits de Garibaldi, et qui donnait l'impression de la vigueur. Il parlait peu. Je l'ai vu demeurer des heures entières au milieu de la société la plus animée, sans ouvrir la bouche. Il se contentait de fumer sa pipe, les yeux repliés en lui-même. Il devait finir tragiquement. Son commerce n'était pas des plus prospères. Il diminua, et, je crois bien, suspendit tout à fait la rente de son fils. Jules Renard accepta, pour vivre, une place de comptable chez un charbonnier en gros, rue Vivienne, mais il n'entendait rien à la comptabilité (du moins à ce qu'il avouait), et finit par quitter cet emploi, dénué d'agrément. Comme on se jette à l'eau, avec l'énergie du désespoir, il se jeta dans la Littérature. Il avait des manuscrits en portefeuille. Il les offrit aux journaux et aux revues soi-disant littéraires. Partout il fut repoussé. C'est l'aventure commune. On se figure à tort que le talent ouvre les portes. Il ne savait que devenir lorsqu'une main amie et secourable, inspiratrice des *Roses*, se tendit vers lui. Ce fut une halte sur le chemin de la détresse. Il n'était plus seul et put travailler avec sécurité. Il quitta sa chambre garnie pour un modeste appartement de la rue Saint-Placide. Mais l'heure était venue de payer sa dette à la Patrie. Il accomplit son volontariat d'un an dans un régiment d'infanterie, à Cosne. Quand on l'interrogeait sur cette période de sa vie, il se contentait de répondre. « Ce n'est pas intéressant ! » Jamais il n'en parlait. Il n'y fit aucune allusion dans ses livres. Il prit son métier à cœur puisqu'il emporta à la fin de l'année les galons de sergent. Il cultiva un moment, à son retour, les sports et les exercices violents. On le citait, dans les salles d'armes, pour son adresse à l'escrime.

§

En 1888, Jules Renard fit un mariage d'amour qui lui apportait en même temps l'aisance. Les deux époux s'installèrent

rue du Rocher. C'était un spectacle touchant que celui de leur tendresse. Mme Renard, jeune — elle avait à peine seize ans — intelligente, vertueuse, agréable, enveloppait son mari d'une affection vigilante. Elle parait les choses de sa grâce enjouée et saine. Renard demeura fidèle et rangé. Dès qu'on entrait, on se sentait baigné d'une atmosphère tranquille. Une vertu pacifiante fleurissait autour de la lampe. Cette intimité bourgeoise avait son charme et sa poésie et reposait des intérieurs d'artistes, ordinairement traversés de trop de fracas et d'orages. On en emportait comme une impression de bonheur.

Le logis était confortable, mais sobre. Les livres en étaient le seul luxe et la seule fantaisie. Chez Renard, ils se sentaient chez eux, feuilletés et caressés à toute minute. Ils empiétaient comme des animaux domestiques trop choyés. Ils prenaient possession des chaises, s'annexaient les fauteuils, escaladaient les tables, grimpaient le long des murs qu'ils finissaient par recouvrir complètement de leurs rayons multipliés, exilant les gravures et jusqu'aux portraits de famille. Renard entendait qu'on leur assignât toujours une place d'honneur et il s'étonnait de ne pas voir les bibliothèques régner en maîtresses dans les salons où il était reçu. Il avait la passion des livres. Il ne rentrait jamais sans en dégonfler ses poches bourrées. Je l'entendis se plaindre, un jour, que sa bourse ne lui eût pas permis l'acquisition d'un ouvrage de prix (je ne sais plus quel dictionnaire des synonymes dont il avait besoin). Mme Renard souriait. Quelque temps après, sous prétexte de lui souhaiter sa fête, elle tira d'une cachette l'ouvrage en question, acheté en secret, sur ses économies, et le lui offrit. Renard balbutiait des remerciements, ému jusqu'aux larmes.

Les amis étaient reçus cordialement, mais ne troublaient en rien cette vie intime et régulière, d'une adorable simplicité. Ni étiquette, ni pose. Chaque soir, qu'il y eût des invités ou non, Mme Renard faisait, sur ses genoux, la toilette de nuit des enfants, roulait dans leurs langes, devant le feu, les petites chairs roses, dodues et potelées. Elle adorait ses enfants, au point qu'elle se chargea elle-même de les instruire. Elle apprit le latin pour soustraire le plus longtemps possible son fils aux promiscuités du collège. Son cœur de mère s'inquiétait, à la façon de Marceline :

« Candeur de mon enfant, comme on va vous détruire! »

§

A part une mince plaquette : *Les Roses*, Jules Renard n'a pas publié de vers. Il en avait écrit pourtant, mais il s'était rendu compte que ce n'était pas sa voie. Lui-même parlait ainsi, sans révérence, du poète qu'il avait été et qui mourut jeune :

Ah ! le misérable ! Encore un pleureur à outrance qui traitait son cœur de voiture, de grange, de verger, est-ce que je sais ? et sa raison de petit chien auquel il disait « couche-toi là ! » Son âme était toujours inquiète, toujours secouée jusqu'à ce qu'elle s'endormît « sous la chute des heures ». Il cherchait, dans les ténèbres, des mains à presser. Imbécile ! Il regrettait sa naissance, trouvait les jours pareils aux jours, sa maîtresse vénale, et le soleil noirci ou saignant comme un morceau de viande. Le fadasse ! Il voyait dans une violette un œil de mort, dans chaque étoile un œil de la nuit et même de l'argent monnayé :

Sur le tapis bleu des nues,
D'en bas, le ciel me semblait
Un lot de pièces menues.
Un petit sou, s'il vous plaît !

La neige, c'était de la nuée blanche cassée, éparpillée aux vents. Je vous demande un peu ! La vie d'une vieille femme l'attendrit, peut-être que :

Dieu ne l'a pas faite grand'mère !

Une jeune fille mélancolique fait becqueter un moineau qui a passé la nuit dans la rue :

Puis le moineau soldant sa note,
Comme un moineau qui n'a plus faim,
Fût ! se perche au bout de la main
Et, dans le creux, laisse une crotte.

Pouah ! laissons cela. Mieux vaut ce qu'il appelle avec prétention son ironie persiflante, ses traits d'esprit pauvre, si mousses, décochés à divers, au monologuiste par exemple :

Et ta tête grasse et frisée
Nous sembla (quel est ton coiffeur ?)
Toute en boucles, comme un chou-fleur
Un peu humide de rosée.

Mieux valent encore, quel que soit leur prix, ses apitoiements de fiévreux condamné sans appel, sur les feuilles jaunes « presque oiseaux » (car il a chanté les feuilles, comme l'autre !)

Les amants ont marché longtemps. La femme est :

.....lasse de s'être promenée,
La chute d'une feuille a précédé la leur
Et sous l'étreinte longue, où saignait une fleur,
Une feuille s'est chiffonnée.

N'a-t-il pas voulu, lui aussi, dire son petit mot sur la mer ?

Les flots paraissent un amas de coussins d'eau,
Tant leur écume est blanche et tant la marche est lente.
A chaque vague flotte une étoile filante,
Il fait plus doux que dans un lit sur le bateau.
La mer fidèlement pure double la nuit :
Le vent, comme un lutteur fatigué, se dérobe,
Et la voile du mât tombe comme une robe ;
La vie en nous, hors nous clapote, à petit bruit.

Est-ce assez languissant, candide et « petit mari »?... L'air de la chambre est tout chargé d'une odeur de vieilleries. En résumé, des majuscules encombrantes, comme des échafaudages; trop de rime; de la musique à nous donner mal au cœur, dans les oreilles; trop de classification et de la césure à faire croire que le hoquet était la voix naturelle de ce poète.

Il est mort; c'est bien fait! Qu'il aille rejoindre, dans les limbes, les petites âmes innocentes !

§

Le 1er octobre 1888, Renard fit imprimer *Crime de Village*, une plaquette de cent pages à peine, tirée à 65 exemplaires. A la page de garde on lisait ceci :

Mon cher Papa. — Laisse-moi t'offrir ces quelques pages de collégien manuscrites depuis si longtemps, imprimées enfin pour toi seul.

Surtout ne les montre à personne. Seul, tu peux, comme papa et comme camarade, avoir le courage de les lire et de les trouver passables.

Bien à toi,
RENARD.

L'absence de prénom est caractéristique. C'est un recueil de huit courtes nouvelles, sombre, âpre, féroce, inquiétant, et qui étreint avec la molle intensité d'un cauchemar. L'influence de Guy de Maupassant y est manifeste et peut-être aussi celle d'Edgar Poe.

Jules Renard commençait à se répandre dans les petites revues. Il collaborait à *la Vogue* (1re série), à *la Caravane*,

au *Faune* de Marius André, dont j'étais alors (ô gloire!) le rédacteur en chef, mais les grands quotidiens et les revues importantes restaient fermées. L'idée vint à quelques-uns de grouper les efforts dispersés de ces publications éphémères et de créer un organe viable.

C'était à l'aube du mouvement symboliste. Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine avaient dégagé l'horizon. Tous les arts se renouvelaient. Téodor de Wyzewa réintégrait Wagner au milieu des fanfares et lui dressait des arcs triomphaux. Le sar Péladan instituait le salon de la Rose-Croix. Jean Moréas ranimait la source Aganippide épuisée et repeuplait nos bois de dieux et de nymphes. Laurent Tailhade nous enseignait la ferveur mystique et l'abomination du Mufle. Charles Morice prêchait l'Evangile de la Beauté. Un magnifique élan d'enthousiasme soulevait les âmes. On venait de décréter la faillite de la science. Toutes les forces lyriques échappées à l'emprise du Positivisme, du Réalisme, du Naturalisme explosaient, déchaînées, et prenaient leur revanche d'une longue contrainte. Le Rêve avait reconquis son empire et le Mystère ruisselait de toutes parts. Des bandes d'esthètes se ruaient à la conquête de l'Idéal avec la foi de Croisés rués à la délivrance du Saint-Sépulchre. J'y comptais des amis. Renard me dit un jour : « Présente-moi. »

Dois-je l'avouer? je ne savais comment m'y prendre pour présenter le patient et méticuleux Jules Renard à ces chevaucheurs des nuées. Ces demi-dieux, ivres d'ambroisie, et qui faisaient profession de n'œuvrer que dans l'absolu, consentiraient-ils à s'adjoindre un prosateur occupé de misérables contingences ? Quel rapport entre l'éclair et la lanterne sourde ? D'exaltés brosseurs de fresques peuvent-ils descendre à la compréhension du miniaturiste qui peine, armé de la loupe? Dans les milieux effervescents où les poètes tenaient assises : à la maison de bois, rue de Rennes, où Charles Cros, fulgurant de génie, propageait un système de correspondance interplanétaire ; chez Clarisse, rue Jacob, où Edouard Dubus délivrait les choses de leur pesanteur et, casqué du fluide astral, évoquait l'âme des Pharaons ; au Procope, où les disciples de Stanislas de Guaita expliquaient la Kabbale, où les Mages et les occultistes officiaient au milieu des soucoupes et des parapluies ruisselants, on se montrait assez réservé à l'égard de ce nou-

veau venu, immobile et ganté, qui ne déclamait pas de vers. Il ne fumait pas, disant : « Ma fumée me gêne ! » Il ne buvait pas, sous prétexte « qu'il n'avait pas soif ». C'était une tentative hardie que de chercher à l'imposer. Lorsque avec quelques amis la création du *Mercure de France* fut décidée, j'obtins qu'il fît partie de la combinaison, en vantant moins son appoint littéraire que sa solvabilité et son caractère sérieux et réfléchi. « Considérez qu'il a pignon sur rue, et qu'il versera sa cotisation d'une façon régulière ! » Cet argument emporta tout.

§

Le premier numéro du *Mercure de France* est de janvier 1890. Renard y publia une nouvelle : *la Demande*, dont il devait tirer plus tard une pièce de théâtre, puis, successivement, *les Petites Bruyères*, *Pointes sèches*, toute la matière d'un volume qui parut en décembre de la même année chez Alphonse Lemerre sous le titre : *Sourires pincés*.

Le succès se dessina d'emblée, unanime, éclatant. Jules Renard donnait du coup, sans tâtonnement, la mesure de son originalité. Sa manière nette, cursive, aiguë, son écriture à l'eau-forte tranchait sur le genre à la mode, diffus, emphatique et redondant. Un poète bucolique, ironique et sec, s'avérait.

Il est curieux de relever, à vingt ans de distance, le jugement, exact et précis, que portait, ici même, sur ce livre, Alfred Vallette, jugement que le temps a ratifié :

Ce recueil est plus intéressant que ne le sera, même meilleur en soi, nul de ceux qui le suivront, en ce que, groupant un échantillon des divers travaux de Jules Renard, il est symptomatique de tout son œuvre possible en même temps qu'il renseigne sur ses différentes habitudes d'esprit.

Jules Renard était parti pour la gloire.

§

La gloire ne donne pas toujours la fortune. Jules Renard était pauvre. Sa petite aisance du début se resserrait au fur et à mesure que ses enfants croissaient en âge. Son élection à l'académie des Goncourt, qui lui assurait une pension annuelle, vint fort à propos le tirer d'embarras. On a noté ses fréquentations riches, ses relations avec des vaudevillistes retentissants, des directeurs de théâtre fastueux, des actrices fêtées, et on en

a conclu qu'à confronter sa situation précaire avec le luxe tapageur de certains, il en tirait de l'amertume; c'est bien mal le connaître. Il ne portait pas une âme de boulevardier. Il avait des goûts d'ascète. Il méprisait le néant doré et la stérile agitation des gens du monde. Ce n'était l'homme ni des salons ni des dîners. Je l'ai entendu dire à un ami qui se félicitait d'une élégante installation : « *Moi ! une cellule nue avec une table et un banc de sapin me suffisent* », et encore : « *Il ne faut pas gagner trop d'argent. Deux mille francs par an, c'est assez !* » Et ce n'étaient point là des boutades. Il trouvait le bibelot encombrant, inutile, n'avait pas de vice coûteux. L'activité du travail seule le préoccupait. « *Lève-toi de bonne heure !* » répétait-il, et, bien qu'il produisît peu, il travaillait avec acharnement parce que la perfection était un besoin de sa nature.

§

Ce goût de la perfection l'a toujours éloigné des longs ouvrages. Il savait que rien n'est plus facile qu'une lâche abondance. Pour rendre son impression, une ligne lui suffisait; que dis-je, une ligne? Un mot! Et quand il avait dit du serpent : « Trop long », il pouvait s'arrêter satisfait. Il avait pénétré comme une flèche dans l'esprit du lecteur. Il avait rencontré le tour original qui viole l'attention.

Et dire qu'il s'est trouvé des gens pour ranger Jules Renard dans la catégorie des auteurs gais! Est-ce parce qu'il excelle à mettre en saillie les ridicules et qu'il garde, sous son vernis académique un fonds de verdeur gauloise? Mais ses gaillardises n'ont pas l'innocence de nos fabliaux. Elles laissent la bouche amère. Quelle désolation dans cette boutade de Poil-de-Carotte : « *Tout le monde ne peut pas être orphelin !* » Jules Renard ne se flattait pas : « *C'est l'homme que je suis qui me rend misanthrope!* » Il ne s'illusionnait pas : « *Va ! calme-toi et ronfle ! la vertu n'est pas pour ton nez !* » A force de se pencher sur la vieille Honorine, il avait fini par ne plus voir le ciel.

§

Il repose maintenant loin du bruit de Paris, loin des bibliothèques et des académies, dans un petit cimetière de campagne, au milieu des choses rustiques. Il a rempli son destin qui était d'observer les autres et lui-même et d'en porter aux hommes le

fidèle témoignage. Il a rappelé les écrivains au respect de l'écriture et de l'effort. Il éprouvait, à sa louange, que : « *le fonds de l'homme de talent, qu'il soit ironiste ou lyrique, c'est le désespoir morne de n'avoir pas plus de talent* ». Il demeure un exemple de probité littéraire, de désintéressement, d'énergie au travail. Il avait l'âme sensible et souffrait de l'iniquité sociale. « *Se peut il qu'une question de justice nous divise?... L'avenir du socialisme, c'est qu'il fait appel à tout l'idéal.* » Il rêvait un monde affranchi de la misère et des superstitions. Pour toutes ces causes, je l'aimais. O ami cher! compagnon de ma jeunesse, il me souvient de l'heure dorée où notre espoir s'élançait à la conquête du monde. Parce que nos rêves, à l'aube, se sont mêlés, je te garde un souvenir attendri, et parce que j'ai pu lire dans ton âme, à sa source, je me dois d'attester, ici, à tous, ta nature droite, ton cœur pitoyable et que ton ironie (contre l'opinion commune) n'était souvent que la pudeur des larmes!

ERNEST RAYNAUD.

FRAGMENT D'ALBUM INÉDIT DE DESBORDES-VALMORE

(MILAN, 1838.)

—

Au printemps de l'année 1838, Valmore et sa femme se trouvaient dans une situation désespérée. Valmore venait d'apprendre que le théâtre de l'Odéon, dont il était le régisseur, allait être fermé. C'était la misère. Sans réfléchir, sans écouter les conseils d'amis dévoués et clairvoyants, il accepta les offres qui lui furent faites d'entrer dans une troupe ambulante, qui devait aller jouer en Italie, à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand, comme roi de Lombardie. Des représentations devaient être données à Milan, puis à Gênes, à Rome, à Naples. Les appointements étaient de 7.000 francs. Il partit, emmenant sa femme et ses deux filles, laissant son fils Hippolyte en pension, à Grenoble, chez le généreux M. Froussard.

Dès son arrivée à Milan, Marceline s'aperçut qu'elle n'avait fait que changer de misère. Les appointements de son mari lui suffisent à peine — encore n'en touchera-t-il qu'un mois — tant le prix de toutes choses est exorbitant (1). Il lui faudra se contenter d'une chambre, donnant sur une cour, éclairée par une seule fenêtre. Pour horizon, un platane et des murs ruisselants d'humidité. Même, la maison qu'elle habite se trouve-t-elle à l'extrémité de la ville, près du taudis réservé aux représentations de la troupe française. Le Grand Théâtre est occupé par la troupe italienne ; on abandonne aux acteurs étrangers des tréteaux de saltimbanque dans un quartier où personne ne s'aventure. Peu de temps après l'impresario s'enfuit, laissant ses artistes sans ressources. Il faudra que Mlle Mars donne des représentations, pour leur permettre de regagner la France.

Marceline suivit son mari, sans enthousiasme. Il fallait vivre. « Venir en Italie (2), écrit-elle à son amie Mme Pauline Du Chambge, pour guérir un cœur blessé à mort d'[amour] (3), c'est étrange et fatal. » L'impression première fut pénible. « Tous les accents qui m'entourent me semblent des cris sauvages. Je m'imagine qu'ils jouent la comédie. La *divina lingua* est une des plus rudes choses de ce monde. On ne comprend pas les nègres en arrivant aux colo-

(1) *Quelques autographes*. Douai, 1910.
(2) *Correspondance intime* de Marceline Desbordes-Valmore, I, p. 120.
(3) Le mot a été découpé.

nies, mais leur voix ressemble à une haleine d'oiseau. — J'ai entendu à Turin seulement une céleste voix d'église. Dieu respirait en elle. » Cette peine s'accrut de toutes les déceptions de Valmore, et de toutes ses privations, à elle.

Deux mois après, à son fils, qui lui demandait quelques détails sur leur vie, elle répondait : « Il tombe depuis trois jours des torrents d'eau de ce ciel que tu te figures si ardent et si bleu. Pour te faire une idée juste de ce climat mobile et d'une action mauvaise sur les nerfs, rappelle-toi Lyon, qu'il me retrace plus que je ne voudrais, mais dans cela des rues larges, des maisons basses et en granit ; la plus belle cathédrale des rêves d'Adrienne et des églises du IVe siècle, encombrées de richesses et de tombes ; quelques jolies femmes bien fières, bien froides ; quelques hommes grands et droits comme des peupliers, s'élevant au-dessus d'une population rampante de nains, de bossus, d'êtres difformes et traînants, tu auras une idée de Milan, tout rempli d'un parfum de résine et de tabac, de fromage et de jambon, qui porte au cœur, par les rues et jusque dans les loges des théâtres (1). » Et à Pauline Du Chambge : « Ah ! la misère en France est moins misère encore qu'en Italie. Non, tu n'as pas idée de ce que nous en connaissons, c'est impossible de froide tristesse et de dégoût (2). » Aussi pourrait-on croire que Marceline dut se trouver heureuse de revenir en France. Elle l'eût été, si elle avait pu voir Rome, et satisfaire ainsi ce désir sourdement et tendrement caressé. « Sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome? la trace rêvée, *qu'il y a laissée de ses pas, sa voix si jeune alors, si douce toujours si éternellement puissante sur moi*, je ne demanderais à Rome que cette vision : je ne l'aurai pas (3). » Ne s'est-elle pas évité un désenchantement cruel ? — C'est en vain qu'une main pieuse a voulu donner le change, en notant que « Valmore, à l'âge de seize ans, était passé par Rome, en allant à Naples (4) ». C'est bien de Valmore qu'il s'agissait !

De ce voyage, il est resté des lettres, des poésies — elles ont été publiées (5) — et un fragment d'album, resté inédit, qui, s'il ne nous apporte rien de nouveau sur la vie de Marceline, nous montre son talent dans le genre descriptif qu'elle n'avait point encore abordé (6). Sous forme de lettre ou de simple récit, elle nous donne, comme en une suite de petits tableaux, ses impressions sur Milan.

(1) *Correspondance intime*, I, p. 128.
(2) *Ibid*, p. 131.
(3) *Ibid*, p. 135.
(4) *Ibid.*, p. 204.
(5) *Pauvres fleurs*, 1839, pp. 259, 319, 323. — *Bouquets et prières*, 1843, pp. 141, 163, 173.
(6) Il est aussi un carnet précieux, de notes, de vers, tracés au crayon, d'une main tremblée, qui se ressent des cahots de la diligence. Il appartient à M. Lucien Descaves, qui, fort obligeamment, me l'a montré.

Qu'on ne s'attende pas à y rencontrer une description complète de la capitale lombarde, ni des pays qu'elle a traversés. De ceux-ci elle n'a gardé que quelques fleurettes desséchées. Sa narration est émaillée de mots italiens, voire même d'inscriptions latines, qu'elle n'a guère comprises, latin et italien sont quelque peu fantaisistes. Cependant, ces documents, quelque informe qu'en soit leur transcription, on ne peut que savoir gré à Marceline de nous les avoir donnés. Elle ne les a pas imaginés. On en retrouve trois, repris dans un ouvrage très savant et très sûr. Elles nous sont donc une garantie de véracité pour l'ensemble du récit.

Comme dans les autres albums de Marceline, on rencontre dans celui-ci, éparses, des citations d'ouvrages qui l'ont frappée. La plus curieuse — je ne dis pas la plus intéressante — est de M. J. Bard ; elle précède son récit. Il semblerait qu'elle lui ait servi de modèle pour l'essai dont elle la fait suivre. Heureusement, Marceline abandonne vite son modèle, pour rester elle-même. Cet album, ou mieux ce fragment d'album ne présente pas l'aspect de ceux qui ont été donnés à la Bibliothèque de Douai par la famille Valmore. Plus de bristol chamois ou bleuté, plus de beau papier de Hollande, plus de reliures romantiques ou d'autres, moins anciennes, en cuir de Russie. Même, le format est différent. C'est un cahier de 128 feuillets, de hauteur moyenne, carré; le papier en est mince. M. Désiré Dubois, qui le tenait de Marceline, l'a fait recouvrir de chagrin noir (1).

Ce n'est qu'au feuillet 44, que l'on trouve la citation de M. J. Bard et l'essai de Marceline. Deux feuillets plus loin : une *Salutation angélique* et un *Noël* en italien. N'est-ce qu'une transcription? Au feuillet 53 : « A Milan. Une feuille prise à l'arbre montant à la fenêtre de ma chambre. Platane. » Les pages, publiées ici, occupent les feuillets 54 à 83. Une vignette coloriée, au feuillet 108 : « Dôme de Milan. » Au-dessous, une fleurette : « Herbe du dôme de Milan. » Plus loin, une fleur et unegrappe de cosses, cytise ou genêt : « Lazaret à Milan. » Encore plus loin, tout à la fin, une image de sainte Anne, grossièrement enluminée : « Milan, 26 juillet, le soir de la Sainte-Anne, avec Ondine et Inès, église San Stephano. »

Il faut borner ici ces lignes nécessaires, et indiquer aux curieux, qui seraient désireux de trouver plus de détails sur Marceline, sa *Correspondance intime*, et surtout l'ouvrage si documenté de M. Jacques Boulenger (2).

B. RIVIÈRE.

(1) M. Désiré Dubois, économe des Hospices de Douai, avait rendu à Marceline le grand service de la débarrasser de son frère Félix, en le faisant entrer dans l'établissement qu'il dirigeait. Peu de temps avant sa mort, M. Dubois a fait don de cet album à la Bibliothèque de Douai. Il est juste que son nom soit inscrit ici.

(2) Jacques Boulenger : *Marceline Desbordes-Valmore d'après ses papiers inédits*. Paris, Fayard, 1909.

19 juillet.

Mon premier soin en arrivant à Milan est de courir à la poste. Le soleil, la poussière me donnait soif d'une lettre de mon fils et de toi, et je n'ai rien trouvé encore, malgré le retard de six jours passés à Lyon et à Turin. Je ne te parlerai de cette ville que dans quelques jours. Un cœur triste corrompt tout. Je n'ose dire ce qu'elle me semble en ce moment à moins de recommencer après que j'aurai reçu vos premiers souvenirs. Ce sera peut-être une chose tout à fait différente.

Arrivés par une chaleur étouffante et par une large route entièrement découverte, nous étions brûlés de soleil et chacun ressemblait à un tas de poussière mouvante. — Les directeurs nous attendaient charitablement dans la cour des diligences et nous firent monter dans de fraîches voitures qui nous enlevèrent à travers la ville avec une telle rapidité que je crus passer au milieu d'un rêve dont les ailes m'éventaient. Ici, la voie est tracée aux chevaux, qui ne dévient jamais, et cette voie est si unie que l'on croit rouler sur un tapis, sans bruit, sans heurt, sans la possibilité d'un cahot. Les rues sont très larges et sans ruisseaux, les maisons très basses, ouvertes, profondes et toutes favorisées d'une cour avec plus ou moins d'arbres et de fleurs. Les balcons où pendent toutes sortes de verdures et de longs rideaux flottants du bas en haut, partout, donnent à l'air un passage libre, dans lequel les chevaux semblent trouver un plaisir infini à se précipiter avec la voiture légère qu'ils emportent fièrement avec leurs conducteurs immobiles comme des statues. On ferait le portrait à la course d'un homme en carrosse. Un modèle ne pose pas avec plus d'immobilité dans l'atelier]. Les voies étant ainsi tracées, les piétons ne courent d'autre danger que celui de traverser imprudemment les rues sans regarder derrière et devant eux presque en même [temps], car les voitures, lancées avec une hardiesse incroyable sur une sorte de marbre bleu où elles roulent presque silencieusement, sont sur vous au moment même que vous commencez de les entendre. Les cochers sont par bonheur d'une dextérité si extraordinaire qu'ils ont l'air de suspendre durant quelques secondes leurs chevaux et leur voiture en l'air, tandis que le passant s'éloigne sans regarder même le danger qu'il vient de courir.

Toutes les rues étant bordées de ces dalles bleues destinées

aux marcheurs, c'est toujours en rasant les maisons que l'on se promène ou que l'on circule dans les rues. Le milieu appartient aux voitures, dont l'élégance est remarquable. Beaucoup ont quatre chevaux, ornés de rubans, d'armoiries et de riches harnais. Les dames y sont comme dans les loges, très posées, très en vue et vêtues avec beaucoup de goût. Elles tirent surtout un parti admirable de leurs cheveux généralement beaux, qui tombent des tempes jusque sur leur poitrine en longs anneaux, qu'elles ont l'art de rendre solides malgré l'air et l'extrême chaleur auxquels ils sont livrés. J'en ai vu beaucoup de charmantes.... Leurs regards sont dédaigneux et froids durant la promenade, leur démarche droite, aisée et digne.

La population semble partagée en deux espèces, tout à fait distinctes : l'une saine, élancée, complète; l'autre, avortée, misérable, rampante. Sur les portes, dans les promenades, dans les églises, partout des nains difformes, affligés de goîtres et de membres imparfaits qu'ils appuient sur des béquilles. C'est un spectacle fort triste pour ceux que l'habitude n'y rend pas insensibles. Peu de familles pauvres sont exemptes de ce fléau; une superstition pieuse s'y attache par bonheur et fait soigner ces infortunés comme une sorte de génie familier et bienveillant, qui prend cette figure humble pour garder la maison de tout mal.

Notre *padrone*, qui prend du plaisir à nous conduire dans sa calèche partout où il espère nous voir admirer *sia cara citta*, assigne une cause triste à cette triste différence, c'est la misère, hideuse et pâle aussi sous le soleil dont elle parvient à corrompre les doux rayons. D'abord et à tous, par le rite en usage au baptême, on plonge au fond du bénitier la tête du nouveau né qui s'y fait chrétien et qui demeure imprégné d'eau durant toute la longueur de la cérémonie. L'enfant riche s'en tire avec d'autres bonnets de dentelles, avec les ablutions moins saisissantes de vin tiède et parfumé, qui remet le sang et le cerveau en ordre. Mais le petit chrétien pauvre demeure sous son humide et unique bonnet peut-être, et comme il pousse des cris, on le garrotte comme on fait encore à Orléans, qui offre une triste ressemblance avec cette ville dans les résultats de ces habitudes auxquelles la mère la plus éclairée par son instinct n'oserait se soustraire de peur d'un soulèvement autour d'elle et dans sa propre famille. — Il dit aussi que

l'extrême pauvreté du peuple le force à porter fréquemment ses enfants à l'hôpital, où des sœurs de charité les reçoivent et les introduisent par un tour, usage dont il est défendu de s'écarter, et que ce tour, étant horriblement étroit, mutile les enfants que l'on y fait passer. J'aime mieux douter que croire à un pareil récit.

Les clochers des églises sont ici séparés de l'église même et n'ont que peu d'élévation. Les cloches sonnent au moyen d'une roue que l'on voit tourner d'en bas et soulever la cloche à découvert dans le clocher à jour (*Campanile*), ce qui ôte à leur voix le mystère de l'invisible, et le secret de l'appel à Dieu, sourd et sonore ensemble comme les solennelles de Rouen. L'air ici est apparemment si dilaté que le son des cloches, bien qu'elles soient peu élevées de terre, a quelque chose de perçant et de clair qui les fait ressembler au tocsin. Pourtant elles ne sont pas tristes, mais éclatantes et glapissantes.

Notre hôte nous emmenait un soir visiter San Ambrosio, que nous [avions] un grand désir de voir sur son immense renommée. En passant sur la place San Carlo Boromeo, l'un des chevaux qui nous menait se déferra, et nous entrâmes, en attendant qu'il fût remis en ordre, dans la petite église qui donne son nom à cette place. Ce que nous y vîmes de plus remarquable fut un prêtre immobile, à genoux, au dernier degré de l'autel du chœur, et, derrière lui, les fidèles le considérant avec un silencieux respect. L'un d'eux, nous voyant près de sortir, arrêta mon mari par le bras en lui parlant bas avec une extrême volubilité et un air d'admiration qui nous étonnait beaucoup. A la fin, mon mari comprit que le prêtre était là en oraison depuis dix heures, sans se mouvoir, et que son vœu l'y retiendrait six heures encore. — Sa vie semblait suspendue, et rien sur la terre ne devait l'autoriser à rompre sa pénitence, ni un danger de sa vie, ni un danger de celle des autres. En cela surtout consiste la gravité de l'engagement et le mérite de le remplir. Je ne sais quoi de triste me serra le cœur à ce récit de notre bon hôte et nous disposa à l'entrée imposante de St-Ambroise, que je trouvai entièrement contraire à mon attente.

Je croyais, comme à Ste-Marie près St-Celso, [être] frappée d'abord, éblouie de l'extérieur élégant et léger de l'édifice — mais ce n'est pas cela. Tout est sévère et sombre, on croit en-

trer dans les premiers mystères du christianisme. Les cloîtres qui entourent l'église, les murs nus, les cours pleines d'herbes sauvages, les peintures à fresque demeurées visibles à peine, les portes gothiques et massives, tout atteste les altérations qu'a subies ailleurs la Religion dans son unité primitive. Je me croyais sous terre comme sous les quatorze siècles qui ont enfoncé cette église dans le temps, et qui s'y soutient inébranlable. On atteste qu'un serpent d'airain, élevé sur une haute colonne de marbre, y chanta le jour de la naissance de S. Ambrosio. Cette prédiction fut faite par [*manque*]. Deux portes d'airain présentent tout ce que le travail des hommes peut offrir de plus admirable, l'art, la patience, l'ardent amour divin s'y révèlent dans chaque groupe ciselé avec une délicatesse merveilleuse. On n'est rien devant de pareilles choses. Leurs possesseurs en comprennent si bien le prix qu'ils défendent (1) ces miracles de l'art par un double treillage fermé à double serrure. Cette serrure est une tête de lion, et c'est dans sa bouche qu'entre la clé.

On pénètre dans cette église par plusieurs entrées. La curiosité me fit sortir seule sur une rue déserte, toute pleine d'herbes incultes, d'orties. Deux jeunes filles couvertes de leurs voiles noirs s'avançaient en parlant bas. Elles passaient et repassaient alors devant une peinture à fresque qui représente la Mort en capuchon, et enveloppée d'une longue robe de moine ballante sur ses os. Un orgue des rues jouait à ce moment un air mélancolique, et je ne me croyais plus trop de cette vie, quand on me rappela de l'intérieur de l'église où il n'y avait qu'un homme du peuple malade et en prières. Nous tournâmes alentour de l'église souterraine sans pouvoir y pénétrer autrement que des yeux. C'est une crypte toute de marbre noir ou gris d'un effet inexprimable. On y officie l'hiver, à cause de la chaleur qui s'y concentre. Les trésors amoncelés dans cette vieille millionnaire, qui d'abord paraît tristement pauvre, sont incalculables. Le portique de cette basilique, fondée par saint Ambroise en 387, qui voulut y être enseveli... Nous nous arrêtâmes quelque temps sous le portique majestueux de sa sévère nudité. Au-dessus se donnait alors une leçon de chant d'église, et les voix les plus éclatantes nous retinrent sans me rappeler pourtant le charme mélancolique de cette voix en-

(1) Variante : emprisonnent.

tendue à la cathédrale de Turin, qui me fit pleurer dans mon cœur !

A Milan, toutes les musiques que j'entends, le soir, dans les écoles, dans les églises, jusque dans le son des cloches, rien n'est rêveur, rien n'est douloureux; tout a le caractère de la cantate et de l'air de bravoure, et ce n'est pas la gaîté de mon cœur qui me fait ressentir et juger ainsi leur musique. Il faut que ce soit deux fois pour que je n'y trouve pas à cette musique que j'adore quelque conformité avec mes tristes étonnements. — Les voix du peuple, si touchantes dans le Béarn, si solennelles en Allemagne, sont ici presque aussi communes et aussi criardes qu'à Lyon; le pays des voix fausses et grossières — à quelques belles exceptions près. Pour moi, je ne te souhaite ici que pour aller avec toi au Dôme, pour tourner avec toi autour des remparts de la ville et de ce dôme retrouvé partout comme le plus beau des fantômes. Madame Alise était venue l'autre soir me chercher avec son enfant et les miens pour prendre l'air des remparts.

Je commence à toute heure quelque note pour toi, et je suis enlevée à cette consolation par mille soins qui ne me laissent pas respirer. A Paris, c'était le coup de la sonnette qui me faisait bondir de minute en minute, pour les visites souvent si vides et si accablantes, auxquelles je ne pouvais me soustraire par le scrupule de ma servante, qui ne voulait pas mentir et perdre son âme en disant que je n'y étais pas. Cette honnête Auvergnate m'a fait faire trois maladies, en m'apportant jusque dans ma chambre à coucher tous les oisifs inconnus et voyageant qui voulaient voir l'Odéon, en passant à Paris.

Ici, je suis au fond d'un faubourg, à la porte de Rome. Pas une âme ne m'y cherche. Le bruit des cloches, le chant d'un coq, les coups de feu que l'on tire dans les drames au théâtre, dont les foyers donnent par de petites fenêtres sur le jardinet où s'ouvre mon unique croisée, voilà tout ce qui accompagne les battements toujours pressés de mon cœur qui t'aime partout, et je ne peux souvent que penser à toi, sans t'écrire. Nous n'avons personne pour nous aider au ménage, et mes jours s'absorbent dans ce travail, dont l'habitude me coûte à reprendre, par l'extrême chaleur et la privation des ustensiles. C'est surtout dans les rues, où je suis souvent

errante, en allant à la poste et partout, que mon âme s'appuie sur l'étrange situation où je passe avec ma famille. C'est là que j'use surtout de la liberté mélancolique d'errer, de parler, de pleurer, le long de ces rues désertes, de ces maisons inconnues, de ces églises hospitalières où je me précipite comme si j'entrais par une porte dérobée dans la maison de mon père. Là, je suis bien sûre que l'on m'entend. Se mettre à genoux, signer son front et rester tristement sur quelque marbre d'où personne n'a le droit de vous éloigner, c'est une grande douceur que je partage avec toi, car ton cœur est dans le mien.

Si tu voyais l'église du San Popolero, tu ne l'oublierais jamais. La scène où Jésus lave les pieds de ses apôtres, représentée dans l'enfoncement d'un autel en demi-cercle, comme une vraie chambre où ces douze figures, sculptées en bois, grandeur naturelle, font un effet si saisissant que l'on croit les voir bouger. La chapelle en regard de celle-ci représente le moment où Jésus vient d'être jugé. Je comprends la puissance de ces représentations dont l'Art sourit. Ce qui est resté le plus profondément gravé dans ma mémoire, n'est-ce pas le Bon Dieu flagellé, tombé dans l'herbe, derrière l'église déserte, où j'avais reçu le baptême six ans auparavant, et dans la cour d'un couvent des Récollets, où nous allions jouer à la cachette, une Notre-Dame des Sept-Douleurs dont la statue en bois, laissée sous un grillage, me paraissait tant souffrir que j'y restais des heures entières en contemplation, et que j'ai retenu ce que je croyais être sa pleine *dolor*.

Ici, dans presque toutes les églises, la gravité est rompue par un décor familier. Les fenêtres, qui y versent l'air, sont des fenêtres d'appartement, avec des rideaux de mousseline à franges ou garnitures pareilles, comme dans toutes nos maisons bourgeoises. Elles sont si peu élevées que vous voyez les maisons de la rue, les balcons, les habitants rire, causer, travailler et chanter, ce qui est choquant pour nous qui trouvons un retirement si profond dans nos églises pleurantes.

Le 15 août.

L'*avisatore* nous a réveillés, ce matin, par la nouvelle de l'arrivée de Mlle Mars. Je m'étais rendormie vers six heures, lasse d'y avoir rêvé avec mille inquiétudes, pensant que ses

chevaux pouvaient avoir glissé, rompu leurs guides, perdu leurs fers, et elle être blessée... Les palpitations au cœur, qui m'ont laissé quelque repos depuis trois semaines, s'étaient réveillées, et je t'avoue que je me suis jetée hors de mon lit avec un grand soupir de bénédiction à Dieu. Mes chers enfants couraient de joie et s'habillaient à la hâte pour aller voir si c'était bien vrai. Une demi-heure après, nous l'avons embrassée dans sa beauté « qu'on venait d'arracher au sommeil », charmante, émue de son beau voyage, le redisant avec cette action et ce prestige que tu sais qu'elle a quand elle développe un sentiment dont elle est fortement pénétrée. Elle a été surprise et presque irritée quand j'ai répondu à ses félicitations de mes prochains voyages en Italie, que je n'en étais que triste. Elle est longue à comprendre que l'on peut avoir des yeux pour admirer et un cœur pour souffrir.

Le soir, elle était elle-même oublieuse de toutes ses contemplations, et rendue à son caractère que je n'avais jamais compris tel que je viens de le comprendre. C'est une enfant irritable et désarmée aussitôt, incapable de feindre; ses sourires, ses colères, tout est spontané, tout est vrai comme le génie qui la possède au théâtre.

Trois prêtres chantant et brûlant le jour par trois cierges allumés. Un prêtre ouvrant la marche avec un crucifix d'or. Un homme portant sur son épaule une petite boîte vernissée, de couleur verte et d'une forme moins étouffante que celle adoptée en France pour le cercueil, tel était le convoi d'un pauvre enfant du peuple que nous suivîmes dans la rue ou *il Borgo di Porta Romana*. Il passait au milieu d'un peuple serré, chantant, criant, courant dans la poussière et le soleil, et la foule, qui s'ouvrait pour laisser passer le prêtre, ne se retournait plus sur le pauvre petit cercueil.

Le lendemain, à la même place, passait une longue file de prêtres et de flambeaux luttant avec une triste impuissance contre les rayons du soleil dans sa force. Des femmes, des hommes, des enfants, tous portant leurs cierges funèbres, inondaient la voie et chantaient. Au milieu de ce cortège et au fond d'un voile blanc dont huit petites pleureuses tenaient les bords flottait un léger cercueil recouvert de damas blanc brodé d'argent et couvert de fleurs et de couronnes admirablement belles. Les jeunes filles qui portaient ce fardeau

riaient, vêtues comme pour une fête, et couvertes de voiles éclatants de blancheur, de perles et de rubans blancs. C'était ce jour-là une mère riche qui pleurait. Nous priâmes aussi pour cette douleur toujours pareille au cœur des mères.

Hier, 22 août, Valmore nous a fait respirer l'air et commencer comme toujours notre promenade par une église, celle de la Passion, que l'on aperçoit du rivage, et dont la façade, ornée de statues d'un caractère grave et de bas-reliefs en marbre, est d'une profondeur, qui manque en général à celles que j'ai trouvées d'ailleurs si belles. Les orgues, placées à droite et à gauche du chœur, sont d'une forme tout à fait exceptionnelle, d'une grandeur prodigieuse et de la plus élégante singularité. Le maître autel en marbre est superbe. Le chœur entièrement caché renferme, comme l'église, des tableaux rares. Ce qui frappe le plus dans cette église sévère et mystérieuse, c'est, sous la voûte sombre qui mène à la sacristie et aux cloîtres, un double tombeau de marbre blanc soutenu par d'énormes jambes de lion. La structure et le travail de ces deux tombes jumelles l'une sur l'autre causent un recueillement plein d'une triste admiration. Nous ne pouvions sortir. Les bas-reliefs de la façade étaient, quand nous y sommes entrés, cachés par des tentures mortuaires et le large cadre où se lisait, au milieu des symboles, cette brève oraison qui demande l'attention et la prière des passants. Tandis que les ouvriers, montés sur les corniches et le piédestal des hautes statues, détachaient les draps noirs bordés de galons jaunes qui ruisselaient sur le parvis, les élèves du Conservatoire de musique, qui semble faire partie de l'église, poussaient leurs cris charmants, d'autres jouaient du violon et du piano, et le soleil colorait en se couchant tous les anges du frontispice, tenant chacun un des instruments de la Passion, représenté en bronze, et ces beaux anges tristes semblaient prêts à s'envoler au-dessus du supplice de Jésus-Christ et de sa mère, sur lesquels ils pleurent. Ne savoir pas dessiner est un supplice continuel devant ces scènes que l'on voudrait faire comprendre à ceux qui ne peuvent les voir, et ne pas trouver un mot pour rendre l'impression qu'ils produisent en nous est une autre souffrance qui éclaire trop tard et tristement sur l'ignorance profonde dont on ne s'était jamais tant aperçu.

Nous revînmes tout silencieux le long des rues désertes, et

nous prîmes au hasard un large escalier qui nous offrit de la ressemblance avec celui des Tuileries où mène la rue de Castiglione. Celui de Milan nous fit monter sur le large boulevard intérieur, bordé de si beaux arbres, et découvrant au loin les montagnes du Simplon. Ce haut boulevard ou rempart, qui circule autour de Milan qu'il renferme, est bordé de jardins et d'une riche verdure par delà lesquels se répète, aussi large et aussi peuplé d'arbres d'une hauteur prodigieuse et sur deux rangs, le boulevard d'en-haut. Nous le parcourûmes à moitié, toujours poursuivis du Dôme, noyé dans les feux du soleil couchant, et nous redescendîmes à la porte de Rome, où commence la longue et large rue dans laquelle nous demeurons. Nous ne pouvions marcher de lassitude, et Valmore, pressé de se rendre à la répétition pour M^lle^ Mars, nous laissa chercher, seules, du lait dans quelque maison du faubourg au pied du rempart. On nous indiqua près d'une église, et nous passâmes au milieu d'une foule de moissonneurs, qui revenaient des champs, portant sur leur tête des herbages et de grands paniers. L'une des femmes, courbée sous son fardeau, blonde et demi-nue, couverte de poussière et dont les yeux bleu clair brillaient étranges au milieu de son teint gris, et sous son chapeau rond de la même teinte, me saisit par sa ressemblance frappante avec M^me^ Dorval, que j'ai vue presque ainsi dans *la Muette de Portici*, où elle était si triste et si vraie. L'église où nous descendions était si pleine de monde pour la bénédiction qu'il nous fut impossible d'y pénétrer, quand la foule s'ouvrit tout à coup et laissa passer trois prêtres avec des flambeaux. Cette foule, qui les suivait, nous les [fit] bientôt perdre de vue, et nous entrâmes dans une petite maison basse attenante à St [*manque*] où la vieille marchande de lait, tête nue et blanche comme sa quenouille, nous délassa par son bon lait et son bon accueil.

En sortant de ce petit réduit pour aller nous coucher, nous retrouvâmes par groupes la foule de l'église, le long de la rue que nous descendions, et ces groupes s'éloignaient, puis se rapprochaient d'une grande porte fermée, mais assez mal jointe pour laisser ruisseler par ses fentes les flots de lumière, qui attiraient tant de curiosités. Je me hasardai d'interroger une belle jeune Italienne qui me répondit : *una sposa*, d'où je conclus que c'était un mariage. Tout à coup la porte s'ouvrit avec

bruit. Cinquante cierges allumés éclairèrent la rue fort obscure ce soir-là, et parmi les prêtres, silencieux comme le cortège nombreux de femmes, d'hommes et d'enfants, qui suivaient tous avec leur lumière portée sous le bras et penchée en avant, apparut un cercueil recouvert de drap noir, surchargé de franges et d'ornements d'or. Nous le suivîmes longtemps des yeux, comme un rêve qui nous tient dans la stupeur, et nous rentrâmes, le cœur serré d'un spectacle si simple et si terrible. Le lendemain, pendait à l'église le cadre des trépassés.

A l'anima di... Eterna pace ! Inevitabile fata.

Je ne saurais me faire au son des cloches, qui déchirent l'air comme la voix des femmes en Italie. Elles semblent en fureur quand elles causent, et passent avec une si incroyable facilité des notes aigües au contralto le plus mordant qu'il est impossible de croire que ce soit là cette langue la plus renommée pour son charme et sa noblesse. Il faut donc la lire et l'entendre chanter, mais parler, c'est à fuir. Est-ce par cette raison que la voix douce et pure, la diction limpide et les intonations sensibles de M^lle^ Mars, son rire perlé, ses larmes pénétrantes ont produit ici un étonnement et une sensation impossibles à décrire ? Chacune de ses paroles les saisissait de joie. On l'a couverte de fleurs, on lui a crié : *Divina ! Divina ! Angel ! Angel ! Angel ! Angel !* Sur un des cinquante bouquets tombés à ses pieds était écrit au crayon : *Quando ride, bisogna ridere ; quando piange, bisogna piangere ; insomma alla e la padronna di tutti i cuori !* Et de crier : *E vero ! E verissimo !* Elle était émue, mais nous l'étions plus qu'elle. C'était un beau dédommagement des petites tracasseries semées sous ces triomphes si purs. Figure-toi qu'on veut la forcer à jouer dans un théâtre consacré d'ordinaire aux singes et chiens savants. J'ai eu la curiosité de l'aller voir hier, et j'ai reculé.

Inscriptions du cloître de San Ambrosio, sur des fragments de marbre blanc incrusté dans les vieux murs où quelques fresques des premiers temps de la peinture n'ont pu survivre aux ans et à l'humidité.

Cratini (1) *avulio* *Ceptache fieretro*
Sabino
Cratinio me *Priscae*

(1) *Corpus inscriptionum latinarum.* Berolini, 1847, tome V, *pars posterior*, p. 364, n° 6000.

Albucia le da

—

Megetta (1) *Lioria*
Deposito est

—

Marcus Hiccimpol
Consul
Deposita est

—

CVIVS LIVORE
Sanati Somvs

Sous un christ :

Venire post me abneget...

Sur une tombe :

Inevitabilis fatis

Dans l'église souterraine :

Marcelina Sorella di San Ambrosio.

Marbres de sa tombe, placés aux deux côtés du tombeau de San Ambrosio, dans le chœur souterrain, où la vie entière de ce saint est retracée dans un nombre infini de fresques d'un intérêt, d'une fraîcheur et d'une vie indicibles.

Le maître autel de l'église contient les corps de saint Ambroise, saint Gervais et saint Protais en une caisse d'or et d'argent, ornée de diamant. Les gardiens ne l'ouvrent qu'au prix de cinq francs, par le secours d'ouvriers qu'ils paient à leur tour.

Pierre du cloître.

... Caesari (2)
ordo
civitatis
comentium
D. N. Moelus.

Les peintures de cette église sont remarquablement belles. On ne peut les quitter. Une fresque de Jules Procaccini représentant saint Georges décapité ne s'effacera jamais de ma vue. Sa tête est si belle, si récemment morte qu'on croit en voir frémir les chairs et les yeux demi-fermés. Le corps est tombé

(1) *Corpus*, p. 687, n° 6248.
(2) *Ibid.*, p. 567, n° 5261.

au premier plan et le sang paraît devoir jaillir hors du tableau. Toutes les figures se meuvent et respirent sur cette grande toile. La plus frappante, après celle du martyr, est celle du bourreau qui regarde avec effroi la tête de la victime, et paraît dire à ceux qui l'entourent : « Vous m'avez fait faire une telle chose ! »

La chapelle de sainte Marceline, sur le même rang que celle de saint George, est toute moderne, en marbre blanc, éclairée d'une lampe éternelle et de deux fenêtres qui y versent un grand jour sur les fresques éclatantes qui tournent au plafond. Le tombeau en marbre blanc, d'un style sage et sans sculpture, élevé sur des gradins, est surmonté de la statue à genoux de la sainte pleurante et voilée.

Théodose confessa ses crimes devant le peuple dans cette église dont les portes en cyprès, chargées de bas-reliefs admirables, ont été, par une double grille, garanties du fanatisme des pèlerins qui emportaient des figures, des bras, des jambes.

La chaire en marbre blanc, d'un style byzantin comme le maître autel, s'élève sur le tombeau déjà fort élevé de Stilicon, général de Théodose, qui, ayant abjuré, s'y fit enterrer avec sa femme. On ne peut rien voir de plus extraordinaire que cette architecture qui se retrouve dans l'église de Saint-Eustorge, où s'élève, dans une forme lourde et bizarre, le tombeau des trois Mages, surmonté d'une étoile pour unique ornement.

Le *missalo di tempi di San Ambrosio*, orné de sujets saints, dont la beauté, le dessin et les couleurs sont au-dessus de tout ce que l'on peut se figurer. Ces précieux vélins n'ont subi aucune altération, tandis que les bas-reliefs et statues en marbre, aux nez usés, aux joues creusées, portent toutes les traces du temps.

23 août. Le temps le plus pur et la volonté de notre *padrone* nous ont fait sortir du trou mélancolique où nous voulions passer la soirée, au bout d'une course presque aérienne et comme on les décrit dans les contes des fées. Les chevaux et l'homme qui les dirige fendent l'air si rapidement qu'ils ne semblent faire aucun mouvement et se laisser emporter par la seule action de l'air. Nous étions devancés et suivis par une grande partie de la population de Milan qui se succède sur cette route pour aller voir le camp de douze mille hommes qui

vient d'être élevé comme par un coup de baguette dans une plaine immense à.... de Milan (1).

Milan, 31 août 1838. J'ai bien à vous remercier, Monsieur, de votre bon souvenir, jeté à travers vos voyages. Cette lettre a été pour moi un rayon bienveillant, qui venait consoler nos amères déceptions. Nous sommes indignement trompés par un fou qui s'est précipité lui-même dans l'abîme où nous voilà. Il n'a le privilège de Naples, ni de Gênes, et son associé soi-disant millionnaire, ayant d'abord voulu rentrer dans les avances du voyage, nous restons sans garantie, sans moyen d'aller plus loin que Milan, ni de regagner la France. Ce bailleur de fonds se retire avant d'avoir rien perdu et nous n'avons nul recours sur lui, car il n'a pas joint sa signature à celle de l'autre qui, s'il n'est pas un abominable trompeur, est un insensé à mettre aux Petites-Maisons. Nous lui devons le complément de la position déplorable où le manque d'honneur de M. Vedel nous a jetés. M^lle^ Mars est consternée sous les fleurs, les sonnets et les couronnes qui viennent de pleuvoir sur elle après cinq représentations glorieuses pour elle comme pour notre gloire nationale. On vient de la forcer à jouer sur une espèce de tréteau, à l'extrémité de Milan, la propriétaire de l'autre salle l'ayant louée à l'avance à la troupe du Roi de Sardaigne, ne jouant aussi que de la comédie et du drame.

C'était affreux à voir M^lle^ Mars et les autres victimes dans cette écurie. Mais, ayant déclaré qu'elle ne veut plus subir cette honte, on ne veut pas plus la payer de ses cinq premières représentations que les autres artistes de leur mois qui demeurent sans garantie du second et de tout leur avenir. Les traités sont faits avec tant de duplicité que j'ai l'effroi de voir perdre à M^lle^ Mars le fruit de son admirable talent et des loges que les nobles ont louées pour la voir.

Pardonnez-moi de vous arrêter sur ces tristes tableaux que je vois dans le coin sombre d'une ville livrée au délire de toutes les fêtes et de toutes les espérances. Nous sommes relégués à la Porte de Rome et je vous prie, si vous passez à Milan, dont je serai partie alors sans doute, de venir arrêter un regard mélancolique sur le théâtre appelé *Carcano*, qui

(1) Intercalé, sur une baguette de papier : « Inès m'a dit : Je suis heureuse d'être petite ; je ne comprends pas les malheurs. »

tient à notre pauvre maison qui n'a de valeur qu'un vieux platane et un jeune acacia mêlant leurs branches à ma fenêtre sans rideau, au fond d'une cour humide, dans la longue rue appelée *Il Borgo de la Porta Romana*. Je sais de loin que les feux d'artifice se succèdent hors Milan, partout où s'arrête le Roi qui vient à petits pas se faire couronner.

Le camp militaire, élevé comme par miracle en si peu d'instants à moins d'un quart de lieue de la ville, est rempli de curieux, de musiques, de bals, de jeux, ce qui fait que jusqu'à cette heure les cinq théâtres, ouverts à Milan pour cette époque qui devait les enrichir, sont encore déserts, à l'exception de celui où Mlle Mars vient d'attirer la noblesse, et pour laquelle les places ont été augmentées des deux tiers.

Le Dôme, la merveille achevée par Napoléon, dont le nom est ici dans toutes les bouches et sur tous les monuments, cette basilique érigée en statues de marbre blanc (on en compte cinq mille), et qui vaut à elle seule le voyage du curieux, est en ce moment déguisée à moitié en échafaudages pour les illuminations, et, ainsi que les principales églises de Milan, toute tendue de damas rouge à franges d'or. Les tableaux et l'architecture ainsi voilés feront pleurer les amants de l'Art qui ne font que passer pour admirer ces merveilles.

Ce que l'on cite jusqu'ici de plus extraordinaire dans les somptuosités du couronnement, c'est l'illumination du lac de Côme, au pied du Simplon, que l'Empereur a descendu de nuit. Ce lac immense, couvert de barques innombrables et de hauts bâtiments pavoisés, visibles par les ballons de couleurs éclatantes, pleins de lumières, les montagnes jusqu'à leurs prodigieux sommets tout éclatantes de feux brûlant durant la nuit, de transparents et de temples incrustés dans les flancs, des rochers lucides comme en plein jour, tout cela formait un spectacle magique et Mlle Mars en était ivre encore en me le racontant. Comme ce spectacle était horriblement cher à regarder, je ne l'ai vu, ainsi que mes enfants, que par les beaux yeux de Mlle Mars. Je vous dirai plus tard, Monsieur, comment elle sera sortie du mauvais pas où je ne me console pas de la voir. Hier, à ce théâtre qu'elle a forcément quitté, mais où les Français artistes ont conservé droit de présence par un bon procédé du directeur italien, nous avons vu [l'une] des plus tristes choses de ce monde (pour moi, du moins), Marie-Louise, plus âgée

que son âge, malgré sa parure élégante et son bonnet de jasmins, l'inexplicable Marie-Louise, dont le cœur demeure impénétré, dont la physionomie impassible ne trahit pas une émotion. J'étais émue, moi, en passant forcément si près d'elle dans le corridor étroit où sa loge touchait la nôtre, que sa robe m'effleura, quand je cherchai, je l'avoue, et pour la première fois de ma vie, à voir en face une personne qui cherchait à se cacher dans une loge humble et sans lumière. Mais le prince de Metternich, et surtout sa livrée blanc et or, l'avait trahie. Mlle Mars, à qui je courus apprendre que le bras qu'elle touchait était celui de Marie-Louise, fit tout ce qu'il était possible de faire d'effort, sans manquer aux convenances, pour faire retourner un peu cette femme immobile. Elle n'en vint pas à bout. Quand je la vis se lever pour sortir, je me trouvai comme malgré moi] sur son passage, entre ses deux [*manque*] qui veillaient à la porte de sa loge. Elle se courbait en marchant comme pour chercher les marches de l'escalier à peine éclairé qu'elle allait descendre. Sa robe blanche, très légère et très ample, m'effleura. Sa figure me parut très longue et très colorée, mais douce et calme. Il me passa quelque chose devant les yeux dans ce moment, qui me saisit. Je vis l'Empereur *mort* et le Roi de Rome, également comme une ombre, qui la suivaient dans ce froid corridor, et il me fut difficile de rester jusqu'à la fin de *Jane de Naples*, dont elle n'avait pu supporter peut-être le terrible dénouement. J'étouffai pourtant les battements redoublés [de mon cœur] pour connaître entièrement Mlle Marchioni (1).

6 septembre. Toutes les voix maigres des cloches de Milan déchirent en ce moment l'air chargé de pluie. Les coups sans écho du canon se succèdent, et nul retentissement ne les prolonge. Je cherche à m'expliquer cette espèce de brisure sèche que les sons les plus graves produisent ici dans l'atmosphère comme si tous les bruits passaient dans le sable, et je ne peux me l'expliquer. Ici, la rêverie est comme inconnue, et, en effet, l'Italien dans l'absence de la passion triste, colérique ou amoureuse, l'Italien dort. Jamais sa voix ne murmure dans le souvenir. La romance, qui nous inonde le cœur de larmes, les fait bâiller.

Cataneo, musicien fort distingué et maître à la Scala, com-

(1) *Correspondance intime*, I, pp. 203-204.

posait l'autre jour un air de bravoure sur ces paroles, et disait à chaque instant, en le faisant chanter à Ondine : « Allegro, allons donc! Allegro. » Sans l'oublier, on peut fuir ce qu'on aime *con entusias... apri la Bocca Sol*, avec enthousiasme.

Le couronnement se fait à cette heure. Une foule immense et toujours muette assiste, inerte, à cet acte de puissance qui s'opère froidement sans obstacle et sans bonheur. Ce spectacle me fait aimer les quatre murailles humides où nous sommes relégués. La pauvreté peut s'isoler, se nourrir de hautes espérances; les grands sont abasourdis de fatigue, de feinte et d'ennuis. Ennui, Misère au-dessus de toutes les misères, je ne te connais pas.

Hier, tu aurais été contente. Mars était la *Reina*, et le stupide directeur s'est vu contraint *par ordre* de faire une recette immense dans le grand théâtre de la Canobiana, attenant au Palais du Roi. Une galerie supérieure joint au Palais ce théâtre, et c'est par cette galerie couverte, large et illuminée, que l'Empereur s'est rendu, non dans sa loge, mais sans apparat, dans celle des princes, qui est attenante.

Le 10 septembre. Le pauvre Violet se meurt en ce moment. Te souviens-tu de lui? L'orage, qui ébranle le ciel et fait ruisseler l'eau à travers les éclairs, hâte peut-être et tourmente son agonie. J'ai le cœur serré de la mort de cet homme, parce qu'il a trop souffert et que c'est une nouvelle tristesse pour Mlle Mars qui en est consternée. Le bon Violet était, sans contredit, le plus fidèle et le plus attaché de ses domestiques, et sa fin prématurée est pour elle un événement qui la touche jusqu'aux larmes.

Tu dois te ressouvenir de Violet, qui gardait souvent sa porte et son antichambre avec toute l'inquiète surveillance d'une sentinelle en faction.

Milan, 19 septembre. Je t'écris et je pense au bruit assourdissant d'une roue qui tourne dans la cour, pour faire des sorbets; ce bruit qui rampe dans l'air donne à mes idées, selon moi, la forme de mouches qui ne peuvent voler. Mes idées rampent aussi et me font défaillir le cœur. Tout à l'heure, ce sera la prière glapissante de l'école italienne, dont les enfants se font une distraction à déchirer la gorge. Et puis, des torrents d'eau sur les toits à la hauteur de nos vitres et une chambre si humide que le mur sans tapisserie coule et semble

pleurer. — Italie ! quand ton beau ciel se voile, dis-moi, apprends-moi ce que tu donnes aux malheureux ? Et il y en a beaucoup autour de notre infortune. — Milan, encore Milan ! c'est en Italie que Tasso a perdu la raison... et toi aussi, pauvre Violet... Cette ville, en apparence si déserte, enferme dans un hospice deux mille aliénés.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

POÉSIES

CLÉOPATRE

A Albert Mockel.

Jours d'automne, seuls jours dont je sois digne encor,
Accueillez ma détresse et faites que la mort
Ne me surprenne pas les yeux baignés de larmes !
Je veux mourir en reine et taire mes alarmes,
Dérobant sous un masque impénétrable et fier,
La femme pitoyable effondrée en ma chair...
O jours de sang et d'or, de gloire et d'agonie,
Beaux jours fardés d'orgueil dont la fauve ironie
Se plaît à revêtir d'un faste décevant
La forêt qui succombe aux lourds assauts du vent,
Les jardins dépouillés de leurs suprêmes roses,
Les temples désertés et les chemins moroses
D'où, le front soucieux et le cœur attristé,
Hantés par le regret splendide de l'été,
S'éloignent lentement, chastes et doux fantômes,
Ceux que l'amour ramène en ses divins royaumes...,
O jours de lassitude et de fiévreuse ardeur,
Sur tout ce qui sanglote et sur tout ce qui meurt
Dans cette âme percée, hélas ! de trop de glaives,
Versez, o jours cléments, l'eau lustrale des rêves :
Donnez-moi la fierté de subir mon destin,
De bénir la douleur, si ma gloire s'éteint
Ainsi que vos couchants dans une apothéose,
Et d'acclamer la mort qu'un sort cruel m'impose,
Si je puis ressurgir, ne fût-ce qu'un seul jour,
Ne fût-ce qu'à mes yeux, palpitante d'amour,
Belle comme autrefois, noyant ma chair fleurie
Dans le manteau de pourpre orné de pierreries
Qui lentement descend de vos cieux embrasés,
O jours de sang et d'or, de meurtre et de baisers !

INSTANTS

A Stuart Merrill.

I

C'est l'heure ineffable, c'est l'heure
Où l'âme expire dans un songe,
C'est l'heure où la lumière effleure
D'une extase qui se prolonge
Les lys perdus dans les allées
Et les roses inviolées
Qui font l'orgueil de ces vallées.
Tout est grâce, tout est délices...
L'ombre elle-même s'atténue,
Parmi les fleurs, un ange glisse,
Guidant sur l'eau que son vol plisse
De blanches formes inconnues...
C'est l'heure ineffable, c'est l'heure
Où seul, ô mon amour, tu pleures !

II

Au fond de moi, je sens mourir
Comme en rêve, sans un soupir,
Sans un regret, sans une larme
Dans un sourire triste et calme
Qui l'auréole de clarté
L'enfant que je n'ai pas été.
Ses mains closes semblent défendre
Le pur trésor enseveli
Dans son âme orgueilleuse et tendre
Et sa robe d'or dont les plis
S'entremêlent à la lumière
Dérobe aux baisers de la mort
Les lys insignes de son corps
Surgis de l'aurore première...
Près de lui passent tour à tour,

Joyeux, hélas! de lui survivre,
Ceux qu'un peu de mensonge enivre,
Le Rêve, la Gloire et l'Amour...
Mais seul, dans l'ombre où sonne l'heure,
Un ange pleure.

III

Dans l'ombre, où les fleurs ne sont plus
Qu'un peu de ta grâce embaumée,
Les étoiles se sont fermées
Et les rossignols se sont tus.

Tout est silence. L'amour même
Sur ta lèvre hésite à chanter
Et devant ta chère beauté
Je n'ose dire que je t'aime.

Heure ineffable! Instant sans fin
Où la mort se mêle à la vie
La tristesse se sanctifie
Et le désir semble divin!

Je devine dans tes mains closes
Le geste qui libérerait
De la souffrance et du regret
Notre âme où s'étreignent des roses.

Mourir à la fin d'un beau jour
Quand sur nos rêves s'éternise
L'exquise caresse imprécise
De la jeunesse et de l'amour,

Mourir dans la gloire hautaine
D'une extase qui va finir,
Le front vierge de souvenirs
Et le cœur dépouillé de haine...

Dans l'ombre où les roses ne sont
Qu'un peu de ton âme ravie,
Un oiseau file sa chanson...
Et c'est la vie, hélas...! la vie...

IV

De la lumière sur les roses...
L'aube s'éveille : O joie des choses!
Où donc es-tu? Je cherche en vain
L'émoi de ton regard divin
Et l'orgueil de tes lèvres closes...
De la lumière sur les roses!
Le jour sourit. Autour de moi,
Jasent des rires et des voix,
Rires des eaux, voix des corolles...
Mais je n'entends pas tes paroles...
De la lumière sur les roses!
O céleste métamorphose,
Mon âme est un jardin d'amour,
Où tous les échos d'alentour
Redisent mon ivresse aux choses...
J'attends en vain... Ah! tout est mort,
Hélas! pourquoi chercher encor
Cette chimère aux ailes d'or
Sur mes songes jadis éclose
Et qui dans mon passé repose...
. . . . . .
O la lumière sur les roses!

V

De la musique au loin... Des voix,
De chères voix vagues et tristes,
Voix de songe, voix d'autrefois
Dont la tendresse en nous persiste...

C'est l'une d'abord qui s'en vint
Bercer nos purs sommeils d'enfance,
Voilée en son rythme divin
Par une secrète souffrance...

Et cette autre encor, n'est-ce pas
Celle si troublante et si brève
Qui naguère chanta tout bas
A l'éveil de nos premiers rêves ?

Je les reconnais. Elles ont,
Bien que dans la nuit endormies,
Toujours leurs maternels frissons
Et leurs doux reproches d'amies.

Mais celle-ci qui tremble un peu
Et chante ainsi, grave et légère,
Qui m'enveloppe et qui m'émeut
D'où vient-elle, cette étrangère ?

En vain, je cherche au fond de moi
L'écho jadis choyé par elle...
Ah, cette voix, cette humble voix
Cette douce voix éternelle.....

GEORGES MARLOW.

J.-H. ROSNY AINÉ.

LA CAPTIVITÉ D'UNE LANGUE
LE POLONAIS

—

A Varsovie, près de la gare de Vienne et de Paris, — la gare de l'Occident cultivé, — la Marshalkowska et la Jerozolimska croisent leurs avenues sémillantes d'une foule claire aux prunelles lucides. Couples gentils, jolis saluts, marches avisées, gestes nuancés; sourires, regards, retournements ; yeux non pas de rêve, mais d'intelligence aimante, bouches s'ouvrant avec câlinerie sur des parlers âpres mais emmiellés, langue capricante et sauvagement mélodique... Les jeunes filles, après avoir musé plus loin aux devantures des librairies, s'arrêtent aux kiosques des journaux. Des trams alertes les gamins porteurs de gazettes, souples, au plus fort de la vitesse sautent et, prestes, grimpent dans les trams arrivant à l'inverse offrir aux ouvriers et bourgeois les feuilles polonaises : presse vive, adroite, piquante encore qu'émoussée, ingénieuse à fronder, grave mais humouristique, d'une allure crâne, d'un ton distingué ! Des affiches coloriées indiquent la proximité de quotidiens, de périodiques. Tout contre est *Swiat*, où nous fûmes déjeuner avec quelques-uns de nos confrères polonais chez M. Krzywoszewski, hôte charmant et si fin littérateur.

Nous discutons l'anti-occidentalisme de Dostoiewsky, nous parlons du XVI^e^ siècle polonais, de Nietzsche, de Gogol, de Walt Whitman que vient de traduire avec saveur à Paris Léon Bazalgette, de Maurice Denis et d'Odilon Redon, des derniers Indépendants, de Bourdelle, de Verhaeren, de nos camarades du jeune roman : Charles Géniaux qui vient d'avoir la bourse nationale de voyage, Gaston Chérau, Hirsch, Jean Viollis et Eugène Montfort, l'africain Robert Randau, les théâtres de Paris, les revues, *le Mercure*, *la Phalange*, oh pourquoi *la Revue Blanche* des Natanson est-elle morte ?, les salons, les cafés littéraires — Paul Fort, — les mœurs, les femmes, mais oui les femmes qui, pour les Polonais comme pour les Français, sont, non point la grande affaire, mais la

plus jolie création, et restent donc le sujet le plus en fleur des causeries curieuses d'émotions esthétiques. Bien que la Jeune Pologne se dégage avec décision du cosmopolitisme à la mode il y a vingt ans et s'attache de toutes ses neuves forces à l'approfondissement national de ses lettres et de ses arts par l'étude des traditions, légendes, poésies, imageries et expressions populaires, elle est au courant de tout. Sans pédantisme : en agitant d'un fin doigt boulevardier la cendre de ses cigarettes, on pose vingt questions, on confie des histoires, on s'anime pour bientôt céder en riant, on se délasse en s'aiguisant l'esprit, on s'étudie seulement à être impartiaux pour les oppresseurs : faire valoir leurs littératures contemporaines, défendre Hauptmann, Andréiew.

La conversation avec eux est de suite toute française. Les mots précis et teintés nuancent la pensée souple, nette, déliée, nerveuse, mais aussi plastique : pas de lourdeur didactique, d'emphase ni d'hypocrisie à exprimer son opinion ! pas d'enchevêtrements syntaxiques, de vocabulaire de mots s'accrochant l'un à autre comme les wagons d'un train-de-marchandises ! non : l'élocution dialectique, la clarté classique, l'esprit parisien, le sens de l'ironie qui est une familiarité cordiale et fine, et l'enjouement de la camaraderie, du dilettantisme sans byzantinisme, un humanisme naturel et désintéressé. Jamais avec des Allemands, avec le commun des Anglais, avec des Russes nous ne nous sommes sentis si près de « semblables » ! On jouit de se retrouver avec des frères d'une très vieille culture restée très jeune, égale et presque identique à la vôtre, — raffinée par une civilisation de croisades et de cour, de cérémonies et de diètes, d'opulence patriarcale, de patriotisme républicain et de rationalisme humanitaire, — florissant dans une littérature ensemble érudite et franche, aussi harmonieuse que vigoureuse (ce qui est rare), variée, délectable, éloquente et élégiaque, qui s'est développée en genres féconds avec magnificence et grâce. Ce sont des Latins de génie slave comme nous sommes des Latins de génie celtique, frais et forts génies similairement caressants, chevaleresques, artistes, mondains, exquis en la galanterie sociale autant que furieux à la bravoure.

I

LE DROIT A LA CULTURE

Conscriptions et proscriptions, exactions, brutalité et vénalité policières, les Polonais accepteraient presque tout si leur langue était sauvegardée. Elle est pour eux l'attestation la plus délicate de leur génie individuel parmi les races de l'Europe, marquée de leur riche origine slave, dorée par le latin, articulée par la rhétorique classique, décorée artistement d'italianismes et de gallicismes, au XIX^e^ siècle assouplie, élargie, emportée au plus haut envol d'émotion étincelante et d'éloquence foudroyante par les grands Romantiques de 1830, à jamais ennoblie par les odes du martyre et exaltée, divinisée par la persécution qui voulut l'abaisser, l'avilir sous deux cultures ennemies, la démembrer comme une nation, la fouler aux pieds des Cosaques et aux bottes des Prussiens, la déchirer, la faire saigner, elle la parole des enseignements maternels, le verbe des prières, la langue de l'amour et des exhortations des pères mourants, elle l'âme ! autant que le corps, les corps des Polonais.

Les Polonais réclament par-dessus tout le droit à leur Culture nationale en faisant valoir non seulement des droits civils, mais des besoins économiques. Il faudra bien que la Russie cède, quoique l'Allemagne l'en empêche. Elle ne peut « s'obstiner, dit avec force M. Anatole Leroy-Beaulieu, à refuser aux Polonais ce qu'elle-même a eu l'honneur d'obtenir à tant de sujets chrétiens de la Porte ».

Où en est-on sur ce point depuis la Révolution de 1905 et le manifeste libéral du tzar ?

II

LES RÉSULTATS DE LA RUSSIFICATION

Le système russificateur cher à M. Pobiedonotseff et à la bureaucratie allemande de Pétersbourg ne se défend plus. Les résultats sont trop nets.

En effet, au détriment des finances de l'Empire, la population polonaise du Royaume, dont les sentiments moraux sont des plus élevés, se montre corrélativement une des moins instruites et des moins économes de l'Europe. On a parlé aussi

de l'abondance des criminels, mais les Russes — d'ailleurs les conservateurs polonais aussi — comptent comme tels les révolutionnaires. De 1820 à 1910 le chiffre des écoles de Varsovie a été réduit au tiers ; de 1897 à 1907 le taux général des illettrés est monté de 41, 1 pour 100 à 53, 6 (1) : il y a un écolier pour 35 habitants, une école primaire pour 2.500 habitants. Le pourcentage des inscrits illettrés est de 82 au lieu de 1/2 en Allemagne (2).

Dans les villages les instituteurs sont choisis, contrôlés par le ministre de l'Intérieur, liés au syllabaire. En dehors de l'école on a maintenu l'obligation de se servir de la langue russe, ignorée de la plupart, pour tous les actes administratifs, pour toutes les explications avec une police routinière, brutale, vénale : imaginez à quel affolement un tel régime accule des paysans malheureux, méfiants, ignares. Ils passent, de cela, pour extrêmement impulsifs et violents : ils n'exposent pas, il est vrai, la passivité du moujik, mais ils ne sont que véhéments, fiers, effarés : Reymont a montré que cela pouvait faire se ruer les plus nobles en incendiaires (3).

A la ville, ce n'est plus seulement pour les adultes, mais pour les adolescents que la vie se fait triste. La jeunesse y est peut-être l'âge le plus déprimé : rien d'aussi terrible pour un pays ! Les années du lycée pèsent comme des années de bagne. Dans *les Travaux de Sisyphe*, le saisissant écrivain Zeromski a fait le tableau d'une vivacité étreignante et sévère de la russification dans les écoles. Il y fait passer un jeune garçon par tout le système, depuis la classe primaire jusqu'à l'âge mur. D'abord la dépravation accomplit son œuvre : le garçon, énervé par la terreur, devient lâche, s'acoquine à l'éducation qu'on lui impose et cherche à flatter ses maîtres qui protègent les élèves pusillanimes, encourageant la délation. Mais l'arrivée d'un camarade patriote le change complètement, et il se trouve prêt avec ses compagnons pour la mission future... Corruption morale, asphyxie intellectuelle ! En cette école russe, l'esprit est flétri par le règlement de caserne qui contraint toute spontanéité, déflore la belle insouciance enfantine et l'optimisme de la jeunesse : le pédagogue moscovite, regardant le pupille comme sa

(1) Strasburger, Varsovie, 1907.
(2) Prof. Askenazy de Léopol.
(3) *Justice*, excellente traduction inédite de M. Paul Cazin. Reymont est le Maupassant polonais.

victime naturelle selon les lois de la sélection internationale, trouve un sadique plaisir à le soumettre aux plus diverses tortures morales. Déjà, à elle seule, l'obligation de ne s'exprimer que dans la langue étrangère glace, comprime les bonnes volontés ; presque tous les élèves ont besoin de répétiteurs, charge scolaire superflue pour un pays pauvre.

Dans les universités, selon des observateurs slavophiles tels que M. Marbeau (1), le gouvernement a institué les professeurs dont les doctrines ont le plus d'affinité avec le nihilisme pour démoraliser la jeunesse, la détourner vers les buts utilitaires et les jouissances matérielles : cela a commencé, en effet, par répandre parmi elle l'idée que les héros de 1830 et de 1863 étaient férus de don-quichottisme et a créé des sceptiques, mais ensuite l'esprit de résistance s'est redressé sous une forme positiviste plus dangereuse peut-être pour la Russie. Depuis 1908 il y a placé des professeurs qui tiennent pour mandat de ne point faire de politique anti-polonaise ni même de propagande russe : ce sont d'adroits agents de culture internationaliste que les adolescents écoutent sans défiance ; et peu à peu ces Moskols refroidissent dans une sorte de mysticisme socialiste pan-humanitaire, aussi sincère que le pacifisme de l'impérial promoteur des Congrès de la Haye, la ferveur patriotique de la jeunesse polonaise.

Le résultat général avait été saillant en 1905 : dans les campagnes, les enfants participèrent intensément au banditisme, dans les villes à la révolution ; et par tout le royaume se propagea la grève scolaire qui fut absolue : on boycotte encore aujourd'hui les lycées de l'Etat, où ne restent guère plus que des Russes et des Juifs russifiés.

L'administration a desserré les freins. Jusqu'en 1905, elle avait persévéré, selon le mot d'un russophile, M. Léger, dans « la russification impitoyable ». Le régime datait de 1864, où une université russe avait été dressée à Varsovie, la langue russe introduite dans l'enseignement, l'administration, les tribunaux, en attendant de l'être jusque dans la correspondance et la comptabilité du Crédit Foncier (1893-1900). Dans l'enseignement, depuis 1864, les ukases avaient l'un après l'autre

(1) *Slaves et Teutons*, Hachette.

resserré l'action contre la langue nationale : ils commencèrent par imposer l'étude du russe, ils introduisirent, en 1866, les manuels polonais imprimés en caractères russes, en 1867 les livres scolaires de l'Empire, en 1868 les leçons des sciences et de l'histoire en russe, puis même de la religion, en 1869 les cours russes à l'Université; en 1871, le polonais cesse d'être une langue véhiculaire et il est lui-même enseigné — discipliné — en russe; de 1879 à 1885, l'école primaire subit à son tour la russification ; en 1892, défense aux Polonais d'apprendre leur langue en Lithuanie et en Ukraine : 800 francs d'amende et 3 mois de prison à quiconque réunira chez lui des enfants à cet effet, aux parents de ceux-ci, au propriétaire de la maison; enfin voici cette mesure étendue au Royaume en 1900. On revise toutes les bibliothèques publiques depuis 1899 pour les expurger des livres trop polonais. Même — pensez-y — au cours des récréations il est interdit sous peine de châtiments sévères de parler l'idiome maternel; on astreint à mettre les enfants dans des internats; on perquisitionne chez les familles en vue de saisir les livres polonais dont la possession rend passibles de déportation ou d'enrégimentement ces adolescents étudiants chéris comme des jeunes filles par les parents, car, privés de leur assurer une instruction digne de leur rang, ceux-ci renchérissent sur l'éducation, la leur donnent la plus gentille et caressante afin qu'ils soient distingués dans toute l'Europe comme les héritiers d'une noble et fine civilisation. Les mères, constamment inquiètes, ne savent plus dormir : elles veillent tard dans la nuit avec la peur des irruptions policières, boivent thé sur thé pour prolonger la garde, et, épuisées, se réveillent en sursaut dès qu'elles entendent le bruit d'un fiacre.

On n'en parlait que plus ardemment la langue maternelle avec une émulation passionnée. Apuchtin, recteur, avait pu dire à son arrivée à Varsovie, en 1870 : « Dans trois ans les mères polonaises parleront en russe à leurs enfants », en 1905 les 60 o/o de la population du Royaume n'en savaient un traître mot. Survint la guerre russo-japonaise : 40.000 enfants défilèrent dans les rues pour demander l'instruction dans leur langue. — Ils obtinrent satisfaction. Et les écoles libres furent autorisées.

Mais depuis que la Révolution est définitivement domptée,

la bureaucratie allemande de Pétersbourg reprend tout ce qu'a octroyé le tzar. Les associations pour l'enseignement ont été dissoutes. Les écoles privées sont saignées à blanc par l'inspection officielle, sans cesse menacées de fermeture. On refuse toutes les autorisations pour des établissements nouveaux. Les conférences d'universités populaires sont réduites des deux tiers. La censure ruine la librairie, anéantit le colportage (1).

En nous menant au théâtre — le seul lieu où le polonais fut toujours autorisé parce qu'il y rapporte au budget — les journalistes, à nos questions précises, donnent ces détails avec hésitation, indécis entre l'indignation et la honte de la « Civilisation » slave qui n'a pas abouti à un plus digne régime. Sur la scène, des actrices à profils incisifs récitent des tirades tragiques et blafardes dans quelque pièce d'inspiration scandinave ; les répliques sèches crépitent : tac tac; elles se cabrent dans des élans agités avec des gestes byzantins ; leur animation apparaît factice; le public applaudit quelques tirades et intonations, en amateurs, sans passion : elles ne sont pas dans leurs rôles ! Ah ! donnez-leur *la Varsovienne* de Wyspianski, *la Comédie non divine* de Krasinski, les drames de Kasprowicz, et vous verrez leurs visages se tendre musculeusement haletant d'âme, les yeux briller de cette fièvre intellectuelle qui est elle aussi une fièvre de croissance : l'exaltation de la foule suscitera le génie dramatique qui, plus qu'aucun autre, en provoquant et domptant les passions, règle la sensibilité d'une race, lui inspire la grandeur cornélienne et les tendresses raciniennes capables de l'enrichir en lui rendant plus glorieuse la beauté des héroïques sacrifices aux lois de la famille et de l'humanité, magnifie le culte du devoir sur des autels publics, discipline les enthousiasmes vers les hautes fins morales et altruistes !

Le rideau tombé sur des applaudissements frivoles, nous nous promenâmes au foyer. Les belles épaules resplendissaient,... les voix des journalistes s'assourdissaient, n'osant nous conter trop haut les faits-divers quotidiens de la censure marchande. Observez-le : les voix des intellectuels polonais sont voilées,

(1). Cf. Dmowski : *La Question polonaise*, trad. V. Gasztowtt, chez A. Colin, 1909 ; Auzou : *Hist. contemporaine*, Delagrave, éd. (excellent pour la documentation polonaise).

endeuillées, la gaîté n'y sonne pas naturelle, l'émission traîne et se confond dans une indistincte blancheur.

III

LA GERMANISATION ET SES RÉSULTATS

L'Allemagne, la nation universitaire par excellence, qui a prétendu revendiquer en Europe l'empire de la Grammaire et de la Linguistique, devait plus qu'aucune autre décréter que « la langue c'est l'ennemi » et prétendre parachever sa victoire en combattant le polonais sur tout le territoire conquis, malgré les promesses solennelles des rois de Prusse.

Une vaste action militaire contre la langue fut conduite avec une progression, une précision stratégiques : avant 1870 les Posnaniens usaient de leur idiome dans les tribunaux et dans les bureaux officiels, ils écrivaient en polonais aux administrations qui répondaient en polonais ; en 1876, suppression de cette tolérance ; les noms des rues de 2.266 villages et villes sont baptisés allemands ; en 1887 interdiction de l'enseignement du polonais et de son emploi dans toutes les écoles ; en 1903-4, dans l'enseignement religieux (1). Enfin, depuis le 15 mai 1908, on ne peut plus parler la langue nationale dans les réunions en toutes les localités où il n'y a pas 60 o/o de Polonais, ainsi à la capitale Posen où ils ne sont que 57 o/o.

Pour mener de front cette campagne, pour soutenir cette thèse pangermaniste, la race tudesque entière s'est armée pédagogue. Par le sergent et l'officier, par l'homme de police, par l'espion autant que par l'instituteur, la guerre au polonais se poursuit partout. A la caserne : instruction militaire, c'est aussi enseignement de syntaxe, service et gymmastique le plus rigoureux pour les Polonais ; de sauvages brutalités sévissent sur ceux qui osent se servir entre eux de la langue familiale. Celle des Allemands devient une corvée de souffrance au point que le soldat, sitôt libéré, se débarrasse du peu qu'il en a appris « comme d'un mauvais rêve ». A la campagne : quand le paysan, obsédé de vexations, apparaît découragé, on lui met le marché en mains : la paix, s'il consent à chan-

(1) Cf. Lavisse et Rambaud, tome XII. Bernus, *Prussiens et Polonais*, et Huret, *op. cit.*, Welschinger : *Le Droit prime la force*, R. Hebd., et la brochure, *l'Ecole prusienne en Pologne*, de l'Agence Polonaise de Presse à Paris.

ger de nom, à l'instar du petit fonctionnaire *Nowakowski* (nouveau) qui a dû accepter *Neumann;* et à l'état civil les parents qui ont déclaré leur enfant sous le prénom de *Wojcieh* qui est celui de son père le voient dénommer *Adalbert ;* on a condamné dans les derniers temps à des amendes des gens dont les noms, depuis des générations entières, s'écrivaient : *Szulc*, *Szuman*, les forçant à signer : *Schultz*, *Schuhmann ;* l'appellation des villages mêmes subit fréquemment des transformations : l'exemple le plus justement célèbre est celui de *Swiniary* (village des cochons), qui fut traduit en *Bismarcksfelde*. Dans les rues : la grosse nation commerçante germanise les villes en traquant l'enseigne aux façades des magasins ; que de marchands forcés d'écrire leurs vocables de baptême en allemand et de teutoniser l'orthographe des noms qui recélaient la plus lointaine consonnance teutonique ! On efface des tombes les épitaphes gravées en polonais... (1). Dans les gares il est défendu aux marchands de vendre les journaux de langue slave ; on a vu confisquer jusqu'à Leipzig des numéros de *l'Art polonais*.

C'est la guerilla administrative qui harcèle, qui injurie, qui s'ingénie à blesser venimeusement l'âme avec le corps. La perquisition est exaspérante, sans atténuation pour les désarmés. Beaucoup de vieilles gens, ne sachant un mot d'allemand, sont obligés de s'adresser exclusivement dans cette langue aux employés de l'Etat : mutismes narquois, invectives, bourrades, et au poste ! Les petits sourds-muets, instruits dans la langue étrangère, ne peuvent communiquer avec leurs pères et mères (2). Aucun respect pour l'intimité du foyer. De la façade des maisons en effet la guerre, peu à peu, s'ingénie à pénétrer dans les intérieurs, et, — la vente des œuvres de Mickiewiecz et de Krasinski interdite, le fait pour un élève de lycée de posséder chez lui leurs ouvrages ou un livre quelconque d'histoire et de littérature polonaises l'exposant à être exclu de tous les lycées, — les motifs légaux ne manquent point pour pratiquer l'inquisition par perquisitions dans les familles. Jusque dans les appartements, l'hakatisme a juré de poursuivre la lecture de l'alphabet polonais. « Vous ne pouvez vous indigner, prononce-t-il. Ce n'est qu'un alphabet qu'on persécute. Le

(1) Welschinger, *Quinzaine*, 1-8.-02.
(2) J. Huret, *Du Brandebourg aux marches de Pologne*, Fasquelle, éd., 1907.

Polonais fouinard crie comme un putois parce qu'on lui arrache de la bouche quelques disgracieuses petites lettres, fort difficiles à prononcer : elles gênent l'émission de la civilisation. Voyons : ce Slave a trop mauvaise volonté ! nous lui faisons du bien en l'assouplissant. Et il n'y a pas mort d'homme. » Qui donc a parlé du jésuitisme comme du privilège de la mentalité italienne? La lourdeur allemande est sournoise : myope, elle ne s'aperçoit peut-être pas elle-même de son hypocrisie. Non, il n'y a pas mort d'homme, rien que des enfants qu'on flagelle à mort après avoir tourmenté les tendres esprits.

Le champ-clos où l'Allemagne acharne sa guerre contre la langue avec une férocité disciplinaire, c'est l'école (1). Tel qu'un conscrit, l'enfant au souple parler est contraint d'y venir comme en prison apprendre à scander la langue pesante de son vainqueur. « Il faut que nous vainquions les Polonais et c'est alors seulement que nous pourrons considérer leur pays comme un pays allemand » : avec de telles paroles d'initiation les maîtres ouvrent leur classe. Que le nouveau-venu, au seuil, s'oublie à les saluer selon la forme catholique consacrée en polonais: « Béni soit Jésus ! » les instituteurs sentent s'irriter en eux une fureur luthérienne et celui de Rakow répond: « Vous saluerez ainsi les cochons, mais pas moi! » L'enfant a six ans : il ne peut ni concevoir ni s'exprimer en allemand ; comme à des sourds-muets le maître parle par signes ; il se gratte la joue et prononce le mot « gratter » : le patient croit que cela veut dire « avoir mal aux dents » et l'avoue en polonais; le magister alors prend conscience de son impuissance et déchaîne sa force. Après une séance, souvent, l'élève ne veut plus revoir l'école, il déserte, il va se cacher des journées entières.

Mais l'obstination de la race à protester fait que les bancs sont comblés par ses petits camarades: dès huit, neuf ans l'enfant s'est découvert soldat, conscient défenseur de sa race, de sa civilisation; ayant senti des hommes s'encolérer à combattre la langue de ses parents, il acquiert la notion de son *devoir* devant les tentatives que répètent les maîtres pour l'utiliser comme espion et traître à sa famille. Il obéit à la

(1) Cf. Mme Orzeszko dans des nouvelles comme *A. B. C.*; Welschinger, articles de la *R. hebdomadaire* en 1908.

consigne, mais a pour discipline de se tenir strictement à ce qu'elle impose et, après avoir débité les deux obligatoires, refuse de réciter une troisième leçon d'histoire allemande facultative.

Pour ce fait, l'instituteur sanguin, de rage soldatesque, vocifère : « Vous mourrez ici!... Je vous battrai jusqu'à ce que vous deveniez tout noirs ! » Alors coups de verges sur les doigts déjà bleuis qui ne peuvent plus se refermer, sur les torses zébrés de marques violettes, dix, vingt coups sur le derrière au point que les petits ne peuvent plus s'asseoir plusieurs jours durant, coups de pieds dans les reins et piétinements, coups de chaise en pleine poitrine, cheveux arrachés, gifles et coups de bottes au visage : contraignant même les autres écoliers à maintenir leurs camarades allongés sur la table pendant qu'on les flagelle à tour de bras, l'Allemand, corps à corps, se bat contre des enfants et écume de se sentir désarmé par la résistance de cerveaux si tendres. En vain, pour terroriser les fillettes, tire-t-il en l'air des coups de revolver ; en vain, pour martyriser les garçons, prend-il en mains des crochets et des tisonniers rougis à la flamme : par le fer, la grammaire et le feu!... Présents aux bancs des classes, comme en front de bataille, les petits Polonais ne répondent rien ou répondent pour parler polonais. L'enfant qui refuse de se laisser retirer de la section polonaise pour être versé dans la section allemande sous le prétexte linguistique que son nom appartient à l'étymologie allemande essaie de se cacher sous les tables : il est soulevé par l'oreille qui se déchire. Dans la récréation il prend sa revanche à causer polonais avec un camarade : les arrêts pendant trois jours (1)! Il y va en chantant, en sortant il s'évanouit.

Tous reviennent de l'école comme d'un champ de bataille quotidienne : *blessés*, vomissant le sang, ils s'alitent, sursautent la nuit en croyant entendre la voix du maître, hurlant à la mort dans des accès de méningite. Le père, à protester, risque l'amende, la perte de sa place, les tracasseries, l'expulsion. Les gendarmes, à qui la famille parfois encore ose se plaindre, répondent : « Ça n'est déjà pas si mal ! » Et : « N'obligez-vous pas les Bretons à parler le français à l'école ? » prétendent les intellectuels allemands aux publicistes français.

(1) L'instituteur touche 75 pf. par heure supplémentaire.

Il y a plus frappant. Pour n'avoir pas répondu en allemand à la leçon de catéchisme, un petit Biskoupsi fut arrêté, à la sortie de l'école, par la police, enfermé dans une maison de correction sans qu'on prévînt le père qu'on considéra comme déchu de ses droits paternels parce qu'il avait encouragé son fils. Un écolier de 14 ans, à Moszcykowo (1), fut condamné à 4 mois de prison pour délit de lèse-majesté parce qu'en parlant de la guerre russo-japonaise il avait prononcé des mots peu convenables pour le roi de Prusse.

Contrainte à s'effacer, inerte pour sauvegarder la liberté et la force de son intimité, c'est par l'enfant que la famille se bat contre le vainqueur pédagogue. Pour la résistance, elle est obligée de lui apprendre l'insubordination, d'inspirer la révolte. Les parents savent qu'il y va d'amendes — ayant atteint 200.000 marks, — les enfants savent qu'ils s'exposent à rester en classe, brutalisés, un semestre de plus, privés de vacances aux moissons, n'importe : la guerre au maître, la grève scolaire doit être déclarée. Le nombre d'écoliers qui évacuent en bande la caserne, après des vexations horrifiantes, atteint à des chiffres d'armée : en octobre 1906 40.000, en juillet 1907 16.000, il y en eut jusque 60.000 (2).

En de tels rassemblements, les fils de la Pologue captive apprennent à se compter dans l'entente et l'entraide; en même temps que leurs petits camarades d'Europe à la mutualité économique, ils sont initiés à la mutualité héroïque. C'est là qu'ils contractent ce goût, cette vocation de combativité patriotique qui les groupe, adolescents, pour s'enseigner entre élèves la langue et la littérature polonaises — ce que l'allemand poursuit à coup de procès, — se liguer, jeunes gens, pour détourner de l'Allemagne les étudiants Polonais de Russie et d'Autriche que la propagande pangermaniste réussirait à y attirer. En ces entreprises, la jeunesse milite parallèlement aux grandes œuvres nationales qui, grâce à des fonds, répandent la culture intellectuelle parmi les jeunes Posnaniens, donnent des bourses d'études dans les universités allemandes afin d'arriver à remplacer les Allemands par des Polonais au

(1) En 1904. Cf. Bernus : *Cahiers de la Quinzaine*. Les faits sont fréquemment cités en Pologne.

(2) Viallatte, Armand Hahn, dans *la Vie politique dans les Deux Mondes*, Alcan, id., 1909.

cœur des professions libérales. A elle seule, la société Marcinkowski a réparti dans le pays *des milliers* d'architectes, d'ingénieurs, de médecins, d'avocats.

Après l'école, jusque dans les Facultés, à Berlin même, les étudiants sont espionnés, poursuivis parce qu'ils fréquentent les ouvriers de leur race, arrêtés et maintenus un jour, deux jours à la préfecture pour laisser à la police le temps de fouiller dans leurs malles, enfin expulsés : on les transporte alors à la frontière russe où l'on a prévenu la gendarmerie alliée que voici des gens dangereux ; celle-ci les arrête, les emprisonne plusieurs mois sur des interrogatoires *instruits avec les procès-verbaux allemands* (1).

Restent les journalistes, les écrivains : surveillés, traqués, ils doivent au bout de quelque temps, exaspérés, s'exiler à Varsovie, Cracovie ou Léopol. Emigrés de Posen sont maints professeurs des Facultés de Galicie, Milewski, Morawski, Pawlitch, Dembinski, Malecki, Wartenberg, le grand poète Kasprowicz, le ministre d'autriche Korytowski. L'Europe a vu non sans indignation (2) condamner à l'âge de 70 ans un de ses plus grands romancier, Kraszewski, pour un roman, ce chef-d'œuvre, *Sans Cœur ;* lisez, vous chercherez en vain un sujet d'incrimination : simplement, en caractérisant les capitales, il définit Berlin capitale de l'Ennui. Les journaux sont forcés d'avoir des rédacteurs spéciaux, responsables pour tout ce qui risquera d'être mal interprété et payés d'avance pour les mois de prison que les inquisiteurs prussiens jugeront bon de leur infliger. Enfin le théâtre même est interdit partout, sauf l'hiver à Posen. On ne peut jouer sur une scène d'amateurs, parce qu'il faut présenter la traduction à la police, et la permission arrive toujours trop tard.

De là un marasme, une dépression intellectuelle indéfinis. Le Grand-Duché, qui est le pays de Pologne le plus cultivé, s'avoue celui qui possède le moins d'écrivains, tandis que Posen se trouvait en 1849 le centre intellectuel de la Pologne. L'esprit y est desséché, tendu, contraint à la trop rigoureuse lutte économique au point que le goût des arts et la connaissance des littératures s'y perdent, que l'on n'y lit pas plus les admi-

(1) Renseignements très sûrs. 1902.
(2) Cherbuliez (Valbert) : « *Revue des Deux Mondes* », *Bismarck et les Polonais.*

rables romanciers de Varsovie, un Sieroszewski, un Zeromski, que nos Loti, nos Rosny, nos Hervieu, à peine les historiens de 1870 comme les Margueritte, et Barrès.

L'âme polonaise en est toute dénaturée : la culture, cette culture ardemment antigermanique, est germanisée. Les Posnaniens se germanisent par l'intelligence : ils pensent allemand en polonais. Leur méthode, leur style, leur philosophie, leur indigence d'art sont allemands, ils subissent l'ascendant du méthodisme, de l'esprit exclusiviste de discipline, de la lenteur et — sinon comme on l'a dit avec injustice du matérialisme — du moins du sec utilitarisme prussiens. Nous nous rappelons les tendres plaintes humanitaires de Michelet dénonçant la germanisation de la Russie : « Sous la discipline ennuyeuse de l'Allemand est mort d'abattement le pauvre génie slave, avec sa mobilité indépendante, ses douces mélodies, sa légère existence, libre comme l'oiseau des bois. » Ici, l'atteinte à la richesse, à la noblesse du génie européen se marque bien plus grave : c'est la générosité polonaise que voici incomprise et malmenée, étiolée, cette chevalerie d'âmes courtoises et démocratiques naturellement enclines à savourer l'indépendance, le bien-être et la gaîté de tous, — leur idéalisme altruiste si différent de l'égotiste spiritualisme des Allemands (1), — cette substantielle intelligence d'une race amoureuse, artiste, indulgente, qui aime les femmes pour leur grâce sociale autant que pour la fécondité, pour leurs yeux chauds et moqueurs, pour leur conversations et leurs ironies câlines, pour leurs danses graves, coquettes, fières, subtiles, — sa sensibilité à la plastique, au coloris, à l'éloquence, à la musique inspirée du génie sauvage et tendre des corps plutôt que d'idéographie sentimentale. Ce à quoi, nous, nous devons prendre le plus garde, c'est moins encore à l'expropriation de la terre polonaise qu'à l'expropriation intellectuelle ! En le génie polonais se sont voluptueusement équilibrés la séduction de l'Orient et l'activité occidentale, la câlinerie slave et le sérieux chrétien, la véhémence et l'humilité, la sensualité et la charité, le mysticisme et le posi-

(1) Mickiewicz se plaignait déjà que le propre de la philosophie rationaliste des Allemands fût de développer l'intelligence aux dépens de l'âme. Il n'y a aucun engouement pour Hegel et la philosophie allemande. Il n'y a que les paroles et les pensées provenant d'un esprit en mouvement qui soient une réalité, le reste n'a aucune valeur et c'est applicable à tous les philosophes allemands. » Paroles de Mickiewicz d'après Jérôme Binkiwski.

tivisme, comme en leurs corps le rythme vif des torsions serpentines et la molle plénitude des carnations reposées (1).

Frustrée de son génie, l'âme polonaise, en Posnanie, s'est asservie à la froideur, à la patience, à la méthode, à la victoire qui calcule et investit graduellement. Combattue à l'école, contrôlée dans la famille, la langue nationale triomphe en Posnanie par le progrès de la Presse. Elle est la grande école quotidienne où paysans, bourgeois, aristocrates fraternisent dans une ferveur unanime à discuter en polonais les intérêts précis de la Pologne. Une presse populaire nombreuse, sérieuse, bien dirigée, bien distribuée, dont le principal organe compte 70.000 abonnés, encore aujourd'hui irréductible aux impôts, incarcérations, procès et rémunérations financières que du tempé où elle décourageait Bismarck, non seulement fortifie l'units nationale sur le territoire de Posnanie, mais reconquiert à la cause polonaise les provinces de Silésie complètement germanisées jusqu'alors. La culture polonaise, par elle, pénètre partout ; chaque paysan a son journal. Les Bibliothèques populaires développent une large action d'enseignement. Des cours privés ont été organisés pour les employés de commerce et d'industrie, des leçons spéciales techniques, et des conférences publiques. La lutte avec les Allemands a entraîné les Polonais au progrès économique qui incite, qui déterminera de plus en plus au progrès intellectuel. La contrainte pédagogique même pousse le peuple à s'instruire, car, après avoir appris l'allemand de force, il est excité à étudier spontanément les secrets de sa langue. Les enfants plus âgés l'enseignent aux plus jeunes. Riches et pauvres se font chez eux maîtres-d'école, ce qui suscite partout l'énergie, la précision, le perfectionnement de soi-même.

(1) Sur l'historique de cette question, M. Huret, dans *De Hambourg aux marches de Pologne*, rapporte de tels propos de professeurs allemands : « Les Polonais d'aujourd'hui nous disent couramment que les provinces baltiques furent civilisées par l'influence polonaise et ils les revendiquent. En vérité ce fut l'Ordre Teutonique qui répandit la culture allemande chez les Slaves barbares. Cette « culture » n'était qu'extermination barbare. « Grâce à la Prusse,— et ceci ne peut être contesté, car c'est un fait archi-connu grâce à ce caporalisme si méprisé, chaque citoyen apprit à lire, à écrire, à compter, à se laver, à voter, à travailler, et bientôt un tiers-état polonais naquit, composé de paysans, de petits boutiquiers, d'artisans, de bourgeois, de médecins, d'avocats, puis de marchands et de fabricants. » Ce tiers est-il né de l'élévation des pauvres et des ignorants par l'instituteur allemand, ou de la prolétarisation des riches, de la persécution des populations des campagnes, des expropriations ?

III

L'AUTONOMIE EN GALICIE

Non seulement à Cracovie et à Lwow, mais à Przemysl, à Tarnow, à Stanislanow, dans toutes les communes de la Galicie, nous imaginons que la plus joyeuse, fraîche et exaltante fête, fête de famille qui se célèbre, fête de la nation, fête des cœurs et des esprits confiants en l'avenir sous l'invocation chaude du passé, c'est une distribution de prix où le professeur, avec une ardeur patriotique juvénile, exhorte les adolescents dans leur langue maternelle par l'explication des sujets de morale nationale. Là, en cette autonome province de Pologne, l'histoire du paysressuscite, vit de sa vie la plus absolue qui est la vie publique officielle, solennelle, celle que l'éloquence peut commenter, développer pour la propager, celle qui s'affirme et s'enhardit par la sonorité divine du verbe indépendant. Les passions de la pensée ont libre cours, ample expansion; le patriotisme ne se tient plus enfermé dans les cœurs et les yeux, il respire sur les lèvres qui lui communiquent la beauté de leur palpitation fraîche et colorée, leur éclat amoureux; il s'envole avec la vibration d'or des paroles pour planer spirituellement, dominer intelligemment. Il se confie, il féconde. On évoque les aînés. On rend le verbe aux sublimes orateurs et aux héroïques soldats de la République, ils descendent des siècles au milieu de l'amphithéâtre d'enseignement et ils proclament tout ce qu'ils ont à dire. On cite les grands poètes dans l'intégralité des strophes les plus belliqueuses, et leurs visages ont beau s'être perdus dans la mort, les ailes de leur imagination martiale, comme sur la Victoire de Samothrace, se déploient tout entières à la proue des chaires publiques, d'un frémissant élan. Si l'histoire est une résurrection, la littérature est une action : le propre des cours des Facultés de Cracovie et de Lemberg qui lui sont réservés c'est, en étudiant les textes dans leur plus pressante fidélité, en les *faisant vivre*, suivant l'expression consacrée qui là-bas est sacrée, de rendre l'esprit à la lettre, le souffle à la leçon, de communiquer l'enthousiasme qui ébranle, d'armer des vertus de Skarga et de Mickiewicz les jeunes hommes de demain. Pour un étudiant polonais un cours de littérature polonaise ne peut être qu'une veillée d'armes,

dans la nuit sourde du présent, à la lumière des génies de sa race.

Les Universités de Cracovie et de Léopol s'égalent par l'érudition de leurs professeurs (1) à celles de l'Europe, les surpassent en zèle patriotique. L'enseignement ne s'y affaiblit que par l'étiolement de la pensée de certains maîtres encore embarrassés dans les méthodes et l'admiration de la culture allemande. Le loyalisme envers la monarchie autrichienne les a enlizés fâcheusement dans une déférence envers le germanisme des Universités viennoises où s'amollit dans l'onctuosité et s'empâte la raideur teutone. A Vienne l'esthétisme catholique, la vivacité latine et la souplesse slave des Polonais ne peuvent que se boursoufler de componction, s'encrasser de pédantisme. Les professeurs qui ont été formés à Vienne ou à Berlin y ont perdu le génie slave, sa franchise simpliste et crue commune à un Gogol et à un Zeromski, sa caressante, impromptue et suave imagination coloriste et fantaisiste si exquises chez Chopin et Moussorgsky, sa tendre et flexueuse sensibilité, avant tout encline à une pitié égalitaire pour les humbles, pour les doux rustres, pour ces fils encore colorés de la terre maternelle comme chez Gorky et Reymont, le sens plastique et musical des civilisations rurales, ce goût du pittoresque, de la pauvreté et des naïves parures orientales, cet humour social à l'épreuve duquel sont soumises les mœurs des intellectuels, des aristocrates et des bourgeois, — la fondamentale, âpre et poétique sentimentalité humanitaire de Dostoiewsky et Sieroszewski, l'idéalisme libertaire altruiste et militant qui unit des personnalités aussi différentes que Mickiewicz et Tolstoy.

Ce ne sont plus des *sensibilités* nationales, mais des humanistes de la manière doctorale. Ils perdent souvent du temps à des critiques quasi métaphysiques, fort vétilleuses, de la pensée des maîtres les plus impétueux : la discussion y est plus scolastique qu'active, pathétique. Ne le croyez-vous pas? Une vulgarisation précise mais éloquente, dialectique mais ardente, active, polémique, de la pensée de l'Occident — sans distinction de croyances, républicains comme catholiques des écoles

(1) Les noms de Zaremba, Natanson et Witkowski, à côté de Olzenski, Wroblewski, Dybowski, Badzinski, Smoluchowki, Godlewski, sont bien connus dans le monde scientifique, de Ulanowski, Balzer, Piniuski, Starzynski, pour le droit, de Bobrzynski, Morawki, Smolka, Askenazy, Wojciekowski, pour l'histoire, de Tarnowski, Chrzanowski, Zdziechowski, Kallenbuch, pour les lettres.

scientifiques — une appropriation savoureuse et alerte : voilà à quoi doivent s'employer les Facultés sur ces frontières de l'Orient ! Vous y avez trop de soin de préserver les jeunes gens de ce que vous considérez comme des hérésies : examinez plutôt, si elles sont des hérésies, que l'on ne se défend des germes de maladie que par une alimentation abondante ; que ceux qui craignent encore Voltaire, au lieu de se consumer à en discuter les raisons, propagent Brunetière ! Surtout en des provinces d'avant-garde, on n'agit fécondément que par ses admirations.

Les Universités de Galicie devraient se compléter d'une Académie Polonaise : on peut nier l'utilité des Instituts en France, mais dans un pays qui n'a pas encore recouvré son indépendance et dont les pédants seraient sans action oppressive sur les esprits indépendants, elle rendrait le service de réunir les grands écrivains des partis opposés non tant au bénéfice de la discipline que de la concorde nationale. Déjà l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres de Cracovie régularise et facilite les travaux des spécialistes (1).

Le régime de l'autonomie a singulièrement développé la culture. Le budget de l'Instruction publique a passé de 1 à 30 millions depuis 1867 ; le chiffre des écoles primaires a doublé, celui des classes et des instituteurs plus que triplé et au lieu de 150.000 enfants en reçoivent 1.000.000, les lycées 30.000 au lieu de 7.258, les facultés plus de 6.500 étudiants au lieu de 1.750.

La *Macierz Szkolna* (société d'instruction populaire) qui, fondée par le grand romancier Kraszewski, vient de fêter son 25e anniversaire, a publié dans sa Bibliothèque Populaire près de 150 volumes à plus d'un million d'exemplaires, répandant par les campagnes les chefs-d'œuvre de la littérature nationale des trois Pologne.

Des libéraux nous assurent que les programmes, rédigés à Vienne, laissent fort à désirer, que l'instruction religieuse et les prières pour François-Joseph y prédominent, que les jeunes Galiciens ne savent pas mieux le polonais que les Varsoviens élevés au lycée russe : cela ne peut être vrai que dans une certaine mesure et l'important reste que le nombre des écoliers

(1) Celle des Beaux-Arts n'est qu'une école.

à qui la langue est enseignée comme langue nationale s'accroisse continument. Il n'est point douteux que, dans les seules provinces libres de la patrie, dans les provinces de repos, on ait quelque complaisance à la mollesse, surtout les instituteurs issus de la petite classe plébéienne. Cela indique précisément aux radicaux qu'un devoir essentiel pour eux est de modifier l'esprit du corps enseignant, de renouveler le personnel en concourant eux-mêmes pour un certain nombre de postes, de prêcher partout par l'amour le nouvel évangile. L'erreur du socialisme, en Pologne plus qu'en aucun pays, et surtout en matière d'instruction, serait de vouloir monopoliser les esprits par une campagne anticléricale : toutes les forces qu'épuiserait l'œuvre de destruction sont indispensables à l'accomplissement d'éducation morale et civique.

Une vaste Ecole Normale de patriotisme, où les Polonais de Russie et d'Allemagne puissent venir sustenter et affiner leur connaissance de la langue et de la littérature nationales, un atelier d'enseignement professionnel pour préparer les jeunes gens en vue du développement économique des Polognes asservies, voilà ce que doit rester la Galicie. Déjà les jeunes filles de la bourgeoisie arrivent, jusque de Sibérie, achever à Cracovie leur éducation de futures mères polonaises : filles de révolutionnaires déportés, de fonctionnaires viennois, d'avocats varsoviens, de commerçants ou nobles posnaniens s'y lient d'amitiés délicates et viriles qui persisteront toute la vie alors que, mariées, elles se seront dispersées à Dantzig, à Lublin, Iakhoutsk, Bytome ou Kiew, qui noueront entre leurs enfants des relations désintéressées et romanesques au service de la cause. Il faudrait, démocratiquement, étendre ce système aux classes pauvres en instituant des bourses dans certaines écoles primaires des villes de Galicie pour de petits paysans de Gnesen, de Lodz, de Chelm. Aux conservateurs, aux nationaux-démocrates, aux progressistes, aux socialistes d'entretenir ou soutenir respectivement des écoles à Cracovie pour la discipline de leurs futurs militants : l'instruction intense, tel nous semble devoir être logiquement l'article primordial de chaque programme.

IV

CONCLUSION : L'EXUBÉRANCE DE LA LITTÉRATURE

Les professeurs allemands de Posen peuvent dire aux publicistes étrangers que le polonais est « un dialecte compris par quelques millions de paysans sortant à peine de la barbarie »..... le régime d'oppression et de censure a fait jaillir une des littératures les plus drues et les plus fortes de l'Europe contemporaine, plus originale, substantielle et artiste que la littérature allemande, aussi tendre et plus mâle que la littérature russe.

Sieroszewski (1) acquerra prochainement chez nous une gloire égale à celle de Dostoiewsky. Plus que les Hauptmann et les Sudermann, Iez, Prus, Swietochowski, Zeromski, Reymont, Orzeszko, Konopnicka, Zapolska, Danilovski exigent d'être appréciés chez nous. Sienkiewicz mérite sa célébrité populaire, s'il est vrai que *Quo Vadis?* donne une idée insuffisante de son ample et généreux talent. Le grand attrait du *Déluge*, de *Par le fer et par le feu*, des *Chevaliers Teutoniques*, c'est l'humanité saine, vigoureuse, belle, les filles accortes, les mœurs pastorales et héroïques : elles ne sont pas des bucoliques efféminées de XVIIIe siècle, mais des chansons de geste grandioses. Nulle littérature ne peut développer plus noblement les qualités natives d'une nation agricole.

Sevrée par les autorités allemande et russe de la culture latine des grands siècles polonais, de l'humanisme des Kohanowski et des Skarga, toute « l'intelligence » nouvelle devait nécessairement verser dans le libertarisme sans frein. Marquée de traits vivement nationaux, la littérature a pris le plus grand ascendant sur la masse. Elle est avant tout une littérature d'action. De là son impérieux accent qui fait vibrer de passion sérieuse et de courageuse sincérité les élévations les plus déclamatoires des Romantiques, de là la hardiesse tenace de son envergure, son élan, sa portée. « Le sentiment et la pensée, dit Garczynski, sont des arcs destinés à lancer des actions comme autant de flèches aussi loin qu'ils peuvent. » La donnée « philosophique » de son poème essentiel est, selon Mickiewicz, que « l'action seule en définitive résout les pro-

(1) On n'a encore traduit que *A la lisière des forêts* (Ed. de *la Plume*) et *le Diable étranger* (Dujarric éd.), tous deux admirables.

blèmes ». Dans le *Konrad Wallenrod* du grand poète, le *to be or not to be* shakespearien fulmine en discussion sur les moyens d'agir. La littérature combat pour la patrie. Jusqu'en ses plus confuses exaltations, le messianisme est (1) « un appel au génie, à l'inspiration pour reconstruire l'avenir », et de cette mystique convocation à l'action le génie est né, s'est éployé : la *passion*, la passion du salut national, a décrété le génie! Mickiewicz, Slowacki, Krasinski.... Avec eux le Romantisme, ailleurs cosmopolite, devint aussitôt nationaliste en Pologne. Les manifestes en furent là non point des *Cromwell* et des *Hernani*, mais une idylle champêtre *Wieslaw*, des *Chansons de laboureurs* de Brodzinski, puis les *Dziady* de Mickiewicz, évocation dramatique et héroïsation des souffrances polonaises qui devaient précipiter l'indignation enthousiaste, l'énergique révolte.

Dans la littérature contemporaine, tandis que l'art pour l'art se propage par toute l'Europe, un seul écrivain de talent, Stanislas Przybyszewski, dévoyé à Berlin, se désintéresse de l'action nationale. Le symbolisme même s'y exalte avec Wyspianski. Les romanciers développent le genre historique, pur délassement romanesque chez les Français, pour emporter les masses à l'exemple belliqueux du passé. Ils débutent par écrire des chroniques et multiplient jusqu'à la fin de leurs carrières les plus glorieuses les articles de polémique patriotique: nets et souples, habiles, méthodiques et nuancés, puissants par la modération, mais francs, vigoureux. Sienkiewicz, sans cesse, abandonne le roman commencé, prend la plume de combat, lance des appels à l'Europe, d'un inlassable et modeste dévouement où s'avère que pour les Polonais aussi le génie doit se faire d'une « longue patience ».

La persécution a eu un autre effet.

Proscrits, les poètes errants de la Pologne ont traversé l'Europe entière vers la France. Ils ont connu, dans l'intimité de la misère, les autres peuples : leur humanisme s'en est approfondi et amplifié en humanitarisme. Par le contraste, ils ont pris dans l'Occident une plus pénétrante conscience de leur génie slave — mystiquement altruiste. Ils sont devenus

(1) Lire sur le messianisme le beau livre de Gabriel Sarrazin, *les Poètes romantiques de la Pologne*, Perrin éd.

les apôtres et les prophètes non point seulement de leur nation mais de leur race, — d'autant que les grands écrivains russes, par réaction contre l'Occident, prétendaient déformer le génie slave en l'orientalisant. Ils en étudièrent alors les ressources, la variété, et ils posèrent, comme l'a dit Mieroslawski, « les principes d'un équilibre fédératif pour les diverses nationalités de cette race » : ce ne sont pas seulement les Bem, mais les Mickiewicz qui ont mis leurs forces fraternelles — l'épée et la plume — au service des nations balkaniques; ils ont préparé leur renaissance intellectuelle de façon à pouvoir les sevrer de l'hégémonie russe.

Peut-être les écrivains contemporains ne se sont-ils pas assez souciés de prolonger en cette tradition comme en les autres l'œuvre de Mickiewicz, lequel n'est point seulement le grand poète épique de *Pan Tadeusz*, mais l'initiateur, le premier professeur du *Cours de littérature slave*. Les Romantiques se sont affirmés à la fois d'ardents patriotes et de hautes consciences européennes; à la suite du mouvement des positivistes contre l'émigration, les Sienkiewicz, les Prus ont au contraire réservé toutes leurs vertus, tout leur talent pour la défense et l'illustration de leur cause : ils y ont perdu quelque puissance, de l'ampleur, du crédit sur l'Europe. A n'en pas douter, il importait que les plus vives et résistantes énergies ne se dispersassent point dans une nouvelle émigration au lendemain de 1863, mais il eût été excellent qu'elles se répartissent avec plus d'équilibre, qu'un ou deux importants écrivains participassent au mouvement d'émigration qui pour les Polonais est toujours une action de croisade. A Paris, à Rome, ou à Londres, aucun n'est venu se fixer pour émouvoir, ébranler le public par une campagne soutenue. Si pareille abstention se poursuivait, on pourrait en arriver à oublier la Pologne dans cet Occident si préoccupé d'obsédants problèmes depuis la victoire allemande de 1870. Une nationalité autant qu'une nation constituée ne peut vivre sans déléguer des représentants à l'étranger, surtout en la capitale du peuple frère.

MARIUS-ARY LEBLOND.

LA VIE AU XVII^e SIÈCLE

JULIE D'ANGENNES EN MÉNAGE

Le 15 juillet 1645, c'était fête au château de Rueil, où M^me^ d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, recevait alors les plus beaux esprits du temps : Godeau, évêque de Grasse, celui qu'à cause de sa petite taille on appelait, à l'hôtel de Rambouillet, « le nain de Julie », bénissait l'union de Julie-Lucine d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet — 38 ans — et Charles de Sainte-Maure, marquis de Montausier — 34 ans. La reine, pour rehausser l'éclat de la cérémonie, avait envoyé les 24 violons du roi donner une sérénade aux mariés. La célèbre Julie, qui avait vu se marier successivement la plupart de ses amies, les demoiselles de Clermont, Marie de Balzac avec M. d'Avaugour, frère de M^lle^ de Vertus, Louise de Balzac avec Marsan, lieutenant de Condé, M^lle^ d'Attichy, avec le comte du Maure, cédait enfin, après 15 ans d'hésitations et de tergiversations. Ce mariage était le triomphe de M^me^ d'Aiguillon, qui appelait Julie « sa fille adoptive » (1), et réussissait enfin, là où M^lle^ Paulet, M^me^ de Sablé, la Reine même avaient échoué ; il était pour Montausier le couronnement d'une persévérance méritoire (2), qu'une conversion récente au catholicisme sur les instances de sa tante, M^me^ de Brassac, avait largement aidée. Il était aussi la fin de « l'hôtel de Rambouillet ».

Le deuil était entré dans la maison : le marquis de Pisani, fils aîné de la famille, venait de mourir à 30 ans, tué à Nordlingen (1645) (3) ; le mariage de Julie et son départ pour l'Angoumois, où son mari venait d'être nommé gouverneur, faisait un autre vide : l'hôtel de Rambouillet se ferma.

Ce qu'avait été la vie de Julie d'Angennes dans « ce palais

(1) V. Bonneau-Avenant, *la Duchesse d'Aiguillon*, Paris, Didier, 1879.
(2) V. Paul d'Estrée, *Montausier dix ans soupirant*, in *Rev. d'hist. litt. de la France*, 1895, pp. 89-107.
(3) L'autre frère de Julie, le vidame du Mans, était mort de la peste, à 7 ans : elle l'avait alors soigné avec un dévouement qui fit l'admiration de toutes ses amies.

de Cléomire », pour parler comme le « Grand Cyrus », ses succès, nous le savons en détail depuis les excellents travaux de Cousin (1) et de Walkenaer (2), de Rœderer (3), nous le savions déjà par cette méchante langue de Tallemant des Réaux, par les lettres de Voiture, par les Mémoires de Mme de Motteville, par le « Grand Cyrus », par d'autres encore. Ce qu'était cet hôtel de Rambouillet, construit de 1610 à 1617, sur les plans de Catherine de Vivonne elle-même, avec son grand escalier à l'une des extrémités permettant le développement de cette longue suite de chambres et d'antichambres, dont les contemporains admiraient tant la perspective, avec les fameuses fenêtres de la chambre bleue « sans appui, régnant de haut en bas depuis son plat-fond jusqu'à son parterre, la laissant jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du jardin », nous le savons par la description qu'en a faite Mlle de Condé, dans « la Princesse de Paphlagonie » (4), et par cet excellent Sauval, qui n'a pas manqué de nous décrire, comme « la plus renommée du royaume » (5), cette maison de la rue Saint-Thomas du Louvre, encadrée par l'hôtel de Chevreuse et les jardins des Quinze-Vingts, « rehaussée d'embrasures, d'amortissemens, de chaînes, de corniches, de frises, d'architraves et de pilastres de pierre », où la brique et l'ardoise se mariaient harmonieusement, comme à Verneuil, à Fontainebleau, ou à Monceaux. Mais quelle fut la vie de Julie d'Angennes mariée, quels étaient ses goûts, sa fortune, son « train », ses habitudes, quelle fut, en un mot, la vie de la marquise de Montausier, c'est ce que nous savons moins, et c'est ce que je voudrais essayer de dire, à l'aide de documents inédits (6) qui nous font pénétrer de plain pied dans l'intimité du ménage : plus de littérature ici, plus de « guirlande », ni de madrigaux, mais des comptes d'intendants, des mémoires de fournisseurs, des let-

(1) *La Société française au XVIIe siècle*, 2 vol., avec lettres de M. de Montausier en App. 1852, 2 vol. Voir aussi, *la Jeunesse de Mme de Longueville. La clé du Grand Cyrus, Mme de Sablé.*

(2) Walckenaer, *Mémoire touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné*, Notes et éclaircissements, Paris, 1842-52-5, vol.

(3) Rœderer, *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, Paris, 1835.

(4) Ed. de 1859, pp. 118-121.

(5) *Hist. de Paris*, t. II, p. 200. L'hôtel de Rambouillet fut démoli en 1852 ; il en reste 2 pierres au musée de Cluny.

(6) Aucun détail à ce sujet ne figure dans les biographies de Montausier : Le P. Petit, *Vie du duc de Montausier*, 1729. Puget de Saint-Pierre, *Hist. du duc de Montausier*, 1784. A. Roux, *Montausier, sa vie et son temps*, 1840.

tres d'affaires (1) : c'est le verso de la médaille dont nous ne connaissions jusqu'ici que l'effigie gravée par les plus beaux esprits du temps, sans souci de ces contingences humaines, qui achèvent de donner au portrait sa patine et son relief.

La fortune des Savelli, dont avait hérité Catherine de Vivonne (2), en se mariant avec le marquis de Rambouillet, avait été dissipée en partie par ce dernier, qui ne paraît pas avoir été très entendu en affaires. Tallemant dit même que Julie recevait de son amie intime, la duchesse d'Aiguillon, une rente de 6.000 l. sur les coches d'Orléans, don que lui avait fait le roi. Nous verrons tout à l'heure quel était son « apport » dans le ménage.

Montausier, avant son mariage, occupait un appartement de 3.000 l. de loyer, rue du Coulombier, au faubourg Saint-Germain. Son frère, Hector de Sainte-Maure, qui avait des visées sur Mlle de Rambouillet, était mort tué en Italie à l'attaque de Bornio, en 1635. Le comte de Brassac, son oncle, était mort également, fort à propos, en 1645, pour lui laisser le gouvernement de l'Angoumois et de la Saintonge, que sa tante, première dame d'honneur de la reine, lui fit obtenir sans bourse délier. Elle fut moins heureuse en le faisant, en 1648, son légataire universel, car il dut payer à la succession 8.875 l. sans compter le train de deuil qui lui coûta 508 l.

Les terres des deux époux rapportaient un total de 38.950 l. dont voici le détail : terre de Montausier, érigée en marquisat en mai 1644 (3) : 9.000 l. ; de Salles (4), 8.000 l., de Pisani (5), 3.000 l., du côté du mari ; de Talmont (5), 1.950 l., de Rambouillet (6), 8.000 l., du côté de la femme : ces trois dernières terres n'avaient été cédées à Julie par sa mère que depuis le partage du 28 janvier 1656, quatre ans après le décès du marquis de Rambouillet. Julie n'avait apporté en dot, d'après le

(1) Arch. de l'Ass. Publique. Cartons du legs Ant. de Bort, qui fit l'Hôtel-Dieu son légataire universel en 1663, ce qui occasionna entre Montausier et l'administration de l'hôpital un procès qui ne se termina par une transaction qu'en 1678. La veuve d'A. de Bort, Marie Bonney, fit également un testament en faveur de l'Hôtel-Dieu, qui le refusa comme plus onéreux que profitable (1670).

(2) Catherine de Vivonne était fille de Julia Savelli et de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, ambassadeur en Espagne et à Rome. (V. Guy de Bremond d'Ars. *Jean de Vivonne*. Paris, 1884, in-8°).

(3) P. Anselme, *Hist. générale*, t. V, p. 1.

(4) Près la Mothe-Saint-Héraye (Deux-Sèvres).

(5) Canton de Saujon (Charente-Inférieure).

(6) Sur la Gironde (Charente-Inférieure).

(7) La terre de Rambouillet avait été érigée en marquisat en 1612.

contrat dressé le 27 juin 1645, chez Mes de Beaufort et de Beauvais (1), que 6.000 l. sur les coches d'Orléans, 2.250 l. sur les aides, une autre rente de 6.750 l. sur les aides, 1.151 l. de rente constituées sur le Comte de la Vauguyon, et 666 l. sur M. et Mme de Bourgon, sans compter 30.000 l. de bagues et bijoux.

Enfin il y a les « appointements » du marquis : 4.500 l. au titre de gouverneur de l'Angoumois et de la Saintonge, 600 l. comme capitaine du château d'Angoulême, 6.236 l. pour « la partie des gardes » assignée sur l'élection d'Angoulême, 16.920 l. pour les « appointements et assignations » de la garnison d'Angoulême, 4.104 l. 10 s. pour la partie des gardes, assignée sur l'élection de Saintes, 4.967 l. pour la garnison de Saintes, 2.000 l. pour la partie des gardes employée en l'élection de Cognac. A ces sommes il faut ajouter 4.500 l. de bénéfice sur les fermiers généraux des aides, 3.000 l. sur les fermes de la traite de Charente, 4.000 l. des fermiers du droit sur le papier, 3.000 l. sur Angoulême.

La somme totale de ces revenus divers s'élevait à 114.535 l., auxquelles venaient encore se joindre 8.166 l. que rapportait à Montausier la lieutenance de roi de Haute et Basse Alsace qu'il avait obtenue, à la suite de sa belle conduite pendant la campagne du Rhin, par lettres patentes du 14 octobre 1649.

Tous ces revenus, nous allons le voir, ne sont pas bénéfice et la plupart sont absorbés d'avance. Nous apprenons par les comptes de son intendant, Antoine de Bort, que les revenus de la charge de lieutenant de roi sont aussitôt consacrés à payer l'architecte Le Vau, qui a fait des travaux au château de Rambouillet (2), et à acheter de la vaisselle d'argent pour « gratifier » les médecins qui ont soigné la marquise. En sa qualité de gouverneur particulier des villes et châteaux d'Angoulême et de Saintes, Montausier doit entretenir, à Angoulême, 100 hommes de guerre à pied, chefs et officiers compris, sur le pied de huit mois de *montre*, payer un gouverneur aux appointements de 1.600 l., un lieutenant de gouverneur, 1.200 l., un sergent major, 900 l., un commissaire de l'artillerie, 900 l.,

(1) Ce contrat est mentionné dans l'inventaire après décès de la marquise de Rambouillet, dressé en 1666, et publié par Ch. Sauzé, in *Soc. arch. de Rambouillet.* Mém. et Doc., t. XX, 1894.

(2) V. Seguin, *Notice hist. sur la ville et le domaine de Rambouillet*, Paris, 1836, in-8°.

un commissaire des vivres, 200 l., un chapelain, 240 l., 2 charrons, 360 l. et un charpentier, 180 l.; à Saintes, dans la Tour du Pont, également sur le pied de huit mois de *montre*, 13 hommes à pied commandés par un gouverneur (1.600 l.), un lieutenant de gouverneur (1.200 l.) et un sergent-major (900 l.): tels sont les chiffres qui figurent à l'arrêt du Conseil d'Etat du 30 août 1651.

En dehors de ces garnisons (1), Montausier a, pour lui servir d'escorte, 40 arquebusiers à cheval, dits « carabins », dont le capitaine touche 120 l. de solde par mois, le lieutenant 90 l., le cornette 60 l. et chacun des 37 hommes 27 l., mais l'entretien de cette garde est payé par le trésorier général extraordinaire des guerres et cavalerie légère sur les deniers de l'Epargne, ainsi que les 40 l. et 50 l. par mois que reçoivent les commissaire et contrôleur des guerres chargés d'en faire les « montres et revues ».

Ce ne sont là que les dépenses officielles, les dépenses du gouverneur. Voyons maintenant celles du ménage : Tous les mois l'intendant, qui tient les cordons de la bourse, remet au secrétaire, qui est M. de la Chataigneraie, une somme de 4000 l. pour les dépenses ordinaires de la maison, soit 48.000 l. par an. Mais il ne s'agit là que des « dépenses de la bouche » comme on disait alors : sont comptées comme dépenses extraordinaires, les gages et habillement des laquais, pages, postillons, les frais de chirurgien, de voyages, tout ce qui composait le « train » d'une maison, et que nous allons examiner un peu plus en détail.

Le « personnel » est au premier rang des grosses dépenses.

Il se compose en premier lieu de l'intendant, aux gages de 2.500 l.; ce fut d'abord Antoine de Bort, fils d'un marchand de la Rochebeaucourt en Périgord, précédemment intendant du comte de Brassac et du comte de Parabère, puis, après la mort de ce dernier, en 1663, Urbain Lambert, avocat au Parlement ; ensuite du secrétaire, M. de la Chataigneraie, qui, à Paris, demeurait rue du Mail, de l'aumônier, M. de Brianville, qui recevait 500 l. par an et à qui on payait en outre le loyer de sa

(1) Ces provinces venaient de subir une période de troubles et de révolte. V. Boissonnade, *l'Administration royale et les soulèvements populaires en Angoumois, Saintonge et Poitou pendant le ministère de Richelieu* (1624-1642), Poitiers in-8°, et L. Delavaud. *Troubles en Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois*, 1643 et 1644, La Rochelle, 1891.

chambre « toute garnie » 18 l. par mois, rue Saint-Thomas du Louvre; du notaire, M. Jouard, procureur en Parlement, dont les clers reçoivent tous les ans une pistole (11 l.) aux étrennes, car Montausier, comme tout le monde, a des procès; à Rambouillet, enfin, d'un procureur, M. Chapelle. Puis la domesticité proprement dite, le maître d'hôtel, les postillons, laquais, cochers, palefreniers, changeant si souvent qu'il est assez difficile de s'y reconnaître dans leurs gages respectifs; nous trouvons pour une année un total de 3.794 l. ; on les renvoie, on les reprend, on les paie par acomptes, et nous voyons défiler, sur les papiers jaunis de l'intendant, comme une revue d'Ancien Régime, la Verdure, Picard, postillons, la Prairie, palefrenier, la Violette, valet de chambre, la Jeunesse, la Vallée, la Rose, laquais, la Fortune, aide d'office : et tous ces gens, il faut les habiller, les nourrir, les blanchir, les soigner, quand ils sont malades, payer leur enterrement, quand ils meurent.

Madame, de son côté, a son maître d'hôtel, de Lespine, son suisse, sa femme de chambre, ses aides de cuisine, ses laquais.

Enfin « Mademoiselle » aussi a son laquais, et jusqu'à sa blanchisseuse, car n'oublions pas que Julie d'Angennes a emmené avec elle, en Angoumois, sa plus jeune sœur, Angélique-Clarisse, la véritable précieuse, « l'Anacrise » du Grand Cyrus qui n'épousa qu'en 1658 Adhémar de Monteil, comte de Grignan, le futur gendre, une fois veuf, de Mme de Sévigné. Plus encore que Julie, elle est le type achevé de la précieuse. « Il y a si peu de choses qui la satisfassent, si peu de personnes qui lui plaisent, un si petit nombre de plaisirs qui touchent son inclination qu'il n'est pas possible que les choses s'ajustent jamais si parfaitement qu'elle puisse passer un jour tout à fait heureux en toute une année, tant elle a l'imagination délicate, le goût exquis et particulier, et l'humeur difficile à contenter. »

Les trois autres sœurs sont religieuses, l'une Catherine-Charlotte, est abbesse d'Yerres, près Villeneuve-Saint-Georges, l'autre de Saint-Etienne de Reims ; elles ne demandent rien, mais il faut payer la pension de la troisième (500 l.), à Sainte-Perrine de la Villette (1).

(1) Le couvent de Sainte-Perrine ou de St-Jean-des-Vignes, dont « l'humble abbesse »

Il faut même servir une pension à la marquise de Rambouillet, dont le mari avait peu d'ordre en affaires, et « dépensa fort noblement sa fortune (1) ».

N'oublions pas le paiement des intérêts qui ne s'éleva pas à moins de 7.993 l. pour un capital emprunté de 48.400 l.; parmi les créanciers nous voyons M. d'Aguesseau, président au grand Conseil, l'évêque de Toulon (18.000 l.), un officier de la reine d'Angleterre, M. Seguin, médecin de la reine, Lambert, maître des comptes, Chapelain (1.200 l.) et Conrart (10.800 l.), les anciens familiers de l'Hôtel de Rambouillet. Il est même arrivé au ménage d'emprunter sur sa vaisselle d'argent armoriée, confiée en nantissement au créancier; ainsi, en 1652, l'intendant A. de Bort a remis pour un an à G. Auldoin, bourgeois de Paris, demeurant rue de Béthisy, contre 3.167 l., 18 grands plats, 2 petits, 4 moyens, 2 bassins, 6 assiettes creuses à petit bord, le tout d'argent, pesant 152 marcs. En 1661, nous notons un emprunt de 6.000 l. à P. Forest d'Argement, maître d'hôtel, le premier valet de chambre du roi, demeurant rue des Fossés-Saint-Germain. En juillet 1663, pour subvenir aux frais de son voyage en Normandie, où il vient d'être nommé gouverneur, Montausier empruntera 40.000 l. à Mlle de la Motte d'Argencourt, fille d'honneur de la reine-mère.

Le ménage paraît avoir, comme le dit l'expression populaire, « joint les deux bouts », année moyenne; en 1659 nous voyons même un boni, 108.937 l. 10 s. de revenus et 99.171 l. 9 s. de dépenses, d'après les comptes de l'intendant; mais survient-un voyage, un deuil, il faut emprunter, s'endetter, trouver de l'argent par tous les moyens, et le ménage ne s'en fait pas faute.

Nous n'avons pas encore abordé le chapitre de l'habillement;

était alors Charlotte de Harlay, qui mourut en 1662, se trouvait à l'angle de la rue de Flandre et de la rue Riquet; il fut réuni aux Génovéfaines de Chaillot en 1742.

(1) *Tallemant*, t. II, p. 227. Le 28 juin 1656 la marquise avait fait le partage de ses biens entre ses deux filles. Madame de Montausier avait reçu sa part ainsi estimée :

Terre de Rambouillet	300.000 l.
Terre de Pisani	90.000 l.
Comté de Talmont	50.000 l.
Moitié de l'hôtel de Rambouillet	76.000 l.
Aides de Saintes et Saint-Jean d'Angély	18.000 l.
Comté de Castres	12 000 l.

Cité dans l'inventaire du château de Rambouillet, en 1666, après décès de la marquise publié par Ch. Sauzé, Tours, Deslis, 1894, in-8°.

la mode avait ses exigences au grand siècle comme au nôtre ; elle ne s'appliquait pas seulement au maître et à la maîtresse de maison, mais à tout le personnel qui porte la livrée, dont les trois couleurs sont « aurore, blanc et gris de lin (1) » ; les rubans de soie fins, à carreaux incarnadin d'Espagne à ces trois couleurs, se payent 6 s. l'aune, et on en achète en 1661 pour 180 l., sans compter 144 l. pour 24 aunes de drap à 6 l. l'aune, 34 l. pour 18 aunes de serge jaune servant de parements à 38 l. l'aune, 308 l. pour le galon, les boutons, les soies, les futaines, les pourpoints ; ajoutons, pour les pages, des grands bas d'Angleterre, dont 3 reviennent à 13 l. 10 s. Enfin il y a les cadeaux. Monsieur, qui est faible envers les femmes de chambre, malgré son austérité et son stoïcisme, sur quoi Madame d'ailleurs ferme les yeux non moins stoïquement, est bon pour les domestiques ; il donne 4 pistoles (44 l.) à son valet de chambre, La Violette, pour se pourvoir d'une trousse garnie de rasoir, peigne et ciseaux, et au laquais La Jeunesse, qui vient d'être malade, il paye une perruque de 12 l. Les soins médicaux heureusement sont au rabais pour la valetaille : une saignée que le chirurgien Garnier compte au prix de 3 l. pour Madame, ne vaut que 1 l. 10 s. pour l'écuyer, et 15 s. pour le palefrenier et le cocher ; il est vrai qu'une bouteille d'eau vulnéraire envoyée à Monsieur est comptée 10 l. : c'est le prix également d'un pansement fait à Mlle de Montausier, Marie-Julie, leur fille unique — car leur fils mourut en bas âge — pour une blessure au nez provenant d'une chute ; elle épousa, le 16 mars 1664, le comte de Crussol d'Uzès, qui devait hériter ainsi du marquisat de Rambouillet (2) ; elle reçut une dot de 400.000 l. qui fut payée en rente annuelle de 20.000 l. (3).

Pour Mlle de Montausier, on achète de la dentelle à point de Gênes, à tulipe, de soie fine, de guipure panachée blanc et noir, d'étoffe de soie à fleurs gris blanc. Dans la toilette de Madame nous voyons figurer une jupe en « hongreline » avec cordelière et fanfreluche, une jupe de « taby » bleu et blanc

(1) Voir Bib. Maz. mss 3170. Généalogie de l'illustre maison de Sainte-Maure, en Touraine, 1680 ; avec armoiries peintes et reliure aux armes de Julie d'Angennes et du duc de Montausier.

(2) Comme il mourut sans postérité, ce marquisat fut attribué, à sa mort, par le Parlement, à Fleuriau d'Armenonville, directeur général des finances.

(3) Veuve en 1662, dame du palais en 1672, elle mourut à 48 ans, le 14 avril 1695 ; Mme de Sévigné en parle dans diverses lettres, notamment dans celles des 15 mai et 22 novembre 1671.

avec dentelle à point de Gênes, une jupe « façon nouvelle », panachée blanc et noir, de la dentelle de gaze de soie fine, de la grande dentelle façon d'Angleterre.

Monsieur achète, pour l'été, un habit et un manteau de camelot marbre « couleur de noisette » à 7 l. l'aune ; pour l'hiver, un habit et manteau de drap d'Angleterre « couleur de musque » à 24 l. l'aune ; ses bas de soie bleue reviennent à 24 l., ses chapeaux de castor à 50 l., ses perruques à 50 l., ses bottes de chasse à 30 l. En cérémonie il porte un habit de soie garni de grande dentelle d'or de Milan et d'argent fin, qui lui revient à 89 l., sans compter les boutons d'or et d'argent fin, avec point de Hongrie, qui sont un des luxes de l'époque. En 1660, sa garde-robe lui revient à 529 l. 10 s. Il est juste d'ajouter qu'il a dépensé chez son libraire presque autant que chez son tailleur, 500 l. Car Montausier lisait beaucoup, ou tout au moins achetait (1) beaucoup de livres. « Le caractère de Montausier, a écrit Montesquieu, a quelque chose des anciens philosophes, et de cet excès de leur raison. » C'est qu'en effet Montausier les avait fréquentés, ces anciens philosophes, et le mémoire du libraire Compan sert de corollaire à l'opinion judicieuse de Montesquieu : Sénèque et Tite-Live voisinent avec l'histoire du chevalier Bayart, et celle du cardinal de Joyeuse ; les auteurs grecs et latins avec les ouvrages italiens alors à la mode, le jardinier français avec l'histoire des églises vaudoises et l'anatomie de Bartolinus ; mais les ouvrages de controverse religieuse sont surtout goûtés du futur précepteur du Dauphin, de l'éditeur, avec Huet et Bossuet, des fameuses éditions expurgées « ad usum Delphini » : il achète tous les ouvrages de l'hébraïsant Buxtorf.

Quel dommage que nous n'ayons pas également la note de Madame chez son libraire ! Mais achetait-elle des livres ? N'avait-elle pas assez à réparer les brusqueries de son mari? Sans elle il se serait aliéné toute la province. « Madame de Montausier, dès qu'elle voyait arriver un gentilhomme, dit Tallemant (2), s'informait de son nom, et de tout le reste, et à table, ou en

(1) Il avait hérité également de la bibliothèque de son oncle, M. de Brassac. La bibliothèque du château d'Angoulême, dont l'inventaire fut dressé après la mort du duc de Montausier, en 1671, par Mathieu Pellard, libraire d'Angoulême, renfermait 750 vol. estimés 1.365 l. ; cet inventaire a été publié par Ch. Sauzé, Niort, 1893. in-8° (extrait de *l'Intermédiaire de l'Ouest* : mars-avril 1893).

(2) T. II, p. 251.

causant, le nommait par son nom, lui demandait des nouvelles de sa famille; cela les charmait. » Au château féodal d'Angoulême (1), ancienne résidence des Lusignan et des Valois, elle se plaisait à attirer l'écrivain de la contrée dont l'esprit avait plus d'une affinité avec le sien, Guez de Balzac, chassé par la Fronde de sa résidence des champs, près d'Angoulême. Elle s'efforçait aussi à gagner le cœur de la noblesse locale, sans oublier de correspondre avec la comtesse du Maure ou la marquise de Sablé. Elle avait d'autant plus de mérite que cette noblesse de l'Angoumois était encore assez rude et peu au courant des usages de la société polie où Julie avait vécu jusqu'à 38 ans. Rappelons-nous le portrait de « Philonide » dans le Grand Cyrus. « Elle est tellement née pour le monde, pour les grandes fêtes et pour faire les honneurs d'une grande cour qu'on ne peut pas l'être davantage. La parure lui sied si bien et l'embarrasse si peu qu'on dirait qu'elle ne peut être autrement. » C'est elle qui organisa ces fêtes d'Angoulême qui durèrent 4 jours, au moment du passage du jeune roi, le 25 juillet 1650, se dirigeant, avec la reine mère, sur Bordeaux. Le roi, qui avait 12 ans, fut logé dans la maison de Mme Campagnol, sœur de Guez de Balzac, et Anne d'Autriche dans la maison du père de l'écrivain. On était alors en pleine Fronde, et les ennemies « muguetaient » de toutes parts. Quant à sa sœur, elle ne put jamais se faire au ton de la province : « Il y eut bien des gentilshommes, rapporte Tallemant, mal satisfaits de Mlle de Rambouillet. Une fois elle dit tout haut à quelqu'un qui venait de la cour : « Je vous assure qu'on a grand besoin de quelque raffraîchissement, sans cela on mourrait bientôt ici. » A la mort de M. de Rambouillet, qui s'était éteint le 25 février 1652, la vie commune reprit dans l'hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre, avec la veuve et les deux filles.

Angélique-Clarisse se maria en 1658 (2); en 1659, Julia retourna en Angoumois. Elle écrit le 12 juillet 1659 à la comtesse du Maure : « Nous avons eu toute la province à recevoir; nous sommes retournés voir M. le Cardinal qui a passé à 5

(1) V. Inventaires des châteaux de Montausier, commune de Baignes-Sainte-Radegonde, Charente, et d'Angoulême, en 1671, après décès de la marquise de Montausier, publié par Ch. Sauzé, à la suite des inventaires de l'hôtel de Rambouillet, à Paris, en 1652, 1666, et 1671, et du château de Rambouillet en 1666. *Tours. 1894, in-8* (*Ext. de la Soc. arch. de Ramb., Mém.*, t. XX) et *Souvenirs hist. du château d'Angoulême*, Angoulême, Grobot, 1853.

(2) Elle mourut en 1665, laissant deux filles au marquis de Grignan.

lieues d'ici. Il a fallu assembler toute la noblesse pour sa réception (1). » Elle revint à la cour en 1661 en qualité de gouvernante du dauphin (2). Elle ne devait plus la quitter désormais. En 1662, elle fait, entre autres achats, celui d'une grande salière à 4 branches, pesant 2 marcs, 4 onces, 5 gros pour 144 l., et de petites salières d'argent pour 97 l., y compris la gravure des armoiries. Un inventaire estime à 56.170 l. les objets mobiliers du ménage : 4.236 l. de vaisselle dorée vermeil, 15.700 l. de vaisselle blanche, 5.600 l. de bagues, 15.140 l. de tapisserie et lits, 9.000 l. de meubles, et 5.500 l. de chevaux. Il faut représenter à la cour. Il est vrai qu'elle se fait largement rembourser les dépenses de sa nouvelle charge : pour 2 mois, juillet et août 1662, elle présente une quittance de 9.060 l. pour la dépense des nourrices de Mgr le Dauphin, et pour celle « de sa bouche et de son entretenement ». La chandelle de « Madame la nourrisse » est portée sur les comptes pour 21 l. par mois, la subsistance des « nourrices de réserve » et le lait de monseigneur pour 231 l. Mme de Montausier était alors au château de Saint-Germain.

Deux ans après, par lettres patentes du 12 juin 1663, Montausier, à la mort du duc de Longueville, est nommé gouverneur de la Normandie : nouvelle occasion de dépenses somptuaires. Il veut représenter dignement le roi et la monarchie, dont il a toujours été le fidèle serviteur, même pendant les temps troublés de la Fronde, malgré les sollicitations pressantes des partis adverses. La peste règne alors dans cette province ; il part malgré les instances de sa famille, répondant aux inquiétudes qu'on lui témoignait « qu'un gouverneur était tenu à résidence, mais qu'il y avait pour lui obligation absolue en temps de calamité publique ». Il part, mais pour son voyage il achète 4 chevaux de carrosse au comte de Marsin pour 1.400 l. ; il se commande un justaucorps de soie qui lui revient à 1.568 l.; il fait relier des livres; achète des pistolets pour lui et ses gens qu'il faut équiper entièrement. Le Couteux, marchand drapier à Paris, livre, du 15 au 31 juin 1663, 35 casaques de gardes, 14 manteaux à 6 pages, 3 suisses, 2 cochers, 2 trompettes et un maréchal, 6 casaques de palefrenier et 4 de garde-chasse, 171 aunes de

(1) Bib. de l'Ars. Mss 5420, p. 1309. Voir aussi E. de Barthèlemy : *Mme la comtesse du Maure. Sa vie et sa correspondance.* Paris, in-12, 1863.

(2) Elle fut nommée à cette charge par l. pat., du 26 sept 1661.

drap de Berry « vert guay » à 9 l., 112 aunes de serge de Romorantin « vert guay » à 7 l. pour faire des chausses et des justaucorps, 213 aunes de serge d'Aumale jaune doré pour doubler les casaques de garde, les manteaux et casaques de trompette, 18 aunes de revêche jaune doré pour doubler les manteaux, 35 aunes de serge, toujours « vert guay », à 6 l., pour les bas de tous ces gens, sans compter les housses des chevaux, en tout pour près de 4.000 l. Ne nous étonnons pas s'il est obligé d'emprunter 40.000 l. à Mlle de la Motte d'Argencourt, fille d'honneur de la reine, pour subvenir à tous ces frais. Il en coûtait gros d'être nommé gouverneur. Mais Montausier était sensible aux honneurs. L'année suivante, en 1664, il était créé duc et pair. Il ne put cependant jamais être maréchal de France, but de sa secrète ambition. Il finit sa carrière comme gouverneur du Dauphin, charge qu'il occupa à partir de 1658 et qu'il garda jusqu'en 1680, époque à laquelle il fut remplacé par 6 « menins », parmi lesquels se trouvait son cousin, H. de Sainte-Maure. « Il dit au dauphin, en le quittant, nous rapporte Mme de Sévigné, dans une lettre du 21 fév. 1680 à Mme de Grignan, Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez, si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » N'est-ce pas là bien l'homme de qui elle écrivait quelques années auparavant : « Vous savez comme je le trouve orné de toutes sortes de vertus. » (L. du 4 août 1677.)

Revenons à Julie. Elle fut nommée de son côté première dame d'honneur de la reine le 1er août 1664. Sa réputation plus que sa beauté aidèrent à ce choix. « Après Hélène, écrit Tallemant, il n'y a guère eu de personne dont la beauté ait été plus généralement chantée. Cependant, ce n'a jamais été une beauté. On dit qu'en sa jeunesse elle n'était point trop maigre et qu'elle avait le teint beau. » Elle n'eut pas du moins les scrupules de Mme de Navailles, qui l'avait précédée dans cette charge, et ferma les yeux sur les intrigues du roi avec les filles d'honneur dont elle avait la garde. Lorsque Mme de Montespan s'enfuit de la maison de son mari, c'est chez Mme de Montausier qu'elle trouva asile. M. de Montespan lui fit à cette occasion cette fameuse scène qui scandalisa toute la Cour (1).

(1) V. Saint-Simon, *Mém., éd. de Boislile*, t. VII, 33, 384. Ecrits inédits. t. IV, p. 443.

Il est certain que la Cour fut une atmosphère mauvaise pour Julie. Déjà en 1657, Tallemant écrivait: « Je tiens que Mlle de Rambouillet valait mieux que M. de Montausier. Elle est pourtant bonne et facile, mais il s'en faut bien que ce soit sa mère, car sa mère n'avait pas comme elle les vices de la cour. »

Sa mère, la marquise de Rambouillet, mourut à 68 ans, le 27 décembre 1665. Elle-même tomba malade, en 1667; elle vécut trois ans dans les souffrances et s'éteignit au mois de décembre 1671. Dès le lendemain de sa mort, son mari fit tendre de noir tout l'appartement. Elle fut enterrée aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, le 15 novembre 1671, où, 4 ans plus tard, devaient la rejoindre son amie, la duchesse d'Aiguillon, enterrée également aux Carmélites, le 17 avril 1675, et sa fille Marie-Julie, qui mourut le 14 avril 1695. Ainsi était rompue la tradition des d'Angennes qui, jusqu'en 1652, furent enterrés dans l'ancienne église paroissiale de Rambouillet (1). Le 2 janvier 1672, Fléchier prononçait, dans l'église de l'abbaye d'Yerres, l'oraison funèbre de Julie, « cette femme forte qui, toujours fidèle à sa religion, avait résisté aux faiblesses de son sexe dès son enfance, à l'orgueil dans sa plus grande élévation et au milieu des applaudissements les plus flatteurs, enfin à la douleur dans les temps de son abattement et de sa mort même. » Montausier, reconnaissant, obtenait pour Fléchier, en novembre 1684, l'abbaye et le prieuré que possédait dans la terre de Montausier son cousin germain, le P. de Sainte-Maure, de l'Oratoire, et dont le revenu était de 6.000 l.

Il avait également soigné les intérêts de sa sœur, Catherine de Sainte-Maure, en faisant obtenir à son second mari, le marquis de Laurière, en 1672, la place de sénéchal du Poitou, à la mort du marquis de Bourdeille, place d'ailleurs qui fut reprise pour la donner au jeune comte de Matha, petit-neveu de Brantôme. Lui-même ne devait mourir qu'à 80 ans, le 17 mai 1690. Ce fut encore Fléchier qui prononça son oraison funèbre, aux Carmélites du Fg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

Mais le meilleur panégyrique de Montausier est le passage de cette lettre envoyée des Rochers à Mme de Grignan par Mme de Sévigné : « On me mande que le pauvre M. de Mon-

(1) La ligne directe de Julie d'Angennes est représentée aujourd'hui par Mme la duchesse d'Uzès, qui possède la fameuse « guirlande ».

tausier est encore à l'extrémité, poussant son bel esprit au-delà de l'agonie. Le Roi lui envoya faire une amitié, et qu'il étoit fâché de l'état où il étoit. Il répondit avec un ton et un courage de philosophe qu'il remercioit S.M., qu'il mourroit son serviteur et que s'il ne l'avoit pas servi utilement, il l'avoit au moins servi longuement et fidèlement. C'est une perte pourtant qu'un tel mérite : quand on a les qualités principales, il faut passer les gens pour bons, dans la difficulté de trouver des hommes parfaits, et puis il faut mourir : c'est la fin des plus belles vies du monde (1). »

MARCEL FOSSEYEUX.

(1) Ed. des Gr. Ecriv., t. IX, p. 505.

LA GÉNÉALOGIE DÉFINITIVE
DE
LECONTE DE LISLE

—

I

A Sébastien-Charles Leconte.

C'est par le discours de réception de M. Henri Houssaye à l'Académie française, que j'ai su avoir Leconte de Lisle pour compatriote. Le souvenir de sa famille est totalement perdu dans notre petite ville normande de Pontorson ; et les personnes les plus âgées et les mieux informées n'ont pu me donner sur elle aucun renseignement. L'Etat-Civil de la commune, pendant le XIX^e^ siècle, comprend bien des Leconte; mais, après vérification faite, ils sont de toute autre origine. Quoi voyant, je me suis adressé à nos archives paroissiales depuis leur origine, et aux minutes des notaires. J'ai aussi retrouvé un document épigraphique dans l'Eglise. Voici les résultats :

II

Tout d'abord, un mot sur les anciens registres de Notre-Dame de Pontorson, et de la petite paroisse de Cendres (réunie depuis à la précédente). Ils sont aujourd'hui déposés à l'Hôtel-de-Ville, et, comme on ne le verra que trop, ces documents contiennent des lacunes.

Je n'ai relevé aucune indication utile à Cendres (1).

Il en sera tout autrement à Pontorson (2).

Les le Conte y apparaissent en 1680; le 30 mars de cette année, je vois, en effet, le baptême de Jacqueline, fille de Pierre le Conte; et le 6 octobre 1681, une Françoise Nicolle est tenue sur les fonts baptismaux par Gilles le Conte, *chirurgien*. — Notons cette profession; car, depuis cette époque jusqu'à l'embarquement pour l'Ile Bourbon, tous les le Conte seront « Suppôts de la Faculté », comme on disait alors.

Le 16 juin 1684, naissance de Jeanne, fille de Pierre le Conte, cloustier, et de Julienne le Dieu.

(1) Cendres comprenait l'hôpital, et les terrains un peu vagues sis au-delà du Couesnon, vers la Bretagne.

(2) Arrondissement d'Avranches (Manche) ; sur la frontière de la Normandie et de la Bretagne. — Le Mont Saint-Michel est dans le canton.

Le 9 janvier 1685, mariage de Gilles le Conte, *chirurgien*, fils de feu Michel le Conte et d'Emilie Beaufils, avec Perrine le Dieu.

Première apparition du prénom de *Michel*. Il va être bientôt porté par le Conte de Préval, que le poète reconnaissait pour son plus lointain aïeul.

24 avril 1690. Baptême de Pierre, fils de Gilles le Comte, chirurgien, et de Jeanne le Boucher, sa femme.

10 avril 1692. Baptême de Marguerite le Compte, fille de Gilles le Compte, et de Jeanne le Boucher.

1er avril 1694. Baptême de Louis le Compte, fils de Gilles le Compte, bourgeois de Pontorson.

De 1694 à 1729 : je ne trouve plus rien concernant les le Compte ou le Conte.

Mais, le 26 mai de cette année : baptême de Jacques-François-Michel le Conte, fils de Michel le Conte, sieur de Préval, bourgeois et apothicaire, et de dame Françoise Estienne, demoiselle de Préval, ses père et mère.

C'était jadis un usage constant, dans l'ancienne bourgeoisie de l'Avranchin, de donner une ferme à chaque enfant pour l'établir; ferme dont l'enfant doté prenait alors le nom. Il est bien probable que les deux futurs du mariage précédent avaient, ainsi, reçu chacun une ferme au même lieu de Préval, et qu'ils avaient réuni leurs propriétés par une union « de convenance ».

Michel le Conte de Préval ne survécut guère à la naissance de ce fils. En effet, le 14 octobre 1730, Me de Bienville-Bouillant, curé de Notre-Dame de Pontorson, l'enterre « dans le bas de l'Eglise ». L'acte de décès qualifie le défunt de bourgeois et apothicaire, et lui donne l'âge d'environ cinquante ans. Outre son fils Jacques-François-Michel, l'apothicaire Le Conte laissait deux filles, dont je n'ai pu trouver les actes baptismaux. Mais voici ceux de leurs mariages :

Le 27 janvier 1750, mariage de Charles-Jean Auger, sieur de Lamereau, chirurgien, âgé de 25 ans, originaire de Saint-Michel-des-Loups [petite paroisse près de Granville] avec Marie-Thérèze-Françoise le Conte, *demoiselle Préval*, fille de feu Michel, sieur de Préval, Me apothicaire, bourgeois de ce lieu, et de demoiselle Etienne-Françoise.

Suivant l'usage, les gens de la noce signent l'acte de mariage.

L'acte s'exprime ainsi : « en présence de X... X... et de demoiselle « Françoise le Conte, *demoiselle de Lisle* ».

Puis l'intéressée signe : Françoise Leconte.

C'est la première apparition du nom de *de Lisle*.

9 juillet 1754. Mariage de Jacques Caignon, sieur des Longs Champs, chirurgien, originaire de Saint-Nicolas de Granville, avec

Françoise-Louise le Conte, fille de feu Michel le Compte, sieur de Préval, et de demoiselle Françoise-Etienne.

La mariée signe : Françoise-Louise le Conte (1).

Ainsi ce Michel le Conte de Préval, que le poète savait être son auteur (voir le discours de réception de M. Henry Houssaye), laisse, de son mariage avec Françoise-Etienne, trois enfants : deux filles en âge d'être pourvues qui prennent, l'une, le nom de Préval, l'autre, celui de de Lisle, et un garçon de deux ans, qui ne porte que le nom de le Conte.

L'usage que j'ai rapporté rend parfaitement raison de ces faits. En établissant les filles, on leur a donné des fermes dont elles ont pris le nom ; quant au garçon en bas âge, il n'a actuellement d'autre nom que son nom patronymique.

Quoi qu'il en soit, depuis le commencement du XVIIIe siècle, il y a, dans la famille des le Conte, deux noms disponibles, deux « cognomina », en addition au nom réel : ceux de *de Préval*, et de *de Lisle*.

C'est le nom de de Lisle qui a été relevé par le poète. — Mais, comment et pourquoi ?

D'après nos coutumes bas-normandes, par ce qu'il s'est trouvé hériter (par lui ou ses auteurs, peu importe) de la terre de Lisle, et de Françoise le Conte, que nous vîmes signer « demoiselle de Lisle ».

IV

A partir de 1760, nos registres paroissiaux, qui, malgré leurs lacunes, nous avaient donné tant et de si utiles indications, deviennent obstinément muets. La dernière mention qu'ils nous fourniront sera le baptême de Jacques-Henri-François Caignon, à la date du 3 novembre 1760, enfant des époux Caignon, sus-nommés.

Mais les minutes de Burdelot, alors notaire à Pontorson, contiennent de nouveaux renseignements.

En effet, le jeudi 23 août 1759 comparaît devant lui « Jacques-Fran-« çois Michel le Conte, sieur de Préval, docteur en médecine, origi-« naire de cette ville de Pontorson », pour signer un acte d'amortissement.

Et le 27 juin 1760, le même comparaît à nouveau devant le même tabellion, et fait un acquêt. On mentionne qu'il habitait précédemment Avranches, paroisse Saint-Gervais, rue Pendante. Il est époux de demoiselle Jacqueline-Catherine Sanson, fille de feu Noël-François Sanson, sieur de la Saudrais, en son vivant Conseiller et Procureur du Roi de la Vicomté de Pontorson, et de demoiselle Jacqueline de Michelet.

C'est le fils de le Conte-Préval, l'apothicaire inhumé au bas de l'église de Pontorson, le 14 octobre 1730.

(1) L'orthographe du nom de Le Conte n'a, dans les actes, aucune fixité.

V

J'ai su par la tradition que notre cartulaire paroissial de N.-D. de Pontorson avait péri, vers l'époque où les troupes vendéennes passèrent dans notre petite ville. Seuls, les registres de l'Etat-Civil furent sauvés ; et encore, incomplets, comme on ne l'a que trop vu par les actes qui nous manquent, et que nous eussions dû retrouver aux dates où ils font défaut.

Il y a quelques années, j'ai recherché de concert avec mon savant ami, M. le chanoine Le Cacheux, alors curé-doyen de Notre-Dame de Pontorson, la pierre tombale de Leconte de Préval, enterré dans le bas de la nef par son prédécesseur Bienville, en 1730.

Nous ne l'avons point retrouvée ; mais d'autres que nous seront peut-être plus heureux. Voici comment. Après le Concordat, on parqueta toute l'église, moins les allées processionnelles ; et des bancs (qui existent encore) furent établis sur ce plancher. S'il est enlevé quelque jour, on peut espérer voir, parmi les dalles mortuaires aujourd'hui couvertes, réapparaître la sépulture que nous avons cherchée en vain.

Si nous n'avons pu rencontrer une inscription concernant le père, en revanche, nous en avons trouvé une relative au fils. Elle est sous l'orgue, sur le vantail Nord de la grande porte (1), vers les fonts baptismaux. Elle porte le nom des Trésoriers qui firent faire cette menuiserie en 1755, et parmi eux figure

IA. FR. MI. LECONTE S^r DE PREVAL D. M.

C'est le médecin de la rue Pendante, à Avranches ; le comparant de Burdelot.

VI

J'ai suivi à Avranches le D^r de Préval. — Grâce à l'obligeance de mon cousin, M. Fenouillière, adjoint, qui a bien voulu dépouiller pour moi les anciens registres de son Hôtel de Ville, de nombreux actes nous intéressant ont été relevés.

Jacques-François-Michel Leconte, sieur de Préval, et sa femme, Jacqueline-Catherine Sanson de la Saudrais (2), ont eu, en effet, onze enfants, pendant qu'ils y demeuraient paroisse Saint-Gervais.

Le premier est un garçon, Charles-Marie, né le 16 août 1759, jumeau avec Marie-Anne (le poète, nous le verrons, son père, et son grand-père s'appelleront Charles-Marie tous les trois).

Suivent ensuite les actes baptismaux successifs de :

(1) Son remplacement par une autre porte en style roman était prévu, dans les excellents travaux de restauration de l'Église qui s'achèvent actuellement. J'ai obtenu de l'architecte que ce souvenir des Leconte fût respecté ; et la conservation de la porte a été décidée.

(2) La Saudrais est une ferme de la commune de Curey, canton de Pontorson (Manche).

Michel-Charles-Noël ;
Françoise-Jacqueline ;
Louise-Julie ;
René ;
Angélique ;
Joseph-Louis-Laurent ;
Jean-Baptiste-Yves ;
Pierre-Louis-Jacques ;
et Julie-Michelle ; cette dernière, née en 1778.

Puis, en 1789, le père de famille, Jacques-François-Michel le Conte, sieur de Préval, meurt sur la même paroisse, ainsi que l'Etat-Civil en fait foi.

Pas de trace de mariage d'aucun de ses onze enfants, ni de la naissance d'un petit-fils.

VII

Sans doute, il eût été intéressant de retrouver, notamment, l'acte de naissance de Charles-Marie Leconte de Lisle, qui, émigré de France pour l'Ile Bourbon, y épousa Suzanne-Marie-Elisée de Lanux. De ce mariage naquit notre poète à Saint-Paul de l'Ile-Bourbon, le 22 octobre 1818, ainsi que le constatent les registres de l'Etat-Civil, déposés au ministère des Colonies. (Voir Etat-Civil du quartier Saint-Paul sous la date du 9 novembre 1818.)

Mais si nous avons un titre régulier pour la naissance du fils, nous n'en avons pas pour celle du père. En voici l'explication :

Avant de s'embarquer, ce dernier avait été militaire ; et voici sa fiche au ministère de la Guerre :

« Le Conte dit de l'Isle, Charles-Marie, conscrit de 1814, ajourné.
« Nommé chirurgien sous-aide au Corps de Bavière le 25 août 1813 ;
« maintenu à la Grande Armée, le 8 janvier 1814. »

Il résulte de ce document que Charles-Marie Le Conte dit de l'Isle était né pendant la Terreur.

A cette époque, la ville d'Avranches, comme tout l'Avranchin, était partagée entre les Chouans et les Bleus ; et tour à tour occupée par les Vendéens — ou leurs tenants — et les Patriotes. Beaucoup de familles se sauvèrent où elles purent. Nul doute que les de Préval, dont le chef venait d'ailleurs de mourir, n'aient alors quitté le pays (1). Nous venons de voir qu'ils étaient onze enfants et la mère : or, subitement, les registres d'Avranches ne font plus mention d'aucun d'eux.

(1) Je n'ai pu retrouver à Avranches aucun souvenir actuel de la famille de Préval. Il serait à souhaiter qu'un chercheur dépouillât les Archives de la Mairie de Dinan à partir de 1789 ; il y découvrirait probablement l'arrivée des Préval dans cette dernière ville. Il ne serait pas impossible qu'il y trouvât, même, l'acte de naissance du Chirurgien de la Grande Armée ; le Poète tiendrait alors à la Bretagne ; mais, par une attache seulement. Les oncles du poète demeuraient à Dinan, quand il vint de l'Ile Bourbon en France.

S'agissant d'un groupe aussi important, ce silence, survenu à une telle date, est significatif.

VIII

A défaut d'acte de l'Etat-Civil pour nous dire de quel enfant de Jacques-François-Michel le Comte de Préval, mort en 1789 sur la paroisse Saint-Gervais d'Avranches, était fils notre Colonial, nous avons les prénoms, qui nous ont déjà donné la réponse. Le premier-né du paroissien de Saint-Gervais s'appelle, nous l'avons vu, Charles-Marie. Le Colonial a les mêmes prénoms, qui seront encore portés par son fils, le poète-créole, avec en plus le prénom de *René*, qui lui vient d'un de ses oncles; le 6e enfant du médecin d'Avranches (voir plus haut).

Cette persistance des prénoms Charles-Marie est évidemment significative, et indique une filiation *certaine*.

IX

Reste un problème facile à résoudre, mais, conjecturalement seulement. Comment et pourquoi s'est produite l'émigration à l'Ile Bourbon?

On sait le sort que fit aux Officiers de Napoléon la paix de 1815; et il n'est pas téméraire de supposer que le jeune Chirurgien de la Grande Armée dut, comme tant de ses confrères, se trouver sans emploi. Ne peut-on pas se demander si ce ne fut point le moment, pour lui, de penser à ses cousins de Granville, les Anger de Lamereau et les Caignon? — Or, Granville, c'était la porte ouverte sur les Colonies, et les tentations d'une vie nouvelle outre mer.

X

De tout ceci résulte que l'origine métropolitaine du poète Leconte de Lisle est, pour le côté paternel, normande, pontorsonnaise, et avranchine.

Nous avons vu la famille paraître à Pontorson sous Louis XIV; puis, s'enfoncer de plus en plus dans la terre normande jusqu'à Granville, porte vraisemblable par où elle émigrera vers les Tropiques (1).

Leconte de Lisle n'est donc pas Breton, et si des documents encore inédits faisaient naître son père à Dinan, la Normandie aurait toujours une prépondérance *majeure* dans sa formation atavique et mentale. C'est là une constatation importante, pour ceux qui tiennent que les origines expliquent l'homme, et, médiatement, l'œuvre.

Car la Normandie et la Bretagne, que les chemins de fer fusionneront, n'ont pas, même actuellement, la même âme; leurs popula-

(1) Si, comme je le crois, il se découvre plus tard que les de Préval quittèrent en 93 Avranches pour Dinan, on trouvera sans doute, par la même occasion, que Saint-Malo fut le port d'embarquement pour Bourbon; Saint-Malo n'est, en effet, qu'à six lieues de Dinan.

tions ne se réclament pas du même idéal. La Normandie est positive et calculatrice. La Bretagne, traditionnelle et mystique : *malo mori quam fœdari*, dit sa devise. D'un côté, Huet, évêque d'Avranches, Saint-Evremond, Flaubert, Louis Bouilhet, Maupassant (1); de l'autre, Chateaubriand, La Mennais, et Brizeux. La Réforme, qui ne put s'implanter en Bretagne, réussit pleinement en Normandie, et, tout particulièrement, à Pontorson, dont les seigneurs étaient les Montgomery, huguenots furieux (2). Cet antagonisme entre les deux Provinces fut de toutes les matières et de tous les temps. Que l'on compare la nef de Saint-Sauveur de Dinan avec celle de Notre-Dame de Pontorson : ce sont deux édifices voisins ; deux produits de l'art roman et du XII^e^ siècle. Or, c'est à peine si, considéré dans une église, puis, dans l'autre, on peut identifier cet art à lui-même. La nef de Dinan, c'est le mysticisme et le rêve; ce sont les mêmes lignes que dans les Croix celtiques de l'Irlande. A Pontorson, tout est simple, clair, rationnel ; on sent l'esthétique d'un peuple positif; sceptique au fond.

Ce scepticisme, inhérent à la province originelle de Leconte de Lisle, pourrait bien l'avoir été à sa propre famille, où tous les mâles sont chirurgiens, médecins, voire même apothicaires, ni plus ni moins que le *normand* — un vrai, celui-là — Homais. Or, on sait quelle pépinière de *libertins* (suivant l'expression d'alors) fut la Faculté, pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : et je me demande quel fut, au juste, le caractère du D^r^ de Préval, qui signait, comme marguillier, la maîtresse-porte de l'Eglise de Pontorson.

De cet ensemble de considérations résulte que les origines de Leconte de Lisle concordent avec la nature de son œuvre (3).

Dans le milieu d'où il est issu, son tempérament de grand poète ne pouvait pas donner un barde. Il devait donner un successeur à Lucrèce ; et c'est naturellement que le poète-créole a parlé, dans notre langue, le verbe négateur et magnifique du *De Natura Rerum*.

ÉMILE BARBÉ.

(1) Barbey d'Aurevilly, Normand paradoxal, n'a point été prophète en son pays. Il existe d'ailleurs la question de savoir où s'arrête, dans son œuvre, le dilettantisme et l'auto-suggestion.

(2) Le Prêche existe encore dans l'ancienne propriété des Montgomery. — Voir à l'Etat-Civil de Pontorson les actes d'abjuration extorqués aux malheureux Religionnaires par les Ordonnances de 1685.

(3) J'ai le vif de regret d'ajouter : et avec ses défaillances de caractère ; le naturel cauteleux et madré des paysans normands est malheureusement notoire, et passé en proverbe. — Que si, montant dans la caste d'au-dessus, on veut comparer entre eux un Breton de premier ordre et un Normand d'égale valeur, Chateaubriand et Leconte de Lisle sont tout désignés. Il y a parité de génie. Mais, quelle différence de droiture dans la vie politique !! — Détail curieux. — Chateaubriand se trouve avoir eu pour condisciple, aux Jésuites de Rennes, Parny, le faiseur de petits vers, qui fut aussi le versificateur du voltairianisme. Or, Parny est le grand-oncle maternel de Leconte de Lisle, et, comme lui, créole de Bourbon. — Voir, dans *les Mémoires d'outre-tombe*, l'appréciation du rôle de Parny pendant la Terreur.

LE MONUMENT
DE
PAUL VERLAINE

—

Nous sommes à la veille de l'inauguration du monument de Paul Verlaine : le comité prévoit la solennité pour le jour de la réunion commémorative annuelle, en janvier prochain. Pauvre Lélian aura quinze années attendu cet hommage. Consolons-nous, si cette pensée est consolante, en songeant que ce n'est pas la première fois qu'un grand homme attend la statue qu'au lendemain de la mort on rêva de lui élever tout de suite. C'est que les monuments coûtent cher, toujours plus cher qu'on ne l'imagine d'abord. Même quand le sculpteur ne demande rien, le prix de la pierre, les frais de transport, les journées de praticiens absorbent rapidement de fortes sommes ; et il arrive que, l'œuvre d'art achevée — l'œuvre du sculpteur — les fonds manquent pour les travaux industriels et l'inauguration. C'est l'histoire du monument de Paul Verlaine. Un jour, il ne resta rien des sommes autrefois recueillies, et, pour achever son œuvre, le sculpteur dut y mettre du sien. Et depuis des années l'œuvre de M. de Niederhausern Rodo, terminée, qu'on a d'ailleurs vue au Salon, attend dans l'atelier de la rue Dutot.

Mais d'heureuses circonstances se sont produites, notamment le don par Mlle Marguerite Gillot du prix de 1.000 francs qu'elle obtint au concours de poésie de l'Odéon, et à l'heure actuelle la situation est celle-ci :

Les travaux industriels et les frais d'inauguration — *il reste entendu que le sculpteur ne demande rien* — représentent une somme de 6.000 francs au maximum. Or, comme l'indique la liste publiée plus loin, les souscriptions recueillies au cours de ces dernières années s'élèvent à... (*à reporter*) 3.100 »

Report.....	3.100 »
A quoi s'ajoute la subvention du ministère de l'Instruction publique (le montant de cette subvention était compris dans la première souscription, mais il ne sera versé, selon l'usage, qu'après l'inauguration), soit.....	1.000 »
Total.....	4.100 »

Le comité dispose donc de 4.100 francs. Mais il possède d'autres valeurs. En vue d'une tombola, il a naguère sollicité des dons d'œuvres d'art, et, généreux comme toujours, les artistes ont répondu à cet appel. La malchance a voulu qu'au moment précis où étaient réunies les œuvres intervînt la loi sur les loteries : plusieurs démarches auprès des pouvoirs publics pour faire autoriser la tombola furent vaines. Des raisons diverses s'opposant à la mise en vente publique des œuvres gracieusement offertes, et aussi à la cession en bloc à des marchands de tableaux, le comité a décidé qu'elles seraient placées au moyen d'une « souscription avec primes » dont on va voir l'économie.

D'autre part, M. Adrien Mithouard a bien voulu se charger de présenter au Conseil municipal une demande de subvention formée par le comité.

Enfin, M. A. Messein, éditeur, prépare un « hommage collectif des poètes à la mémoire de Paul Verlaine » ; *il assume entièrement les frais* d'un album de luxe qui sera mis en vente par souscription au prix minimum de 5 francs, et les sommes à provenir de l'opération seront *intégralement* versées à la caisse du monument.

Nous pouvons donc considérer les fonds encore nécessaires — notons bien qu'il ne manque que 2.000 francs — comme acquis, et c'est sans témérité que j'ai pu dire tout à l'heure que nous sommes à la veille de l'inauguration.

La « souscription avec primes » est moins, en réalité, une souscription que la réalisation en numéraire d'une souscription « en nature » couverte par les artistes, car la valeur des dons est assurément supérieure à la somme à trouver. Voici,

dans l'ordre alphabétique des noms de donateurs, la liste des œuvres offertes (1) :

Jules Adler : toile.
Albert Besnard : crayon encadré.
Gabriel Biessy : toile encadrée.
H. Caro-Delvaille : estampe.
F.-A. Cazals : aquarelle encadrée.
Alexandre Charpentier : plaquette en bronze.
Jules Chéret : dessin aux deux crayons, encadré.
Albert Dagnaux : toile encadrée.
George Desvallières : toile encadrée.
Maxime Dethomas : pastel encadré.
Henry Detouche : 2 estampes en couleurs dans un seul cadre.
Edward Diriks : marine (huile) non encadrée.
Dufrénoy : pastel encadré.
Pierre Girieud : toile encadrée.
Ilma Graf : toile encadrée.
Charles Guérin : toile encadrée.
François Guiguet : crayon encadré.
Gaston Hochard : toile encadrée.
Laprade : dessin sous verre.
Auguste Lepère : gravure en 2 teintes.
Id. Id.
Id. Id.
Paul Madeline : toile encadrée.
E. Massoul : grès.
R. de Mathan : aquarelle encadrée.
Maxime Maufra : toile.
Charles Morice : *Eugène Carrière*, un des 10 ex. in-8 sur vergé d'Arches, signé, avec un croquis original d'Eugène Carrière.
Robert Mortier : pastel encadré.
Bernard Naudin : dessin sous verre.
Alphonse Osbert : crayon rehaussé de blanc, sous verre.
Ouvré : eau-forte sous verre.
Henri Paillard : eau-forte en couleurs, encadrée.
Id. Id. Id.
Pierre-Paul Plan : *les Editions de Rabelais de 1532 à 1711*, ex. sur whatman, signé.

(1) Le comité recevrait avec reconnaissance des dons nouveaux : œuvres et objets d'art, ouvrages de luxe ou en première édition signés, etc. On peut soit déposer les dons au *Mercure de France*, soit aviser M. A. Vallette, trésorier du comité, 26, rue de Condé, des heures, jour et lieu où ils seront tenus à sa disposition.

Gaston Prunier : aquarelle encadrée.
J.-F. Raffaelli : estampe en couleurs, épreuve d'état.
Richard Ranft : estampe, épreuve d'état, encadrée.
Paul Ranson : pastel encadré.
Gabriel Roby : toile encadrée.
Auguste Rodin : dessin en couleurs.
Id. Id.
A. Roll : toile encadrée.
Georges Rouault : aquarelle encadrée.
André Rouveyre : dessin encadré.
Id. Id.
Evelio Torent : toile encadrée.
Abel Truchet : gouache encadrée.
P. E. Vibert : gravure sur bois, 2 teintes.
Id. gravure sur bois.
Id. Id.
Charles Waltner : eau-forte.
Id. eau-forte d'après Henri Regnault.

La « souscription avec primes » nécessite — combien une tombola eût été plus simple! — le petit règlement suivant :

I. — Les œuvres et objets d'art seront attribués aux souscripteurs et *choisis* par eux dans un ordre déterminé :

1° Par l'importance des souscriptions ;

2° Dans le cas de souscriptions de même importance, par la date de réception des souscriptions.

II. — Le nom des souscripteurs sera publié, avec l'indication du montant des souscriptions et la date de leur réception au siège du comité.

III. — Si un souscripteur souscrit plusieurs fois, chacune des souscriptions sera prise isolément ; les versements ne s'additionneront pas pour former une souscription unique.

IV. — Les souscriptions anonymes ne seront reçues qu'accompagnées d'une déclaration du souscripteur qu'il renonce à toute attribution.

V. — La souscription sera clôturée, *quel que soit le montant des sommes versées*, le 30 novembre 1910 au plus tard.

VI. — Si, lors de la clôture, le nombre des souscripteurs est supérieur à celui des dons à attribuer, la liste des souscripteurs ayant droit à une attribution sera limitée au nombre des objets à choisir ; s'il est inférieur, et sur la décision qui sera prise alors par le comité, les dons restant à attribuer pourront ou faire l'objet d'une

deuxième répartition aux souscripteurs, ou être réservés dans tel but déterminé.

VII. — Après clôture de la souscription, les œuvres et objets à attribuer seront exposés, et il sera procédé à leur choix de la manière suivante : une liste définitive en sera dressée, dont un exemplaire nominatif sera remis à chacun des souscripteurs ayant droit au choix. Les souscripteurs seront priés de faire parvenir au comité, dans le délai d'un mois, leur exemplaire, après y avoir indiqué l'ordre de leurs préférences au moyen des chiffres 1, 2, 3, etc., placés sur la ligne de désignation des objets. Si tous les objets indiqués sur une liste sont déjà choisis par des souscripteurs ayant un droit de priorité, une seconde liste sera envoyée où auront été biffés les objets déjà choisis.

VIII. — Les souscripteurs résidant à Paris recevront franco à domicile les objets attribués ; les expéditions seront faites en province et à l'étranger contre remboursement des frais d'emballage, de port, et, s'il y a lieu, d'assurance (sur demande du souscripteur).

Il nous reste à donner la liste des souscriptions recueillies au cours des dernières années (toutes les souscriptions antérieures ont été publiées), et dont le total forme la somme plus haut indiquée. Le comité a décidé que les souscriptions postérieures à la demande de dons aux artistes (23 janvier 1908) participeraient aux attributions d'œuvres et objets d'art. Il y a donc ici, outre la subvention de l'Etat, deux catégories de souscriptions :

Subvention du ministère de l'Instruction publique.....		1.000 »

I. — Souscriptions ne participant point aux attributions.

22 janvier 1901.....	M. Jean Bouchor.....	30 »
27 décembre 1901..	M. Paul Hervieu.....	50 »
3 mars 1902.....	Albert Mérat.....	10 »
21 mars 1902.....	M. Bourrette.....	5 »
12 janvier 1906....	M. Ricquebourg.....	25 »

II. — Souscriptions participant aux attributions (1).

17 avril 1908.....	* M. André Rouveyre.....	20 »
5 juin 1908.....	M. Ignacio Zuloaga.....	30 »
	A reporter.....	1.170 »

(1) Les souscripteurs dont le nom est précédé d'une astérisque ont déclaré renoncer à toute attribution.

		Report.....	1.170
4 juin 1909.....	*	Mlle Marguerite Gillot.....	1.000 »
4 janvier 1910....		M. Théodore Duret.....	40 »
6 mai 1910.....		Mme Stern (Son rec. p. *Vers et Prose*)...	500 »
—		Mme Guillaume Beer (Id.).....	100 »
—		M. Julien Ochsé (Id.).....	200 »
—		M. Dresel (Id.)...	300 »
—	*	*Vers et Prose*.....	30 »
18 mai 1910.....		M. Edmond Guérin.....	200 »
19 mai 1910.....		M. Jean Cocteau.....	20 »
—	*	M. Gustave Kahn.....	100 »
—	*	M. Léon Dierx.....	20 »
—	*	M. Edmond Lepelletier.....	20 »
—	*	M. Ernest Raynaud.....	20 »
—	*	*Mercure de France*.....	100 »
—	*	M. Alfred Vallette.....	20 »
25 mai 1910.....	*	M. Alexandre Natanson.....	100 »
7 juin 1910.....		M. Edward Diriks (p. *Vers et Proses*).	10 »
—		Mlle Marcelle Gillot (Id.).....	10 »
8 juin 1910.....		M. Sophus Claussen (Id.)	10 »
9 juin 1910.....		M. Jean Bouscatel.....	10 »
—		M. Henri Bouvelet.....	20 »
—		M. Jehan Bouvelet.....	20 »
—		M. Sacha Guitry.....	20 »
—		M. Carlito Boulant.....	20 »
—		M. Paul Iribe.....	20 »
—		Mme Georges Cocteau.....	20 »
		Total.....	4.100 »

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26, rue de Condé, et à *Vers et Prose*, 15, rue Racine (1).

ALFRED VALLETTE.

(1) *Vers et Prose* transmettra les souscriptions au siège du comité le jour même de leur réception.

LA CAPTIVITÉ DE MARGOT

(*Suite*) [1]

Brusquement la cage fut jetée sur une table, à côté de verres sales où se voyait encore l'empreinte crasseuse des doigts des ivrognes, et cinq ou six personnages l'entourèrent aussitôt.

Il y eut de grands gestes de bras et de mains qui frappaient l'une dans l'autre, et que, plus effrayée que jamais, comme si elle eût assisté aux préparatifs de son supplice, Margot suivait de ses prunelles affolées, dilatées par l'horreur. Il y eut de petits doigts qui passèrent au travers des barreaux de la prison, et qui peut-être se voulaient apprivoiseurs et caressants, mais qui semblaient à Margot gros de menaces et la firent se jeter tout contre la paroi opposée de la cage, se demandant si elle ne menacerait ou ne frapperait pas à coups de bec ces griffes ennemies, plus frêles que les siennes, et dépourvues de pointes offensives.

Mais la peur fut la plus forte : il y avait autour d'elle un tel tintamarre de verres qui se choquent, de têtes qui se renversent, de cous qui se gonflent, de bras qui s'agitent, de liquides qui s'engloutissent!

Ah! cent fois, mille fois plus redoutables que les éperviers et les busards ces ennemis géants, aux ruses multiples qui auraient épuisé d'une seule lampée la flaque d'eau limpide conservée par le pas d'un bœuf dans le terrain humide et marneux du sous-bois, et dont une seule bouchée l'eût fait disparaître tout entière dans l'immense réservoir du ventre.

Et puis toutes ces choses qu'elle ne connaissait pas, qui lui semblaient hostiles : les couteaux affilés, éblouissants, dont elle voyait la lame si mince, complice de l'homme, fendre en deux sans effort les grosses miches de pain, les cuivres réson-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 211.

nant au moindre heurt, et sur la paroi d'un mur, accroché à un clou, le tuyau métallique bien connu, le fusil qu'elle avait vu jadis entre les mains de l'assassin de Lièvre et des sœurs imprudentes.

Mais, plus que tout cela encore, ce qui l'effrayait, c'était les masses épouvantables de ces gens qui vaquaient par la pièce ; ils semblaient monter du mystère et s'élancer dans l'espace ; c'était ce plafond énorme, fermé de toutes parts, qui pesait sur elle de toute sa masse et dont elle appréhendait obscurément la chute ; enfin une sensation d'écrasement qui l'affolait et lui faisait soit rentrer la tête dans le cou à chaque balancement des choses décrochées de la muraille, soit se musser dans le coin le plus reculé de sa cage au moindre mouvement de va et vient des hommes qui l'entouraient.

Malgré tout, dans ce désarroi moral sans nom où l'avait jetée l'aventure, elle éprouvait une sorte de satisfaction relative à sentir entre elle et ses bourreaux la fragile palissade des tiges de fer. D'hostile, la cage devenait alliée et protectrice, car Margot ne pouvait attribuer la trêve dont elle jouissait qu'à l'impuissance où se trouvaient ses ennemis d'exécuter leurs desseins.

Elle devait vite revenir de cette opinion, mais, en attendant, incapable de se rendre compte de la résistance que les barreaux pouvaient offrir à une attaque inopinée, elle se sentait dans leur sein protégée d'un écrasement qu'elle eût cru inévitable sans leur rempart ajouré.

Toute la journée se passa ainsi en mortelles inquiétudes, en transes continuelles, au milieu d'un défilé incessant d'ennemis qui répétaient tous le même geste, porter à la bouche le verre rempli, comme pour indiquer à Margot, dans un langage d'un symbole accessible, la destinée qui la guettait.

Pourtant, nul ne lui fit de mal. Les plus méchants se contentèrent de tourner la cage, ce qui causait à la pie des frayeurs indicibles, car elle ne pouvait deviner la cause précise de ce tremblement de sa maison. C'était sans doute une attaque à son asile, mais quelle attaque ? — Et elle croyait que c'était les murs qui tournoyaient, les hommes qui couraient, les tables qui se dressaient, les casseroles, les meubles qui se mettaient en branle pour l'engloutir et la broyer dans leur tourbillon criard et désordonné.

Enfin l'obscurité se fit. Brisée par la fatigue, par l'émotion et par la faim, la prisonnière, habituée à reposer plus tôt, ferma malgré tout ses paupières. Un vent frais d'air sur ses yeux les lui fit rouvrir subitement; une main sombre planait sur elle qui la frôla et disparut avec un bruit sec de ressort qui clique. La porte de la cage avait été de nouveau ouverte par l'ennemi; elle n'était pas en sûreté dans sa palissade de barreaux. Et, la tête ballottante, elle agitait avec ses dernières ressources d'énergie flageolante cette idée horrible, quand un jour factice, d'abord rougeâtre et fumeux, sembla trouer la pénombre, puis éclata en rayonnements vifs avec de grands îlots de lumière crue et des pans d'ombre violents qui faisaient des gouffres mystérieux où s'agitaient confusément des vies larvaires.

Les paupières de Margot, inhabituées, se fermèrent violemment sous cette clarté de lampes comme des rideaux insuffisants, une cretonne de chair mince à travers laquelle passait de la terreur filtrée par l'angoisse de sa première vision, et dans un cauchemar aussi long que dura la veillée elle eut la sensation confuse et atroce de forces tourbillonnantes, s'agitant autour d'elle, contre lesquelles elle était absolument impuissante à se défendre.

Puis ce fut tout de même la nuit et le silence et le sommeil. Ce sommeil fut un repos. Ce ne fut pas sans doute la douce béatitude des nuits d'été, à l'abri des vertes toitures élastiques, dans le voisinage pressenti des compagnes. Mais Margot ne faisait pas non plus partie des animaux supérieurs chez qui l'instinct conservateur, plus fort que le besoin de repos, fait veiller longtemps la bête, face à face avec le danger, attendant la défaillance dont elle profitera pour reconquérir la liberté perdue ; elle dormit donc et se reposa.

Eveillée avec l'aube, alors que tout reposait encore dans la maison, elle vit les choses sortir lentement de l'ombre ; elle put les contempler inertes, mortes au mur ou sur le sol, et faire entre celles-là qui ne se mouvaient pas et les humains qui s'agitaient une première classification ; les premières n'étaient pas des ennemies, elles avaient une vie semblable à celles de sa forêt, les vivants seuls étaient à redouter.

Après ce premier et long examen où la curiosité presque toujours l'emporta sur la frayeur, et aussi naturellement que si elle eût été dans sa forêt, sans songer d'où pouvait lui venir

cette provende inattendue, elle attaqua indifféremment les graines connues qui traînaient dans sa cage, et d'autres choses inconnues, des friandises odorantes et tentantes : gâteaux, biscuits, sucre, qu'une main providentielle avait emprisonnées entre les barreaux.

Sur une petite tasse, pleine d'eau tiédie où surnageaient des poussières complexes, elle aplatit son cou presque horizontalement, ouvrit le bec au niveau du liquide, l'y plongea tout entier en l'entr'ouvrant selon un angle très aigu, puis releva vivement la tête pour déglutir l'eau ainsi puisée, dans un renversement du cou et un redressement du bec qui semblaient une contemplation du plafond ou une extase mystique, et elle recommença plusieurs fois de suite ; ainsi buvait-elle jadis aux flaques fraîches perdues aux combes marneuses des sous-bois de liberté.

Alors dans la semi-tranquillité des besoins primordiaux presque satisfaits s'associa dans son esprit cette première idée que les êtres bruyants et terribles qui l'entouraient n'en voulaient peut-être pas à sa vie, puisque seuls ils avaient pu, forçant la retraite et sans lui faire de mal, lui donner la nourriture dont elle avait besoin. Toutefois, craignant un piège ou une reprise, peut-être même une fuite de cette provende prisonnière au fer de ses barreaux, elle se hâta de dévorer tout ce qu'il en restait en entendant dans l'étable voisine le clairon criard des coqs et des aboiements de chien.

Elle connaissait les seconds, qui ne l'inquiétaient que médiocrement, n'ayant jamais eu à souffrir ni à se méfier de ces braillards à quatre pattes dont le nez, même dans leurs courses les plus folles et leurs enthousiasmes les plus frénétiques, ne quittait jamais le sol et dédaignait l'espace aérien où se passait sa vie ; mais elle appréhendait beaucoup le tintamarre des premiers qu'elle ignorait complètement. Et de nouveau la saisit l'angoisse de l'inconnu, quand, bientôt, des voix humaines avec des heurts et des chocs sourds retentirent derrière les murs qui limitaient la pièce.

Bientôt, dans un tumulte sabotant de pas pressés, l'homme parut. Pour Margot, c'était encore l'ennemi, le semblable de celui qui l'avait capturée, car, même dans la suite, quand elle connut particulièrement tous ses hôtes, elle ne put jamais établir quel était celui qui l'avait transplantée du champ de

givre, où elle râlait aux griffes de la compagne, à cette maison triste et enfumée.

Elle le regarda de côté, curieuse et défiante, le bec tendu, prête à la défense, et l'autre, en voyant qu'elle avait dévoré ses provisions, poussa une exclamation de gaîté sur le sens de laquelle se méprit la prisonnière, car les plumes de son cou se hérissèrent et son œil noir, en s'agrandissant, brilla plus intensément.

Alors l'ennemi resema du grain dans la cage et mit de nouvelles sucreries entre les barreaux, tandis que Margot, ahurie et enflant son aile, reculait vers le côté opposé, le bec fixé vers lui.

Puis il se mit à sa besogne, et, tout en vaquant, le balai à la main, aux soins de propreté de la cuisine, du coin de l'œil il surveillait la pie, pour voir si elle ne toucherait pas aux friandises qu'il lui avait renouvelées. Margot n'y songeait guère; elle voyait des nuages de poussière s'élever et s'enfuir devant le balai de l'homme qui la guettait; elle sentait peser sur elle la question de ses regards louches; elle se croyait le but de ses efforts et de son travail et faisait des recherches louables pour déduire logiquement, des faits et gestes qu'elle lui voyait accomplir, l'idée qui pût se rattacher à son sort.

Deux idées directrices se combattaient dans sa cervelle : les mouvements et les bruits de l'homme lui étaient-ils favorables ou hostiles ? ou, pour être plus précis, car les deux idées qui la hantaient étaient bien définies et nettes, l'homme voulait-il la remettre en liberté ou la tuer ; car Margot ne songeait pas qu'il pût y avoir entre les deux de solution moyenne, n'ayant jamais vu de captif et n'en ayant jamais fait.

Son séjour en cage lui paraissait donc une situation passagère, mitoyenne, une sorte de station avant d'être rendue à la liberté première ou mise à mort.

Et aussitôt l'espoir lui vint que l'homme la remettrait en liberté puisque, déjà longtemps, il l'avait laissée tranquille et lui avait même donné la provende, dont manquaient là-bas, par la forêt dénudée, les sœurs libres et maigres.

A ce moment la porte de la chambre tourna de nouveau, et la femme fit son entrée. La question se compliquait, les regards de Margot se portèrent alors alternativement de l'homme à la femme, cherchant à distinguer ces deux êtres de même struc-

ture, qui lui paraissaient identiques, et rechercher si elle devait plus se défier du premier que du second.

Son odorat et son ouïe, son odorat surtout, lui firent augurer favorablement de la bénignité du deuxième, car la femme ne sentait pas le tabac et, encore que sa voix fût désagréable et criarde, elle se rapprochait un peu, par le timbre, de celles des êtres de sa gent, moins rude et moins rauque que celle du mâle. Mais, quand les enfants parurent, ce fut à leur taille plus rapprochée de celle du niveau de la table qu'elle les jugea différents des premiers. Elle n'était pas obligée de lever le bec pour suivre leurs yeux et elle n'avait pas à craindre qu'ils tombassent sur elle pour l'écraser.

Ce fut ainsi qu'elle commença à connaître les êtres et les choses domestiques. Les enfants vinrent pépier autour de sa cage, l'appelant de vocables adoucis et caresseurs qu'elle écoutait le cou tourné de côté avec une allure féminine un peu coquette, lui passant à travers les barreaux de petits morceaux de biscuit et de gâteau, auxquels, de temps à autre, elle donnait un coup de bec rude et précipité, qui faisait cascader le rire dans leur gorge, à son grand ébahissement.

Mais comme ils ne cherchèrent pas à lui faire de mal, pas plus d'ailleurs que les autres humains qui, dans la journée, vinrent s'asseoir à table, choquer le verre, crier et rire et se secouer, elle eut vite confiance en les gens de sa maison, et, vers la fin de la journée, acceptait presque toutes les friandises qu'on lui tendait à travers les barreaux. Gavée depuis le matin, elle les touchait à peine pour y goûter, et les laissait retomber au pied de l'écuelle où tiédissait son eau, les mettant peut-être en réserve par on ne sait quel instinct qui ne s'était jamais manifesté dans ses heures de liberté et qui naissait sans doute de l'inquiétude sourde, de l'irréductible défiance envers l'homme, écloses avec la captivité.

Plusieurs jours consécutifs ce fut ainsi, une accoutumance lente et calme aux êtres et aux choses, dans l'attente d'une délivrance qu'elle espérait toujours prochaine et dont elle manifestait le désir en cognant à coups de bec aux barreaux de sa prison.

Elle connaissait maintenant tous les habitants du logis ; elle avait appris à distinguer les enfants à leur odeur particulière, à leur costume aussi, et se livrait à chacun d'eux selon le degré

de confiance qu'il lui avait inspiré, moins par ses intentions personnelles à son égard que par ses attributs particuliers : odeur, voix, vêtement, gestes, taille. Elle se fiait plus à son instinct qu'aux apparences. Elle préférait la petite fille, plus douce, et sa mère, au petit garçon turbulent et vif et surtout à son père, à l'organe tonitruant, puant le tabac par tous les trous de son tricot, et soufflant une fumée qui l'empestait, plus désagréable encore que celle dont ses narines avaient été offusquées le jour où son sang perla rouge aux mailles touffues de son gilet bigarré.

§

Elle attendait inlassablement sa délivrance à laquelle elle croyait de toute la force de son amour de la vie, décuplée de la confiance lentement acquise en ceux qui l'entouraient.

Elle vécut bientôt dans une sorte de fièvre qui lui faisait interpréter dans un seul sens et déformer, selon le besoin créé par son désir, les actes les plus ordinaires qu'elle voyait accomplir, ceux même auxquels elle s'était déjà habituée et dont elle avait saisi la signification. L'instinct de liberté, bouillant en elle, dominant tout, renversait les associations d'idées qui auraient dû être stables. D'un autre côté, les geôliers, inter, prétant en résignation à son sort cette vivacité inaccoutumée-cette légèreté sautillante, ce babillage frénétique, songeaient à réaliser enfin leur désir, et à donner à la vie de Margot et à sa situation dans la famille sa position définitive.

Il y avait donc un malentendu, une incompréhension réciproque, créant un état extrêmement dangereux pour la captive, qui précipitait sans le vouloir un dénouement fatal.

C'était une après-midi morose de fin d'hiver, un temps de dégel qui confinait tout le monde à la maison dans la paix somnolente des chambres chaudes, tandis qu'au dehors le paysage se dénudait, sale, gris, cinglé de pluie, fouaillé de vent, et semblant tituber de spleen comme un ivrogne qui reprend sa marche après avoir dormi dans les fossés du chemin.

Il y avait de l'ennui qui cernait la maison, qui assiégeait les êtres, qui filtrait au travers des murs : l'angoisse des changements de saison résonnant en coups sourds aux cœurs des humains, et que Margot égayait de ses sauts saccadés et de son babil fiévreux, ce qui décida ses maîtres à agir.

Bientôt, une main qu'elle jugea libératrice ouvrit la porte

de la cage, et déjà Margot se précipitait sur l'ouverture, quand cette main, comme celle du braconnier de jadis, étendit toute grande sur elle la menace de sa quintuple pince de chair musculeuse et perfide.

Margot battit en retraite au fond de la cage, mais la main l'y suivit, volontaire et terrible, et bientôt elle plana sur son corps comme un oiseau de proie qui va fondre sur sa pâture. Le temps de lever le bec et de la voir et elle s'abattit en effet, brutale et puissante, l'entourant comme une sangle épaisse, lui serrant le poitrail et le dos, et l'attirant au dehors malgré sa résistance dans une cascade de l'eau du bol renversé et un basculement de la cage qui s'écroulait sur le sol.

Mais alors Margot, de grands coups d'ailes impétueux et brusques, de coups de bec et de coups de griffes, simultanés et violents, se fit lâcher par l'homme, et, prenant son vol d'un rapide coup d'aile, se précipita vers la lumière et vers la liberté.

Un choc violent, une meurtrissure au bec, une blessure au poitrail, et elle s'abattit sur un évier humide, parmi un tintamarre fantastique de vaisselle renversée ou cassée pendant que la main, plus rude et plus brutale, s'abattait de nouveau sur elle et la serrait frénétiquement.

Margot ne savait pas ce que c'était que la fenêtre et les vitres transparentes qui dressaient un obstacle infranchissable et traître entre le jour libre et la prison. Elle s'était précipitée contre le verre qui avait résisté au choc, et dans l'étonnement d'un pareil résultat, laissant ployer ses ailes, elle s'était abattue lourdement.

Maintenant, l'homme furieux la tenait, la serrant violemment comme pour l'étouffer, et Margot, comprenant qu'on lui refusait la liberté, crut que sa dernière heure était venue.

Elle se débattait de toutes ses forces, essayant de griffer de ses pattes les mains solides qui l'emprisonnaient, mais elle se rendait bien compte que ses efforts, comme jadis dans la plaine fatale, seraient vains, et elle frémit de toutes ses plumes quand elle vit luire, aux mains de la femme, des ciseaux brillants qui s'ouvraient comme un bec éclatant et perfide et se refermaient avec un sifflement sinistre.

Ce bec allait la dévorer.

Elle fut retournée, comprimée, immobilisée dans des mains

anonymes et presque aussitôt elle sentit au croupion une douleur atroce, comme si, prises dans un engrenage implacable, les grandes plumes rectrices de sa queue, le gouvernail sûr de son vol, eussent tourné dans leurs alvéoles avant de s'arracher.

Puis ce fut aux rémiges ; successivement elle sentit s'engourdir, sous d'effroyables pincements, son aile droite et son aile gauche, puis elle entendit des crissements secs, accompagnés d'un petit bruit crépitant de choses légères qui tombent.

En même temps, à demi étouffée par la poigne de l'homme, elle râlait lugubrement comme une poule saignée, dans les derniers sursauts de l'agonie. Elle attendait le coup final, sans se douter de ce qu'il serait, sans savoir, dans l'angoisse indicible d'une douleur plus aiguë encore que celle qu'elle venait d'éprouver.

Et voilà que, brusquement, sans savoir pourquoi, bien que fût toujours vive la douleur des plumes secouées dans sa chair, l'étreinte se desserra, et elle se trouva posée, ahurie, sur un coin de table, entourée du rire ironique et gouailleur, qu'elle ne comprenait pas du reste, des gens de la maison et des hôtes passagers du cabaret.

Alors, sans se rendre compte de ce qui s'était passé, elle bondit en éployant ses ailes pour filer de nouveau et quand même, à tire-d'aile, vers la fenêtre ; mais ses ailes impuissantes, au contraire de l'accident de la mare, ne la soulevèrent pas ; elle retomba lourdement sur la table, aux éclats de rire plus violents de ceux qui l'entouraient.

En vain et pendant longtemps, battit-elle ses deux moignons rognés, son corps ne se soulevait plus. Seules, ses pattes, restées solides, exécutaient le saut préliminaire, qui, si gracieux d'habitude, était ridicule et grotesque, et la pauvre mutilée agitait en vain sa tête, ses pattes, son corps, son cou, comme si elle essayait une danse douloureusement risible, sans autre résultat que de provoquer un déchaînement régulier et criard de rires exaspérants.

Alors elle se rendit compte que quelque chose était changé, qu'un abîme venait d'être creusé entre elle et la liberté, qu'elle ne pourrait plus ni voler, ni s'enfuir, qu'elle était irrémédiablement captive, et comme si un violent désespoir se fût emparé d'elle, elle s'enfuit vers sa cage fermée où elle ne put

rentrer, tourna autour, se blottit derrière contre les barreaux, enfouit sa tête sous son aile rognée, et refusa obstinément de manger, de boire et de bouger pendant tout le reste du jour.

Les gens autour d'elle défilaient comme des visiteurs auprès d'un malade, s'enquérant, parlant gravement. Indifférente, abîmée dans sa douleur, elle les laissait passer et dire sans autre geste qu'un hérissement frissonnant et comme frileux des plumes, marquant avec la vie qu'un immense désespoir de bête agitait là ce pauvre corps désemparé et mutilé.

§

Mais chez Margot, jeune encore, les sensations étaient fugaces, les sentiments à fleur de cervelle, et après le sommeil de la nuit, car elle dormit malgré tout, elle avait non pas oublié complètement son sort et sa captivité, mais dilué en partie son désespoir dans le besoin de l'appétit à satisfaire et le souci de la sécurité. Elle mangea donc aux gâteaux et aux friandises qu'on lui présenta ; elle but dans la tasse l'eau fraîche qu'on lui versa et, de table en table, de chambre en chambre, promena, en sautillant, une douleur qu'abolissait progressivement la curiosité incongrue dont elle était affligée.

Elle examina tout avec un soin qu'on eût dit méticuleux : mais qui pourrait être sûr de savoir sous l'angle de quels besoins elle jugeait des choses? Il y avait certainement celles qu'on pouvait manger, puis les objets brillants qui l'attiraient, par un sentiment instinctif de malsaine et irrésistible curiosité, enfin la plus grande partie qui ne l'intéressaient que par leur nouveauté et, vaguement, selon l'instant, la place qu'ils occupaient et l'utilité toute spéciale qu'elle en tirait momentanément.

Elle affectionna bientôt particulièrement la table d'où lui tombaient les bons morceaux, la table où brillaient les couverts de métal, l'acier des couteaux, les couleurs vives et chaudes des vins et des liqueurs, les reflets de lumière aux ventres des soupières.

Pendant les repas elle tournait autour des convives, le cou tendu de côté, la tête penchée obliquement pour suivre les mouvements qu'ils faisaient, et écouter si l'un d'eux ne la convierait pas à recevoir le relief attendu. Elle avait assemblé assez vite à l'idée de plaisir sensuel, c'est-à dire de mangeaille,

les deux syllabes de son nom, Margot, et quand elles retentissaient, on la voyait, la tête tournée, fixer avec une rigoureuse exactitude, selon une perpendiculaire à son trou auditif, la direction de celui qui l'appelait et y sauter et y courir, les moignons étendus pour faciliter sa course et accélérer son allure.

Elle était là autour, avec le chien Miraut qu'elle ne craignait pas beaucoup, le chat Mitis, aux allures doucereuses, aux oreilles extrêmement mobiles, aux narines palpitantes, à la queue perpétuellement en mouvement, dont elle redoutait la griffe acérée, encore qu'il y eût entre les deux un pacte de tolérance tacite, conclu à la suite d'une violente querelle où ils avaient appris mutuellement à respecter, l'un, les griffes de l'autre, le second le bec solide de la première.

Alors les jours commencèrent à défiler monotones et gris parmi l'abondance d'une nourriture savoureuse et variée, tandis que la grande douleur désespérée du début s'en allait peu à peu sous la double influence déprimante de la chaleur lourde étourdissante de l'intérieur enfumé et des digestions laborieuses d'un perpétuel festin.

Le dehors, la rue, le soleil lui étaient encore interdits, mais elle les avait presque oubliés, et seul un instinct sommeillant lui faisait encore, à chaque réveil, battre des moignons comme pour l'essai d'un vol interdit et l'espoir d'une liberté perdue.

Elle connaissait les coins paisibles de la cuisine, le retrait derrière le poêle auprès du cendrier de pierre, sous la gueule du four où l'on cuisait le pain; elle savait les endroits d'où elle pouvait narguer Mitis et agacer Miraut sans craindre la griffe du premier et la dent du second.

D'ailleurs ses agaceries avec Miraut ne dépassaient jamais la limite des plaisanteries permises entre bons camarades. Celui-ci, lors de leur première rencontre l'avait flairée longuement, la bousculant même un peu du museau avec des frémissements de mufle, qui, pour quelqu'un d'averti, décelaient des nuances d'impressions très délicates. Sur quoi il s'était fait un jugement et un sentiment ; quelque chose comme une indifférente ou plutôt une passive pitié pour cet être sauvage prisonnier, déchu, pas même bon à manger et parfaitement incapable de lui nuire.

Miraut, en tant que chien courant, n'affectionnait que la chasse du gibier à poil, ou, faute de mieux, comme pis-aller, une pointe en coups de gueule sur un piétement frais de perdrix et de cailles. Quant aux grives, merles, pies ou autres oiseaux des bois, fi ! ce n'était pas digne de son nez.

Aussi maintenant, quand un excès d'ennui ou un débordement de bonne humeur se manifestaient chez Margot, elle allait furtivement par derrière saisir dans son bec le bout de la queue du chien qu'elle pinçait légèrement, puis s'enfuyait en sautant et revenait, tandis que Miraut, pas très ennuyé au fond, ni fâché, lui tournait obliquement un gros œil rond, poussait un grognement, ou d'un geste brusque la menaçait de sa dent, sans jamais lui faire le moindre mal, ainsi qu'il agissait d'ailleurs avec les enfants auxquels il était habitué.

Margot ne se permettait pas de ces plaisanteries avec Mitis, et si par hasard un conflit surgissait pour l'attribution d'un morceau, elle battait prudemment en retraite après avoir dûment envoyé, pour la satisfaction de son amour-propre, quelques bons coups de bec à son ennemi.

Elle appréhendait beaucoup les buveurs dont les grosses mains l'effrayaient, et, en général, n'aimait pas qu'on l'empoignât, car chaque semaine d'abord, chaque quinzaine plus tard, l'homme recommençait avec les ciseaux, dans la crainte d'une évasion problématique, la première opération qui avait définitivement fermé à Margot le chemin des airs. Aussi, quand elle le voyait saisir le bec de métal brillant qui sifflait, commençait-elle à se cacher partout où elle se croyait introuvable ou inaccessible : sous les meubles, dans les coins obscurs et étroits, jusque dans le sommier à ressort du lit où, pour l'atteindre, il avait fallu bousculer la literie et créer par toute la pièce un désordre fantastique, un remue-ménage impossible.

Ç'avait été ensuite une poursuite éperdue dans la maison, car, se voyant découverte et sur le point d'être saisie, Margot avait cherché son salut dans la fuite et ce ne fut qu'après un quart d'heure d'une course désordonnée, qu'à bout de forces, le cœur sautant, elle s'était laissé saisir par la fillette dont elle escomptait moins de brutalité et plus de pitié. Mais la petite l'avait dû remettre à l'homme, et ce jour-là, comme les

autres, Margot subit son sort : l'opération douloureuse et offensante des ailes raccourcies.

§

Cependant le printemps venait. Par les fenêtres, le soleil, forçant les voiles de buées, entrait dans les pièces de la maison, faisant danser autour de ses rayons des sarabandes de poussières, illuminant les vieux cadres dans lesquels s'empourpraient des chromographies violentes, jouant avec les surfaces polies, se reposant complaisamment aux ventres des bouteilles, aux panses des soupières qui luisaient comme des joues rebondies d'ivrogne enluminées par le vin.

Ce jour-là Margot fut plus vive, plus sautillante, plus fiévreuse; souvent elle sauta jusqu'à la fenêtre, tâtant du bec sans y rien comprendre les vitres rigides et respirant par tous les pores cette chaleur naturelle dont elle était sevrée depuis si longtemps.

Elle n'avait jamais osé sortir par la porte, car chaque fois qu'une poussée violente l'ébranlait dans un bruit sourd, s'encadrait en même temps, dans son chambranle, la face, pour elle rébarbative, d'un client dont elle se défiait toujours, et dont elle craignait la masse pesante, s'ébranlant, en faisant trembler sur leurs étagères les tasses, les verres et les bouteilles dans un tintement étouffé et comme peureux.

Peut-être que les choses avaient peur aussi, puisqu'elles murmuraient et frissonnaient lorsque l'humain s'approchait en martelant le sol de ses gros souliers garnis de clous.

C'était par la fenêtre qu'elle voulait sortir ; un midi de mai ensoleillé elle lui fut ouverte.

Quand elle fut sur le rebord extérieur, changeant brusquement d'atmosphère, passant de la lourdeur maladive et empuantie de la cuisine à la pureté et à la fraîcheur printanières, elle éprouva une sensation analogue à celle qu'elle avait ressentie jadis en s'engouffrant dans la maison.

Déshabituée de la lumière, de l'air vif, de l'espace infini où elle voguait jadis, elle eut, en y rentrant, un éblouissement, une peur instinctive de revoir un monde oublié, lointain, presque étranger.

Mais cette sensation ne dura pas ! Tout au fond de son cœur restait trop vivace l'amour des espaces et l'instinct sauvage,

c'est-à-dire l'instinct de vivre sa norme au milieu des semblables et non parmi des étrangers.

Une réminiscence venue des tréfonds de l'être, comme une grande vague d'équinoxe sauvage, balaya tout le passé,et ses ailes frémissantes s'ouvrirent largement pour l'essor et la fuite vers la forêt.

Lourde elle retomba sur le sol, étourdie du choc qu'elle n'avait pu prévoir, se souvenant de sa situation que l'enthousiasme grisant lui avait fait oublier, et sentant sourdre en elle un désespoir immense contre lequel elle voulait lutter. La forêt était au loin, dans la direction du soleil ; elle le sentait intensément; elle y irait tout de même, courant sur ses pattes,battant des moignons et serait libre. Et elle partit !

Mais elle n'avait pas fait dix sauts que le brouhaha de la rue et le mouvement fantastique des masses l'épouvantaient. Des animaux qu'elle n'avait jamais vus de près ni d'en bas, des chevaux et des bœufs,traînant derrière eux des fracas assourdissants de ferraille, se mouvaient, criaient, menaçaient; des hommes aux gestes cinglants, aux cris aigus, les accompagnaient, des gamins lançant des cailloux convergeaient vers elle en hurlant : partout il y avait danger, menace d'écrasement et de mort. Le cercle sans cesse renouvelé qui lui barrait la route était infranchissable, la mort l'y guettait, les gamins lui jetaient des pierres qu'elle évitait à grand'peine, et se rapprochaient; il fallait au plus vite battre en retraite vers la sécurité. Ce fut une douleur atroce pour elle; elle rentra, et, morne, désespérée, courut se cacher sous la gueule du four, près du cendrier où elle resta tout le jour, immobile et aussi désolée que l'après-midi où le maître lui avait rogné les ailes.

Avec le sommeil pourtant s'assoupit la douleur, et le lendemain, attirée par une invincible force, elle revint se percher dans l'embrasure de la croisée, défiante et résignée, observant avec soin le champ de liberté restreint dans lequel elle pourrait, à l'avenir, évoluer sans péril.

L'entrée de la maison ne donnait pas directement sur la rue ; une petite ruelle, comme un large sentier, resserrée par deux bâtiments, et entre les cailloux de laquelle se dressaient des touffes d'herbe fine et robuste y conduisait. Mais devant la porte, entre la maison et un vaste hangar ouvert à tous les vents sauf du côté qui faisait face à l'entrée, s'étendait une

cour assez grande, à peine sablée, givrée d'herbe rase par endroits et barrée au nord par un gigantesque fumier, suintant un sang noirâtre, dégouttant dans des rigoles noires qui l'entouraient comme les fossés d'un ancien château féodal.

Sous la fenêtre où elle était, un gros tronc à peine équarri, équilibré sur trois pieds rustiques, serrait entre ses fibres comme une minuscule croix byzantine l'enclume à chapeler les faux; elle y sauta pour gagner sans encombre le sol, et ne voyant pas dans cette première aventure de danger immédiat.

Alors, elle évolua avec soin par toute la cour et le hangar, sondant les trous, retournant les petites planches, remuant les cailloux, puis sautant par bonds successifs pour arriver à se percher sur une échelle de voiture, afin de pouvoir contempler d'assez haut et de points de vue divers et variés, le paysage où elle aurait à vivre ses jours, et se familiariser le plus vite possible avec les choses qu'il fallait se concilier.

Mitis, assis sur le seuil de bois, usé au milieu par le baiser claquant des sabots, par la morsure des gros clous de brodequins, les oreilles horizontales, épiant sans en avoir l'air les bruits de l'intérieur, la regardait faire avec indifférence.

Le clairon du coq l'effraya tout d'abord au point de la faire se cacher derrière les tas de bois du hangar; mais voyant, au bout d'un certain temps, qu'elle n'était pas poursuivie, elle sortit, et, ayant reconnu la cause de ce vain tintamarre, elle demeura quelques instants tout étonnée qu'un oiseau si petit pût pousser des cris si compliqués et si perçants.

Elle l'examina longtemps, croyant à une fumisterie ou à une traîtrise comme l'appeau du chasseur ou le grand-duc articulé. Elle tourna autour de Chanteclair, qui, grave, la crête en cimier, les barbillons écarlates au vent, la regardait d'un œil indifférent, comme n'appartenant point à son sérail.

Quand elle se fut bien rendu compte qu'il était réel et vivant, elle demeura un peu ahurie, et pendant longtemps elle ne s'en approcha qu'avec appréhension comme d'un être bizarre et énigmatique.

Ce ne fut que plus tard, quand elle eut bien observé ses gestes et compris sa vie, qu'elle l'engloba dans la même dédaigneuse colère dont elle enveloppait les êtres de sa gent.

Elle vécut dès lors moitié dans la cour, moitié dans la mai-

son, se promenant, farfouillant, observant ce qui se passait au dehors, clignant de l'œil vers la rue, cherchant gravement sous les petits morceaux de bois, se perchant aussi haut que possible et guettant les moineaux qui l'agaçaient par un sentiment complexe et un peu trouble de jalousie indéfinie à les voir voleter librement, et de mépris à les sentir, de bon gré, s'approcher de l'homme. Elle cherchait à les assommer en leur flanquant de grands coups de bec, mais les autres ne s'y frottaient point et s'ils ne craignaient guère les poules, ils l'évitaient avec soin.

Elle n'osait trop se risquer avec Chanteclair, ni avec les gélines qui lui paraissaient de taille à soutenir ses querelles ; d'ailleurs, elle les voyait prisonnières de l'homme, et n'avait pas encore à ce moment contre cette race, comme contre les moineaux, des mobiles de haine nettement précisés.

Mais au fur et à mesure que le soleil devenait plus chaud, l'air plus odorant, que les arbres verdissaient, quelque chose comme une vague saoulerie montait en elle, la troublait, et se manifesta bientôt par d'inexplicables colères contre les poules qu'elle voyait se rouler dans la poussière, égratigner le fumier et s'enfuir devant le coq. Qu'est-ce donc qui pouvait susciter en elle cette haine froide et grandissante? Les poules n'étaient pas libres et ne lui disputaient pas comme Mitis les reliefs friands tombés de la table des maîtres. Non!... Elle les laissait cependant tranquilles, se contentant de les regarder de travers quand, un matin, subitement, cette haine prit corps et accusa nettement ses mobiles obscurs et inconscients.

Comme chez tous les oiseaux des bois, comme en presque toutes les bêtes le renouveau chantait dans les veines de Margot et fouettait son jeune sang. Si elle eût joui de la liberté, elle eût goûté comme ses sœurs agaces sur les branches des futaies ou sous les arceaux de feuilles les joies d'un écrasement total sous d'amoureuses chevauchées ; elle eût suscité des convoitises de mâles, des combats à coups de bec et subi le vainqueur, heureuse, dans l'équilibre instable de l'accointement sur une branche fleurie.

Elle n'avait jamais éprouvé en elle cette sensation voluptueuse qui fait rechercher la présence du mâle, pépier d'amour pour l'appeler, et, sans souvenirs précis, sans exemples enseignants, ne ressentait, loin de son milieu natal, que le trouble

propitiatoire à la chevauchée nuptiale qu'eussent précisé l'expérience des compagnes et la rivalité des galants faisant des grâces alentour des belles.

C'est pourquoi, observant Chanteclair tournant autour de Picorée, et pressentant un plaisir inconnu dont elle était injustement sevrée, sentait-elle en son être une âpre jalousie inconsciente qui n'attendait qu'un événement pour éclater.

Dévalant du fumier dans un ébouriffement de plumes comme si Picorée eût dû refuser l'hommage qu'il ne voulait devoir qu'à sa seule violence, il s'élança la tête horizontale, le cou tendu, les ailes éployées pour diminuer sa pesanteur, dans la direction de sa compagne, qui se mit à fuir à toutes jambes.

La course fut brève. Se sentant atteinte, et rassurée déjà sans doute sur le sort qui l'attendait, la géline s'affaissa sur ses jarrets, partageant en deux, au centre du croupion, les plumes de sa queue qui s'éploya en éventail horizontalement.

Chanteclair lui sauta lourdement sur le dos, crispant les pattes, hérissant le col, lui pinça fortement dans son bec, comme pour un baiser mordant les plumes du cou et baissa l'arrière-train. Un instant après il se redressait faraud, l'œil papillotant, le cimier haut, cambrait le col, et repartait dédaigneusement, tandis que Picorée, étourdie encore de l'aventure, se secouait comme une dame qui vient de salir sa jupe dans une équipée qu'il est préférable de tenir cachée, et du bec redonnait à ses plumes froissées le lustre qu'elle jugeait indispensable.

Elle en était là de ses travaux de toilette quand Margot, qui avait curieusement observé tout leur manège, folle de colère et de jalousie instinctives, s'élança sur elle à toutes jambes. A grands coups de bec elle commença de larder Picorée abasourdie, laquelle, n'y comprenant rien, stupide et poltronne, s'enfuit devant l'ennemie qui s'acharnait dans sa poursuite et ses coups de bec et ne s'arrêta qu'épuisée elle-même par cette rossée fantastique.

Toutes les Picorées de la basse-cour éprouvèrent en moins d'une semaine la solidité du bec de Margot et la résistance des muscles de son cou. Elle avait l'air de se promener ou de jouer indifférente, et, au moment où elles s'y attendaient le moins, leur bondissait furieusement dessus, s'éreintant à les

poursuivre et à les frapper dans la joie d'apaiser un impérieux et primordial besoin.

Elle mettait même à les rattraper un acharnement particulier, cherchant à les acculer dans quelque coin où la bestiole ahurie, désemparée, se laissait cogner en hérissant ses plumes, garant sa tête et poussant de petits gloussements étranglés de douleur et de crainte, sans songer, dans sa stupidité de bête, désarmée de sentiments courageux par un long esclavage domestique, à résister à une attaque aussi audacieusement décisive.

Tout serait bien allé et les victoires particulières sur les Picorées auraient pu durer longtemps, si, certain midi, au moment où, rassemblées en tas, elles becquetaient le grain que la main de la patronne venait de leur épandre, Margot n'avait voulu continuer ses exploits et s'attaquer à l'une d'entre elles. Mal lui en prit. Sentant sa force, toute la gent géline rassemblée, épousant la cause de la sœur, tomba à cols raccourcis sur Margot, et se mit en devoir de lui rendre en bloc, et généreusement, les coups de bec qu'elle leur avait précédemment distribués. Ce fut un beau tumulte ; les têtes se redressèrent, abandonnant le grain, les plumes se hérissèrent, les ailes s'enflèrent, et des piaulements précipités et brefs de colère s'exhalant de tous ces becs tendus en avant firent un vacarme de caquets indescriptible. Fortes de leur nombre, de leur solidarité reconnue, le cou baissé elles s'élancèrent, cognant de toutes leurs forces sur Margot qui, devant cette horde menaçante, battit précipitamment en retraite. Mais la troupe colère la suivit, et, cognant d'un côté, tapant de l'autre, lui arrachait des plumes et lui trouait la peau.

La porte de la maison était ouverte. Elle s'y engouffra, entraînant à sa suite toute la bande furieuse, ivre de colère, assoiffée de vengeance qui l'eût infailliblement mise en pièces si les hommes ne s'étaient brusquement levés devant cette invasion subite et n'avaient mis en déroute le troupeau gloussant.

Dès lors, Margot ne se frotta plus à Picorée.

§

Les jours de pluie elle faisait les délices des hôtes du cabaret, qu'elle égayait par ses mouvements vifs, ses recherches grotesques et ses petits cris perçants.

Elle prenait tout ce qu'on lui jetait, comestible ou non, et, selon le caprice de l'heure, le mangeait ou le cachait dans quelque coin sous un bout de planche ou un caillou léger. Il n'y avait plus maintenant dans la cour de morceau de bois qui ne recélât quelque morceau de pain, de sucre ou de pomme de terre, même des sous, ce qui procurait de temps à autre aux bambins de la maison de bien agréables surprises. On se demandait pourquoi ces cachettes dont profitaient les poules, car rarement elle les revenait visiter, n'ayant jamais faim, et les petites pièces de monnaie, peu brillantes, ne la charmaient pas outre mesure.

Mais les couverts d'argent, les ciseaux d'acier, la montre de l'homme la séduisaient ; par une prescience étonnante, elle sentait que ses hôtes l'auraient corrigée s'ils s'étaient aperçus qu'elle les dérobait ; aussi épiait-elle l'instant où elle serait seule, pour, par un sentiment de possession exclusive, une avarice particulière, voler et cacher les choses brillantes qu'elle désirait. Elle vola ainsi plusieurs couverts d'argent qu'elle transporta dans un grand trou, au fond du hangar, derrière une haie défensive de fagots où elle apporta dès lors tous les objets un peu brillants qu'elle put dérober. Ce fut ainsi qu'elle suscita un jour, sans le savoir, une rixe qui faillit devenir tragique.

Elle rôdait sous les tables, une après-midi brumeuse, désœuvrée, cherchant parmi les choses quelque motif de jeu ou de chicane, se garant des pieds des buveurs qui tuaient là le temps en vidant des verres et contant des histoires.

Ils étaient là quatre ou cinq autour de la table ronde, les coudes sur un tapis de toile cirée, éclaboussé de vin, gueulant et riant, très excités, presque ivres, choquant les verres et les bouteilles, et ayant déjà vingt fois failli se prendre aux cheveux pour un mot vif jugé blessant ou une histoire salée dans laquelle les susceptibilités exacerbées voulaient voir des allusions offensantes.

Ennuyé par ces clients, l'hôte les pria impérieusement de régler leur compte et de se retirer, les prévenant fermement qu'il ne leur donnerait plus rien à boire.

Après avoir un peu parlementé et vidé leurs verres, l'un d'eux, plus ivre que les autres, brandit de sa poche une grande bourse de cuir multicolore dont il délaça lentement les cordons

et en sortit une pièce de vingt francs qu'il voulait remettre au tenancier de la gargotte. Margot sautillait toujours à terre, presque sous les pieds de l'homme. Malheureusement, dans les gros doigts engourdis encore par des libations multipliées, le louis chavira, glissa et tomba. Il recula sa chaise afin de prendre l'espace suffisant pour se baisser et le ramasser. Il ne vit rien. Les autres avaient écarté leurs pieds avec bruit et Margot, comme effrayée par ce tintamarre, filait le bec haut vers la porte. Nul n'y prit garde. L'ivrogne chercha, jura ; les autres se penchèrent aussi ; l'hôte et l'hôtesse s'approchèrent et leurs regards aigus fouillèrent les raies du pavé. On ne voyait rien. On frotta des allumettes, on alluma une chandelle. Rien n'apparut. L'ivrogne sacra plus fort, cria, se fâcha ! Il avait bien sorti une pièce de vingt francs (quelqu'un l'avait dû prendre), ce n'était pas un tour à jouer à un client ou à un ami ! Les autres ivrognes protestèrent de leur bonne foi, il les mit hors de cause et s'en prit au patron, qui les mettait dehors. D'abord, pourquoi les mettait-il à la porte ? Alors il y eut des injures, des menaces, des cris ; des gifles claquèrent, des coups de poings sonnèrent, des coiffures voltigèrent, le sang gicla d'un nez ; la table bascula, culbutant les litres, les verres dans un tintamarre effrayant, tandis qu'une mêlée sanglante agitait cette grappe d'hommes, se déchirant, se frappant, hurlant, dans la certitude de l'honnêteté de leur cause, et que l'hôtesse levait les bras au ciel, envoyant chercher des voisins pour séparer ces gens qui se cognaient toujours au hasard, ne sachant d'ailleurs plus au juste pourquoi.

Comme on ne revit jamais la pièce, l'aubergiste resta convaincu que l'ivrogne n'avait rien sorti de sa bourse, qu'il n'avait ouverte que pour avoir un motif de lui chercher noise, et chacun se rangea à son avis.

Margot seule possédait la vérité, et si elle gagnait la cour si précipitamment, c'était qu'elle emportait dans son bec la pièce qu'elle avait saisie sur le soulier de l'ivrogne au moment où elle était tombée sans faire de bruit.

§

Ce fut vers ces temps qu'un des clients de l'auberge eut cette inspiration fatale pour Margot : si on l'habituait à boire du vin !

La chose fut difficile, l'odeur de la purée septembrale non plus que sa couleur lui inspirant une insurmontable défiance. Il fallut user de ruse et faire flèche de ses sentiments bien connus de gourmandise pour l'amener au but. Comme par mégarde, un jour que Margot était sur la table où un buveur partageait avec elle un biscuit dont elle était friande, il laissa tomber dans son verre, où il avait mis au préalable du vin blanc très sucré, le morceau qu'il tendait à la pie. Alors il lui approcha le verre et malgré son appréhension, Margot vint le retirer par petites miettes, car il s'était défait, goûtant ainsi en même temps au liquide sucré qui lui sembla exquis. C'est pourquoi, peu après, l'homme lui tendant de nouveau le verre sans l'appât du biscuit, elle y vint boire goulûment et y retourna toute seule plusieurs fois de suite.

Insensiblement on colora le liquide et on diminua la dose de sucre, si bien qu'au bout de quelque temps Margot ne buvait plus que du vin et dédaignait profondément le bol d'eau fraîche à la surface duquel la poussière surnageait comme une écume grise.

Les premiers effets du vin sur Margot furent curieux : elle caqueta tout le jour, sautant d'une table à l'autre, agaçant les clients, leur flanquant des coups de bec, puis passa en titubant devant Mitis, qui la regardait les moustaches droites, les oreilles en casse-cou comme une coiffure de gavroche, avec l'air de se moquer d'elle, et alla aussitôt tirer la queue de Miraut avec une indiscrétion répétée qui lui attira un coup de gueule plus énergique, disant clairement que la plaisanterie avait suffisamment duré.

Ahurie de cette réplique, elle écarta les jambes en soulevant un peu les ailes, du geste d'une commère qui, les poings sur les hanches, se prépare à invectiver une voisine, et lui tint, un quart d'heure durant, un discours prolixe et obscur où les mêmes consonnances revenaient à intervalles réguliers, à la façon des malédictions antiques, mais dont Miraut eut le bon esprit de ne se point déranger.

Puis, comme étourdie de son verbiage, elle s'alla fourrer sous le retrait du cendrier et dormit.

Chaque jour elle buvait davantage et son humeur querelleuse s'en accentuait ; aussi s'attira-t-elle de verts grogne-

ments de Miraut, de légers coups de pied au derrière des ivrognes et quelques sérieux coups de griffe de Mitis.

Maintenant elle ne voulait plus boire que du vin, et quand, pour une bonne plaisanterie, un client lui tendait un verre contenant de l'eau, dès qu'elle y avait trempé le bec, prise de colère, selon l'inspiration du moment, elle flanquait un bon coup de bec au mauvais plaisant ou bien de la tête et du cou lui renversait brusquement son verre.

Elle subit dès lors sans défiance, dans le désarmement passif de la brute, qu'aucun noble subconscient de bête ne domine et ne dirige, les plaisanteries les plus ineptes et les plus méchantes.

Comme elle saisissait indifféremment pour le cacher tout ce qu'on lui tendait, elle prit un jour, par le bout enflammé qu'un ivrogne lui présentait, une cigarette qu'il venait d'allumer. Il y eut un fusement de corne qui brûle, une odeur de roussi, un petit râle atroce de souffrance, et pendant que les buveurs se tordaient de rire, la pauvre bête, le bec ouvert par une douleur sans nom, s'enfuyait sans rien voir, de tous les côtés, heurtant les murs, se cognant aux meubles, poussant des cris plaintifs et des râles de désespoir. Deux jours durant elle vécut ainsi sans boire ni manger, le bec ouvert, reprenant peu à peu, par la souffrance, conscience de sa vie animale, de sa déchéance, et restant tout le temps sombre et désolée dans son obscur recoin.

Enfin elle remangea, elle rebut, de l'eau d'abord, puis du vin de nouveau qu'elle avalait par petites becquées ; elle redevint hargneuse, jouant de moins en moins, s'alcoolisant de plus en plus, et passant son temps à boire dans le verre des ivrognes, à sommeiller dans son coin ou à radoter dans la demi-veille de l'ivresse le même cri, pouai ! pouai ! monotone et vide.

§

Rien de particulier n'avait signalé cette journée. Margot avait bu comme d'habitude, et comme d'habitude s'était couchée avec le crépuscule un peu après la rentrée des poules.

Tapie dans son retrait, les plumes ébouriffées, la tête enfoncée dans le cou, le bec pendant, les paupières nues, closes, elle frissonnait, en proie à un de ces cauchemars impossibles

où s'associent les sensations les plus burlesques et les plus douloureuses.

La lumière d'une des lampes à pétrole, dégarnie de son abat-jour, donnait en plein dans son recoin, et il lui semblait qu'une horde de chats et de poules, alliés contre elle, l'entourait, la menaçant de cigarettes allumées et brûlantes. Elle se secouait pour échapper à leur poursuite, levant les pattes alternativement et fermant désespérément son bec de toutes ses forces pour ne pas être brûlée.

Les deux syllables de son nom, violemment prononcées, la tirèrent ahurie de ce sommeil pénible. Elle ouvrit ses yeux, qu'elle referma aussitôt avec douleur dans le choc brusque de lumière aveuglante dont ils furent emplis. Mais l'appel fut répété : Margot!

Elle ne bougea pas, encore sous l'appréhension de son rêve mauvais, méfiante, angoissée, sentant l'impossibilité de fuir dans ce monde étrange presque inconnu pour elle, et tant redouté de lumière et de nuit.

Mais deux mains la soulevèrent et, brutales, la jetèrent sur la table, face à la lampe, entre les verres à pied, rougeoyant de liqueur, qui semblaient posés aux quatre coins de la table comme des bornes qu'elle ne devait pas franchir. Eblouie et folle de peur, elle se retourna pour fuir la clarté qui lui faisait mal, tandis que les hommes riaient bruyamment de son embarras et de sa souffrance.

— Viens boire un coup, Margot! et un verre lui fut tendu.

Mais Margot fermait obstinément le bec et les paupières, sentant obscurément dans la raucité des voix un danger à redouter.

— Elle ne veut même plus de vin, cette gueuse-là, fit un ivrogne. Si on lui faisait prendre un marc!

Et aussitôt il présenta à Margot, dans un petit verre, l'eau-de-vie qu'il lui destinait. Mais le bec restait clos, la bête ne comprenant pas, apeurée, ne voulant rien.

Alors de force un homme lui desserra le bec, tandis qu'un autre lui versait successivement et coup sur coup trois cuillerées d'alcool dans le gosier.

L'effet fut fantastique.

Immédiatement Margot se redressa, sembla grandir, ouvrit ses yeux fous, écarta les ailes violemment, les battit avec force

et, fixant la lampe intensément, dardant sur elle la fixité étincelante de ses prunelles frangées de sang, épouvantant les buveurs qui se reculèrent, elle se précipita d'un élan irrésistible sur la lumière, sur cette lampe que, dans son cerveau affolé, elle rendait responsable de l'atroce brûlure qui lui dévorait l'intérieur.

La lampe, violemment heurtée, chavira, roula en morceaux sur le sol, enflammant le pétrole, brûlant le tapis, les chaises, la table, allumant un commencement d'incendie qui étouffa et flamba vive Margot, allégeant peut-être par cette souffrance extérieure l'horrible douleur qui lui rongeait le cerveau et les entrailles.

Et lorsque les buveurs eurent éteint le feu allumé par la pie ivre-folle, devant le cadavre à demi carbonisé et raidi de la bête morte ou plutôt délivrée, l'un d'eux, résumant l'opinion générale, énonça gravement avec la suprême inconscience des humains :

— Cette charogne-là! hein! si c'est méchant tout de même!

LOUIS PERGAUD.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Le maillot. — Sous-marins. — Jules Renard, ou les apparences. — Le petit oiseau.

Le Maillot. —Un abonné de l'Opéra s'est plaint qu'une danseuse montrât la peau de ses jambes au lieu d'un maillot. La danseuse, invitée à revêtir la cuirasse rose, s'y est refusée avec dégoût, et on a ri un peu aux dépens de ce monomane de la pudeur chrétienne. Que n'a-t-il vécu à Copenhague au temps qu'un roi pieux imposait aux gigues du corps de ballet de longs, décents et confortables pantalons de percale, comme on en voit aux petites filles dans les images taillées sous le roi Louis-Philippe ! Là seulement, il lui aurait été permis de concilier son goût pour l'art chorégraphique avec son amour de la vertu. Il est malheureusement né dans un siècle où l'impudeur, c'est l'hypocrite et grossier maillot, où la pudeur, ce sont les jambes nues. C'est beau, de belles jambes, et un beau corps de femme aussi, c'est beau. Hélas ! j'ai bien peur qu'on ne les lui montre bientôt, à l'Opéra même, tels que Dieu les a faits, sans peau artificielle, sans tubes de percale. A ce propos, sera-t-il permis de faire remarquer à ce chaste personnage que Dieu ignorait la pudeur et qu'il créa la femme toute nue. Il alla même jusqu'à en pétrir la chair avec beaucoup, de dilection, n'omettant aucune rondeur, aucun repli. Cornélius Agrippa dans son traité de l'excellence des femmes, ajoute même qu'il la trouva assez à son gré pour s'unir à elle et que c'est de ce geste qu'il est resté à la femme quelque chose d'éternellement noble, d'éternellement divin qui couchera toujours l'homme à ses pieds. C'est pourquoi aussi l'homme aux beaux instincts, toujours porté à l'imitation de son créateur, quand il voit les jambes nues d'une jeune femme, se sent transporté d'un désir qui ne s'arrête pas aux seules jambes, mais s'étend à l'être tout entier, et c'est peut-être cela qui fait souffrir l'abonné de l'Opéra, sentant son désir monter les escaliers plus vite que lui-même. La pudeur chez l'homme n'est-elle que de la prudence ? Du moins l'impuissance précoce explique-t-elle bien des attitudes, bien des événements. La pudeur n'est pas naturelle au mâle. Sans doute, il apprend à en mimer l'expression, ou du moins ce qu'il est nécessaire d'en exprimer pour vivre en société, mais cela lui est toujours une contrainte. Il n'est pas normal qu'un homme véritable, abonné de l'Opéra, proteste contre la nudité des jambes

d'une danseuse. Serait-ce un cas de fanatisme religieux ? On a vu le calvinisme pousser à des manifestations encore plus incongrues, mais les fervents du Torquemada de Genève fréquentent-ils de tels lieux de perdition ? Pensez au salut de votre âme, monsieur et cher abonné, allez plutôt au culte où vous entendrez lire et commenter la pudique histoire de Judith qui entôla si bien Holopherne. Mais peut-être alliez-vous précisément à l'Opéra pour vous édifier à quelque scène biblique. Elles ne sont pas rares à l'Académie nationale de musique, car il est reconnu que les œuvres de Dieu (c'est la Bible, comme dit le pape) sont plus que les autres musicales et dansatoires, et je ne puis comprendre (il faudrait pourtant tout comprendre) que vous ayez été choqué par des jambes nues qui, en somme, ne gigotaient que pour la glorification du Seigneur.

Non, je ne puis comprendre. Il y a trop loin entre nous deux, car vous l'avouerais-je, la pudeur, non en tant qu'homme, mais en tant qu'écrivain, analyste, descripteur de la vie et philosophe, m'est totalement inconnue. Un écrivain pudique est aussi bête que serait un physiologiste pudique, si on pouvait l'imaginer. Il faut sans doute respecter les habitudes du langage, puisque la littérature est encore bien loin de la science ; c'est tout. Mais vous n'êtes pas un écrivain, vous êtes un abonné de l'Opéra. Aussi bien, ce n'est plus à vous que je m'adresse.

Sous-marins. — Il n'y a rien de plus triste que ces inventions dont la science et la curiosité auraient pu, semble-t-il, tirer parti, et qui sont réduites au rôle d'engins de guerre. Il y a loin du rêve de Jules Verne, l'inventeur du *Nautilus*, à cette réalisation aveugle et grossière du sous-marin torpilleur. Le romancier visitait les abîmes, découvrait leur flore et leurs habitants, surprenait la vie mystérieuse du fond de la mer, créait à l'homme un nouveau champ d'action, annexait à la terre des étendues infinies. Et, tombé dans l'industrie de la guerre, voici que son *Nautilus* guette aussi la vie au sein des flots, mais c'est la vie humaine qui passe, et c'est pour la détruire. Cessez d'inventer, pauvres hommes, vous n'inventez plus pour vous, mais contre vous. Qu'est-ce que vos ballons dirigeables, qui ne le sont pas beaucoup ? Des engins de guerre. Que seront demain vos aéroplanes ? Des engins de guerre. Pauvres engins, sans doute, malgré leurs grandes prétentions, mais qui témoignent toutefois de l'impossibilité pour les hommes de dépasser un certain stade de civilisation. La complexité n'est pas le progrès. Des esprits bienveillants voient déjà les pluies explosives se déverser sur les villes, des flottes entières couler à la suite de quelques piqûres. La mort suivait jusqu'ici une ligne horizontale. Bientôt, elle aura conquis les trois dimensions. La belle affaire que *le Pluviôse* se soit détruit lui-même ! Est-ce que l'on ne s'y attendait pas? Est-ce que tous *les Plu-*

viôses ne sont pas voués à un tel destin ! Le monstre marin rêvait peut-être qu'il éventrait un cuirassé allemand : un coup de queue de baleine lui a cassé les reins.

On a lu le journal d'agonie d'un marin japonais qui mourut dans la situation de l'équipage du *Pluviôse*. Ces gens-là ont trouvé le moyen d'allier l'héroïsme à la platitude. Ce sont des esclaves dévoués qui meurent pour leur maître. Le désespoir ou la résignation morne siéraient davantage. On ne trouvera pas les officiers du *Pluviôse* ensevelis dans des gestes de scribes fidèles. Non, j'espère que leur dernière pensée n'aura pas été pour remercier l'Etat et l'administration de la marine. Espérons même qu'ils n'eurent le temps de penser à rien.

Jules Renard, ou les apparences. — On croyait Jules Renard bien portant, et il était très malade ; on le croyait riche, et il était pauvre ; on le croyait heureux, et il avait déjà voulu se suicider ; on le croyait philosophe, et il ne supportait pas l'apparence d'une critique ; on le croyait détaché des vanités politiques, et il soutenait âprement des guerres de clocher ; on le croyait parisien, et il était resté profondément paysan ; on le croyait naturaliste, et il aimait surtout Victor Hugo ; on le croyait sceptique, et il lisait Pascal ; on le croyait gai, enfin, et il était triste. Nous connaissons nos contemporains à peu près comme cela, ce qui ne nous empêche pas de les juger, de leur attribuer des intentions, de mesurer leur esprit, de pénétrer dans leur pensée, de qualifier leur âme.

Le petit Oiseau. — L'autre jour, en sortant d'un bureau de tabac, j'aperçus, sur le seuil, un petit oiseau tout palpitant, couché sur le flanc, l'œil à demi tourné. Je me penchais pour le prendre et le secourir, il fit un mouvement ; une dame qui s'était arrêtée fut plus heureuse, elle l'enserra un instant dans sa main, mais comme elle n'osait pas serrer trop fort, l'oiseau lui échappa, recouvrant soudain toute sa prestesse. C'était un oiseau des îles, à plumage varié, à bec rouge, fort joli. Tout étonnés, nous ne le perdîmes pas de vue cependant et nous le vîmes entrer dans la boutique, à ce moment solitaire, d'un marchand de vins. Une deuxième dame arriva bientôt en courant, très émue, et nous pénétrions tous les trois dans la boutique : « N'avez-vous pas vu un petit oiseau ? » Le gros marchand de vins, la figure aussitôt épanouie d'entendre ces mots, « un petit oiseau », répondit : « Un petit oiseau ! un petit oiseau ! » Puis il chercha, aperçut le bijou à plumes tapi sur une bouteille, arrondit sa main et le capta délicatement. Sa propriétaire, qui le rapportait du marché aux oiseaux, le mit incontinent, toute joyeuse, dans un petit sac en papier. Je n'oublierai jamais la face adoucie, illuminée, élargie, béate du marchand de vins en entendant et en répétant ces mots : « Un petit oiseau ! » C'était comme si on lui avait chanté une ro-

mance sentimentale dont il eût répété le refrain : « Un petit oiseau ! » Et moi aussi, j'avais participé au drame. Le pied d'un monsieur frôlant la bête ailée m'avait fait très peur ; un chien l'avait flairée. Que fût-il arrivé, si cela avait été un chat? S'il s'était envolé et perdu dans les arbres, quel eût été le sort du prisonnier habitué à la cage ? Je fus très satisfait quand la dame l'eut recouvré : « Mon petit oiseau ! Mon petit oiseau ! » Et voilà pourquoi j'écris cette romance. « Ah ! dirait, avec une profondeur que je n'ai pas, M. Barrès, que les petits oiseaux ont de pouvoir sur nous ! »

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert Fleury : *Des automnes et des soirs;* Pau, Léon Ribault, 3 fr. — Louis Lautrey : *Poèmes d'Israël ;* Fischbacher : 3 fr. — Tristan Klingsor : *Chroniques du Chaperon et de la Braguette ;* E. Sansot.— Gabriel Volland : *La Flûte d'ébène ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Lazare Berthie : *En suivant le flot bleu*, préface de Jean Aicard, de l'Académie française ; Gustave Ficker, 3 fr. 50.

Des automnes et des soirs. Depuis tantôt dix ans, M. Albert Fleury était demeuré silencieux ; bien qu'il n'ait jamais formellement appartenu à aucune des écoles qui existaient en ces temps si proches et si lointains, et qu'il n'ait, à ma connaissance, jamais signé de manifeste, il se trouvait, par son âge et ses amitiés, à proximité du clan naturiste; M. Saint-Georges de Bouhélier en était le chef ardent et péremptoire, aussi lyrique en sa prose qu'en ses vers ; M. Maurice Le Blond s'y montrait un critique avisé et aussi partial qu'il convient ; M. Eugène Montfort préludait par de courtes œuvres d'une éloquence tumultueuse et passionnée à ses romans futurs ; M. Michel Abadie, plus calme, était de tous le plus sincère amant de la simple nature. Dès lors, M. Albert Fleury notait avec une égale délicatesse les nuances mobiles des paysages et les émotions d'un cœur douloureux et discret dans la douleur ; il cherchait à travers le monde éperdument le ciel et la caresse qui s'apparaissent à son désir ; il ne s'étonne point de ne les avoir jamais rencontrés ; son âme de nomade a la nostalgie du repos ; et s'il s'arrête ici ou là, c'est pour que sa pensée retourne plus librement vers d'autres pays vus autrefois. Atteindra-t-il jamais la terre qu'il s'est promise ? Si Colomb et Vasco de Gama découvrirent des mondes nouveaux, c'est, suppose-t-il, parce que leur foi les avait créés ; et les merveilles que nous imaginons par delà les vagues et les horizons ne sont des fables et des merveilles qu'à cause de notre manque d'énergie et de notre impuissance à les faire vivre d'une vie réelle.

Tous les instants apportent un spectacle de beauté, pour peu que l'on soit capable de croire et d'admirer, et nous détruisons nous-mêmes volontairement le charme aussitôt que nous consentons à nous

reconnaître dupes du mirage auquel nous avions d'abord cédé et à admettre que nous préparons, en poursuivant d'autres leurres, de nouvelles surprises et de nouvelles déceptions. Cependant des minutes meilleures subsistent dans le souvenir qui redevient contemporain de la fantasmagorie première et il en est que peut-être l'errant eût voulu prolonger ; minutes douces des Flandres et de Vendée, minutes graves et fortes des cimes pyrénéennes :

Je t'ai vue, ô vallée heureuse d'Argelès
Où fleurit la douceur de vivre,
J'ai connu tes splendeurs dont mon âme à jamais
Comme d'un vin puissant est ivre.

A travers tes gazons et tes coteaux feuillus,
Parmi l'or de tes cieux sublimes,
J'ai longé la limpidité du gave et j'ai reçu
L'accueil éblouissant des cimes.

Leurs flancs resplendissaient de gloire, de soleil
Et d'éternelles certitudes ;
D'antiques univers dormaient un lourd sommeil,
O monts, ô rocs, ô solitudes !

Et rien des hommes, rien — mais la divine paix
Qu'enfantent les douces collines —
Et le silence avec, au loin, parmi les prés
L'appel argentin des clarines.

L'amour, non plus que les villes, les jardins et les campagnes, ne réserve de joies à qui ne se sent la force d'en créer :

C'est pourquoi je te vois comme je veux te voir
L'amante la plus douce et la plus douce amie.

Et ailleurs :

Je crois en tes paroles,
Malgré la sagesse des siècles ;
Je n'ai pas distingué l'ombre de tes mensonges ;
Ta parole est la vraie et le reste n'est rien.
Seule consolatrice en des heures mornes,
Quels que soient les vieux mots que redisent ton songe,
C'est l'accent de ta voix qui se propage en moi.
Flûte douce d'automne au chant voilé du soir,
Ta parole est la vérité que je veux croire.
Car elle seule est douce et passe comme un baume.
Je crois en ta parole indevineuse et profonde...

Maintenant, pour une halte qu'il feint de croire définitive, celui qui vit tant de pays et tant de passantes s'est arrêté *A l'ombre du petit bois*, dans la maison tranquille jusqu'où ne montent pas les rumeurs de la

foule ; il rythme en des stances nettement cadencées qui sont comme ses vers dorés les conseils de sa sagesse, épicurienne et stoïque :

Ne laisse pas s'enfuir l'instant qui se présente,
Où seras-tu demain?
Quant à savoir où va la feuille jaunissante,
Laisse à d'autres ce soin.

Il fait bon marché de l'éternel; quand il se remémore les minutes heureuses et les énumère, il ne se plaint pas qu'elles doivent sombrer dans l'oubli ; l'âme amère de Leconte de Lisle se résignait malaisément à accepter que son rêve magnifique retournât au néant total ; il suffit à M. Albert Fleury que le vieux rêve humain ait été, si brièvement que ce soit, son propre rêve :

Et vous, limpidités cristallines des gaves,
Vents apaisés sur l'onde achevant de mourir,
Et vous, heures du soir, solennelles et graves
Où ne sanglote pas la voix du souvenir ;

Vous les seules beautés et les seules richesses,
Trésors amoncelés à chacun de nos pas,
Sources des voluptés pures et des sagesses,
Que votre flot sacré ne disparaisse pas !

Ou s'il devait un jour à travers l'ombre immense,
S'enfuir, jeune d'espoir, vers un monde inconnu,
Ensevelissez-moi dans vos magnificences
Pour que demeure en vous mon amour éperdu...

Poèmes d'Israël. M. Louis Lautrey publia récemment, selon les meilleures méthodes critiques, le *Journal de Voyage* de Montaigne; est-ce à sa familiarité avec l'auteur des *Essais* qu'il doit de se méfier de la grandiloquence, même quand il tente une ingénieuse version de quelques poèmes bibliques? les orateurs de la chaire et les traducteurs ecclésiastiques des psaumes n'ont guère retenu que la majesté du livre; ils n'en ont pas compris la forte simplicité, ni l'ironie, ni le ton souvent presque rustique. M. Louis Laubrey a essayé d'être simple, jusqu'à ne pas plus redouter le mot quasi trivial que Montaigne n'écartait le terme de patois, s'il exprimait mieux sa pensée. Il ne croit pas qu'il faille, pour narrer la fraude de Jacob escroquant la bénédiction paternelle par un tour de comédie, employer le langage noble et tendu :

L'aveugle méfiant le tâte, puis le flaire :
« C'est la voix de Jacob, mais les mains de son frère ;
C'est Esaü, je sens son poil et son odeur. »
Car Jacob avait mis la robe du chasseur,
Le vieillard mange ; il boit un coup de vin, sa face
S'illumine : « Esaü, viens ça, que je t'embrasse. »

Le contraste n'en est que plus grand avec l'emphase des paroles solennelles que prononce ensuite le vieillard empâté de vin et de vendaison. J'admets que les exégètes se soient mépris sur le sens du Cantique, embarrassés par la peinture de la « Beauté de l'Epouse, décrite mystiquement et par des expressions toutes figurées », mais n'est-ce pas exagérer la rusticité que de substituer au texte : « tes mamelles sont semblables à des grappes » :

Aux douces grappes vermeilles
De nos treilles
Je préfère ses tétons.

Au contraire, la paraphrase du « Nigra sum, sed formosa », bien qu'alourdie encore de menues parures inutiles, n'est pas sans quelque agrément :

O vous que parfume le nard,
Je suis noiraude, mais jolie,
Comme les tentes que déplient
Les nomades fils de Kédar.

O filles de Jérusalem,
Je suis brune comme les tentes
Qu'à l'ombre de la source on plante
Pour Salomon et son harem.

Ne méprisez pas ce teint noir :
J'étais aussi blanche qu'un cygne,
Mais je fus envoyée aux vignes
Par mes frères las de me voir.

Hélas ! en gardant leur raisin
Le soleil m'a trop regardée ;
Et ma vigne à moi, mal gardée,
Fut maraudée un beau matin.

Il fallait beaucoup de finesse pour que la vénérable équivoque du livre sacré ne devînt pas grossièrement libertine : ainsi qu'elle est rendue ici on en trouverait sans grande peine l'équivalent dans Aristophane, dans Théocrite ou chez les Latins ; pour avoir fréquenté les écrivains du XVI^e^ siècle, M. Louis Lautrey devait interpréter la Bible en bon humaniste.

Chroniques du Chaperon et de la Braguette. L'année dernière, un conseiller général du département de l'Yonne demanda que l'escargot fût protégé contre ses destructeurs imprévoyants, ainsi que le gibier et le poisson ; dans l'exposé des motifs, il rappelait à la louange du modeste gastéropode qu'il ne témoignait aucune ridicule honte d'avoir des cornes ; M. Tristan Klingsor devrait envoyer en hommage aux gens d'Auxerre les *Chroniques du Chaperon et de*

la Braguette ; il y rencontrerait des lecteurs goguenards qui se gausseraient à voir l'image du *Vieil homme :*

Il pleut ; l'escargot gris
Montre ses cornes dans le bois
Et le vieux mari
Rentre les siennes.

Ils consoleraient le vieil homme en moins bons termes, mais à peu près de la même manière que lui :

Vieil homme, vieil homme, pourquoi soupirer
Vieil homme, pourquoi te rider de souci ?
Il pleure dans ton cœur comme il pleut sur les prés ;
Jeunesse est aussi douce que vieillesse est acide ;
Pour noyer ton chagrin, voici le pot de cidre ;
La vie est ainsi.

Mais s'ils sont fort capables de discuter sur le double sens du mot « chaperon », ils ont en général peu lu Verlaine et ils goûteraient moins peut-être la grâce précieuse de certaines strophes et le romantisme picaresque des *Chroniques d'Espagne et d'Italie*. M. Tristan Klingsor est toujours un curieux, patient et charmant imagier, beaucoup plus adroit que naïf, bien qu'il emprunte ses thèmes à la chanson populaire. Mais on souhaiterait parfois qu'il fît honneur à son nom doublement wagnérien et laissât chanter, après que le montreur de lanterne magique aurait égayé la salle, un diseur de lieder mélancoliques qui lui ressemble comme un frère.

La Flûte d'ébène. Ainsi qu'une Nymphe captive au creux d'un chêne chante en lui douloureusement tant que l'arbre enfin mort ne l'a pas délivrée de l'étreinte de l'écorce, l'âme du poète, selon M. Gabriel Volland, gémit et se plaint en lui sans qu'il la puisse affranchir.

C'est elle et je l'étreins de mon écorce rude
Sans pouvoir rien changer de ma fauve attitude,
Etant l'arbre qui seul debout d'une forêt
Conserve un vénérable et merveillleux secret.

C'est de tout ce recueil la seule pièce où subsiste quelque chose de l'inspiration première du *Parc enchanté* et où M. Gabriel Volland justifie l'horoscope favorable que les astrologues de lettres avaient établi lors de ses débuts ; il sied d'honorer Hugo qui est le Père, mais autrement que par des cantates ; l'histoire des deux sœurs, Claire et Clarisse, dont l'une se marie et l'autre devient nonne après avoir sacrifié son amour au bonheur de sa jumelle est touchante, mais un peu sotte et se déroule selon les lois d'une trop facile symétrie :

L'une était blonde et rose et l'autre rose et blonde
. . . . . .

Claire évite Clarisse et Clarisse fuit Claire.

. . . . . .

Et Claire pense encor : « Je dirai chaque jour
Mon compte de baisers au rosaire d'amour. »
Clarisse : « L'âme en proie aux célestes alarmes
Je dirai juqu'au bout mon chapelet de larmes. »

Deux autres contes : *l'Antiquaire* et *Conte de Noël*, ne valent pas beaucoup mieux ; et si dans *le Cœur de l'Aimée* — un amant désespéré pleure sur le tombeau de sa maîtresse — des vers isolés sont d'un étrange mauvais goût :

Sa chair longtemps stérile est en larves féconde

e symbole même du crapaud qui sort de la tombe et bave sur les oses et sur le marbre n'est pas plus plaisant :

Mais le crapaud hideux *a la forme d'un cœur*.

M. Edmond Rostand évite du moins d'attirer l'attention sur ses noins heureuses trouvailles par l'emploi des italiques. Il est grand emps que M. Gabriel Volland, de qui l'on pouvait espérer mieux, se ecueille dans *le Parc enchanté;* il n'en a quitté que trop tôt les ourrés sombres et les lumineuses clairières.

Légende de Provence. En suivant le flot bleu. M. Jean Aicard aime si fort sa petite patrie de l'extrême Provence néditerranéenne que le seul nom de Saint-Tropez ou des montagnes es Maures lui fait perdre tout sens critique et qu'il est reconnaissant quiconque, fût-ce sans art, essaie d'en dire les légendes et d'en célébrer la noble beauté, sœur vraiment de la beauté hellénique ; c'est ourquoi il accable d'éloges qui ne sont pas de pure politesse, mais ien évidemment sincères, les vers assez faibles de Mlle Lazare Berhie ; que ne nous est-il permis d'avoir autant d'indulgence ?

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Enrique Larreta : *La Gloire de don Ramire*, Mercure de France, 3.5o. — Romain Rolland : *Les Amies*, Ollendorff, 3.5o. — Charles-Gustave Amiot : *L'Approche du soir*, Plon, 3.5o. — Georges de Lauris : *Ginette Châtenay*, Grasset, 3.5o. — Tony d'Ulmès : *Les Demi-morts*, Lemerre, 3.5o.— Paul Gourmand : *L'Œillet blanc*, Henri Falque, 3 5o. — Maurice J. Glomeau : *Après la fête du gui*, Edition française, 3.5o. — Roger Martin du Gard : *L'Une de nous*, Grasset, 2 fr. — Marcel Rogniat : *Péchés de jeunesse*, Sansot, 3.5o. — Paul de Pitray : *Noblesse expatriée*, Edition tourisme et sport, 3.5o. — A. de Molina : *Les Noëls d'un malchanceux*, Daragon, 3 fr.

La Gloire de Don Ramire, par Enrique Larreta, traduit de l'espagnol par Remy de Gourmont. Ce qui nous gêne et paralyse toujours notre curiosité dans les romans historiques, c'est que nous ne pouvons pas y entrer, y prendre un siège, nous y asseoir, même

en simple spectateur. C'est généralement le grand salon de parade où les meubles ne servent pas et gardent la housse grise que les siècles y ont accumulée ; nous sentons bien que ce devait être ou très beau ou très sinistre, mais il nous est interdit d'en faire partie même en pensée : il n'y a pour nous d'atmosphère respirable dans ces chambres vides. Renouer, à travers les siècles, ce fil conducteur d'une intelligence à l'autre qu'on appelle l'intimité est un tour de force presque impossible. Je ne vois guère que Flaubert et Pierre Louys qui semblent y avoir entièrement réussi. Dans *la Gloire de Don Ramire*, nous découvrons un auteur capable de nous rendre l'intimité d'une époque jusqu'alors terriblement *convenue*, je ne trouve pas de meilleure expression, et qui finissait par ne plus paraître réalisable, tant le feuilleton dit littéraire en avait abusé. Est-ce parce que M. Enrique Larreta est un Espagnol sincère, Sud-Américain, capable de faire jaillir en lui la source des anciennes émotions nationales, ou parce que son traducteur, Remy de Gourmont, a su nous exprimer toute la saveur des moindres détails de l'œuvre, et la pénétrer dans ses plus secrètes intentions? J'aimerais à ne pas désunir ici l'auteur et le traducteur, tant je les devine homogènes, absolument liés par les mêmes instincts artistiques, disons le mot cru : par le même génie. Don Ramire incarne tous les types de l'Espagnol orgueilleux et triste, car l'orgueil est surtout de la douleur comprimée, mais il représente aussi toute l'ironie, la belle ironie de la vie noble qui se heurte à la vie ordinaire n'importe à quelle époque de la vie du globe. J'ose imaginer nos premiers parents incommodés par des fourmis lors de leurs premiers ébats dans les jardins de l'Eden... et je vois très distinctement la principale scène d'amour entre Don Ramire et Beatrice lorsque, la tapisserie de la muraille ayant été secouée, un vol de mites s'abattit sur leurs premières illusions. Et plus tard quand don Ramire en est réduit à ronger son dernier morceau de pain comme l'on ronge son poing durant une affreuse minute de désespoir, je vois le cercle des souris se resserrant autour de sa solitude, des souris, ces troublants petits emblèmes de la pauvreté et de l'abandon ! Vous me direz : des mites, des souris, ce sont là de bien menues preuves de haute litttérature ! Ces mites et ces souris, c'est de la vie qui passe à travers les mailles du filet de la belle convention littéraire ! Tous les panaches, tous les luxes des attitudes ne valent pas ce frisson de l'existence quotidienne de tous les temps que l'auteur a su glisser très à propos dans une œuvre qui aurait pu se contenter, d'ailleurs, de la plus élégante des écritures. Don Ramire est un enfant taciturne mal né qui rêve de s'affirmer bien né. A la fois doux et plein de morgue, il a tous les défauts de sa religion, celle de Philippe II, et toutes les qualités des caractères entiers. Sa mère l'a promis à Dieu et son professeur, un moine hanté de voluptés défendues, le dévoue aux sombres

intrigues politiques ; c'est à cause de cette double influence que Don Ramire fera un bel assassin d'un pauvre gentilhomme manqué. C'est à peine si nous rencontrons Philippe II dans ce journal d'une époque si fertile en scènes dramatiques, mais que nous devinons pareilles aux autres, car seuls dans l'humanité, les costumes diffèrent et font les gestes amples ou mesquins. Nous y frôlons un Philippe II essentiellement paperassier, cependant clairvoyant parce qu'il opère à l'ombre. D'un clin de paupière il coupe les ailes aux orgueils prêts à s'envoler. Pour un peu il nous serait sympathique ! La gloire de Don Ramire c'est d'avoir rêvé la gloire. Il n'en a pas obtenu de plus pure que celle de voir prier sainte Rose de Lima sur son cercueil. Et quelle plus grande, plus noble satisfaction pourrait obtenir un Espagnol? Se couvrir devant un roi n'est rien en comparaison du don d'une fleur effeuillée par une sainte sur vos pieds à jamais rigides. Don Ramire l'Espagnol, à la fois fier et pitoyable, fut un héros, puisqu'il eut la force de souhaiter de l'être et qu'une grande dame, cousine des dieux, — les saintes sont déesses, — voulut bien le pleurer en une pluie de roses. Et pour ce qu'il fut un héros, Enrique Larreta devient aussi un grand Espagnol enrichissant l'Espagne d'un bon écrivain de la ligne des Cervantès.

Les Amies, ou la fin du voyage de Jean-Christophe, par Romain Rolland. Est-ce parce que l'auteur n'aime pas beaucoup les femmes (tout au moins ses héros font foi de ce dégoût) qu'il en parle si bien et si justement? Je ne connais rien de plus senti, de mieux vécu que la lune de miel d'Olivier et de Jacqueline. Il y a là certaines pages que je voudrais pouvoir citer tout entières. Je n'ai jamais cherché à être agréable ou désagréable à M. Rolland que je ne connais d'ailleurs pas, mais je voudrais lui témoigner ici toute mon admiration pour la netteté de sa vision. Il dit sur l'amour et avec une sensibilité exquise des choses qu'il faut dire malgré ses précédents partis pris. Cette amitié exclusive des amis se dénoue au profit des *amies*... et on ne peut s'empêcher de constater qu'ils auraient raison de se préférer, actuellement, aux femmes ordinaires qu'ils rencontraient. Christophe lui-même, le chaste Christophe, a une liaison avec une belle artiste dramatique et cela ne lui réussit pas mieux... qu'à n'importe quel homme supérieur victime des fatalités inférieures. Le livre, *la Fin du voyage de Jean*, est le plus accessible de tous les chapitres de la vie de Christophe, sinon le meilleur. Il est très au-dessus de toutes les querelles... de religion artistiques, il touche aux cordes les plus vibrantes de la lyre humaine et il y est dit des vérités éternelles sur la crise du féminisme en France.

L'Approche du soir, par Charles-Gustave Amiot. Curieux revirement d'une jeune intellectuelle qui a fait déjà ses *humanités* au point de vue de l'amour et qui, ayant délibérément choisi l'homme

mûr, affection de tout repos, se jette brusquement à la tête du jeune homme, disciple de l'autre maître, pour le seul plaisir d'obéir à l'instinct sexuel, car on ne voit pas bien le pourquoi raisonnable de ce revirement. Le pauvre sacrifié est un aimable philosophe dont on regrette, de temps en temps, les gestes trop vifs rompant l'harmonie de son austérité.

Ginette Chatenay, par Georges de Lauris. Histoire d'un bel adultère. Je ne suis pas fanatique de ces histoires-là, cependant je dois déclarer que celle-ci est bien conduite, remplie de jolis détails, et possède la morale littéraire voulue pour nous attendrir sur le cas d'amoralité de l'héroïne, ce type de femme très seule et très amoureuse du détail intéressant de la vie malgré sa solitude non méritée.

Les Demi-morts, par Tony d'Ulmès. Je pense que les citoyens de Cannes, de Nice et de toutes les stations d'hiver vont se réunir pour anathématiser l'auteur de ce livre qui leur apprend que leurs prétendues villes de plaisir et plages de luxe sont surtout des pays infestés par tous les bacilles de la tuberculose. Les demi-morts sont naturellement des tuberculeux essayant de se prolonger (à Sparte on aurait certainement découvert le seul remède efficace !) La jeune femme vaillante du pauvre condamné ne se décourage pas et elle l'envoie se promener au soleil pendant qu'elle gagne leur nouvelle vie en partie double dans les brumes parisiennes. Le jeune époux, artiste et d'un caractère léger, s'éprend d'une charmante demi-morte, mais il a le bonheur (pour sa courageuse moitié) d'être éconduit. Le ménage se retrouve enfin après une séparation de cœur seulement. Le mari guéri de ses velléités adultères, sinon de son mal physique, se rejette dans les bras de sa femme et tout finit bien. Il y aurait un excellent moyen de purifier les stations d'hiver, ce serait de parquer tous les demi-morts et toutes les demi-mortes dans la même contrée qu'on interdirait aux gens bien portants, et... vous devinez le reste. Ce serait l'extinction de la race au bout de fort peu de temps, sinon l'extinction des feux de joie.

L'Œillet blanc, par Paul Gourmand. Un peu compliquées ces deux idylles genre occulte, mais les suicidés ne sont pas forcés à la vraisemblance de leur mémoire et l'exaltation permanente qu'amène infailliblement une idée fixe peut aussi nous conduire aux pires fautes de goût.

Après la fête du gui, par Maurice J. Glomeau. Il faudrait éviter, quand on traduit la langue des Carnutes, des non-sens trop parisiens comme celui-ci : il me causait, pour dire : il me parlait. Je sais bien qu'un détail ne détruit pas tout l'effort d'érudition d'un auteur s'occupant de cette époque obscure, cependant cela peut en ternir certains passages.

L'Une de nous, par Roger Martin du Gard. Une jeune femme

liée légitimement à un malade qu'elle croit guéri est obligée de subir la loi conjugale, et elle fait retomber dans le gâtisme son pauvre compagnon de chaînes... sexuelles. Déjà mère d'un enfant infirme, elle se sent concevoir un autre enfant qui sera sans doute également taré. Situation abominable.

Péchés de Jeunesse, par Marcel Rogniat. Curieuses notations d'un jeune homme né français et malicieux, pour ne pas dire malin.

Noblesse expatriée, par Paul de Pitray. Il paraît que des gens des plus titrés s'en vont à Buenos-Aires pour y vendre des tas de choses avec des bénéfices vraiment singuliers, exemple : *la Comtesse :* « Grand merci (elle refuse du charbon de cuisine). A la campagne où je vis, c'est fort simple : je chauffe mes ragoûts avec de la bouse de vache. » C'est là un piment nouveau, en effet !

Les Noëls d'un malchanceux, par A. de Molina. Animé des meilleures intentions, l'auteur force un peu la note lamentable, probablement parce qu'il croit faire plus vrai. Ce qui me plaît dans son livre, c'est moins le chant fatal des Sirènes que son portrait, touchante figure de convaincu.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Victor Giraud : *Blaise Pascal. Etudes d'Histoire Morale*, 1. vol. in-18, 3. 50. Hachette. — Gabriel Boissy et Dominique Folacci : *L'Amour dans la Poésie Française. Les Plus beaux Poèmes d'Amour*, 1. vol. in-18, 1.25, Fayard. — Louise Labé : *Les Elégies et les Sonnets de Louïze Labé, lionnoize, précédés d'une notice par* Tancrède de Visan, 1. vol. in-16, 2 fr., Sansot. — Louis Mandin : *Etude sur les Ballades Françaises*, 1. broch. in-8°, Editions de « Vers et Prose ».

M. Victor Giraud, dans cette série d'études d'histoire morale sur **Blaise Pascal**, se montre l'admirateur de l'écrivain de génie, mais surtout peut-être de l'apologiste chrétien que fut l'auteur des *Pensées*. Après avoir exposé la philosophie de Pascal, dont le trait original et profond est de montrer que la raison raisonnante ne se suffit pas à elle-même, M. Giraud s'écrie : « Les théories toutes contemporaines de la croyance, dans leurs parties vraiment solides et durables, ce sont les siennes. » Quelques-uns des plus puissants esprits de notre époque s'inspirèrent de lui. Ces puissants esprits, ce sont ici les Brunetière, les Bourget et les Sully-Prudhomme, qui, incapables de dissocier leur intelligence de leur sensibilité, ne purent admirer Pascal sans épouser sa maladive croyance. Le Pascal des *Pensées*, il ne faut pas l'oublier, écrit M. Giraud, « est avant tout un apologiste du christianisme. C'est là que, dans son œuvre, tout devait converger : c'est à une démonstration de la vérité de la religion que tout devait aboutir ; c'est à renouveler et à fortifier nos

raisons de croire qu'il voulait travailler ; c'est à toucher des libertins, à convaincre des athées, à conquérir à son Dieu de nouvelles âmes, c'est à *convertir*, en un mot, qu'il voulait faire servir tous les dons qu'il sentait en lui. » Dans ce chapitre sur *Pascal et nos contemporains*, M. Giraud nous montre l'ascendant que l'auteur des *Pensées* exerce sur les écrivains et les philosophes actuels :

Dans ces derniers temps, il s'est rencontré quelques savants qui, partant des données les plus récentes de la science expérimentale, utilisant d'autre part les derniers résultats des profondes recherches à la fois psychologiques et métaphysiques auxquelles Ravaison et Bachelier, M. Boutroux et M. Bergson se sont parallèlement ou successivement livrés, mettant à profit enfin leur connaissance à la fois théorique et pratique du catholicisme, combinant en quelque sorte ces trois éléments différents, et opérant, si je puis dire, la puissante synthèse des conclusions de leur triple expérience, scientifique, philosophique et religieuse, ont abouti à une conception extrêmement originale et séduisante des rapports de la science, de la philosophie et de la religion. Et cette philosophie « nouvelle », ou plutôt renouvelée, de la liberté, ce positivisme nouveau... a, pour une large part, ses origines dans l'auteur des *Pensées*.... Elle est l'entrée définitive de l'esprit chrétien dans le domaine des pures spéculations.

Je cite cette page, pour montrer qu'en effet certaines tendances de la philosophie actuelle s'égarent vers un spiritualisme nouveau, qui tente de se baser sur des données scientifiques. N'est-il pas curieux de voir M. Giraud associer les noms de M. Bergson et de M. Edouard Le Roy : « On dira peut-être un jour de M. Le Roy qu'il est, avec M. Bergson et M. Blondel, l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant qu'il y ait eu depuis M. Lachelier et M. Boutroux. » Ce mouvement tournant consiste à avoir fait rentrer le principe de la liberté dans la philosophie. C'est par cette porte démurée que le spiritualisme va se glisser à nouveau. Et nous aurons, hélas ! comme le demande M. Giraud, une « philosophie plus humaine qui donne satisfaction aux exigences du cœur... ».

On lira avec intérêt cet autre chapitre du volume de M. Giraud : *Pascal a-t-il été amoureux ? à propos d'un nouveau manuscrit du Discours sur les passions de l'Amour*. Et d'abord, se se demande l'auteur, le *Discours* est-il bien de Pascal ? Sur le manuscrit découvert par Cousin, on lit : *Discours sur les passions de l'amour on l'attribue à M. Pascal.* Cette attribution, comme l'explique M. Giraud, est le fait d'un copiste anonyme. Mais il existe à la Bibliothèque Nationale un autre manuscrit du *Discours*, dont le texte est beaucoup plus « satisfaisant » que celui du manuscrit étudié par V. Cousin : *le nom de Pascal n'y est même pas prononcé.* M. Giraud a la conviction que le *Discours* n'est presque certainement pas de Pascal, mais il n'affirme pas, et il se contente de con-

clure que « ni littérairement, ni même moralement, le Discours n'est assurément indigne de l'auteur des *Pensées*... Mais qu'en fait il soit de lui, c'est ce que, dans l'état actuel des faits et des textes, rien ne nous permet d'affirmer ». On ne peut affirmer non plus que Pascal ait été amoureux, et M. Giraud écrit seulement à ce sujet que l'amour ne lui a pas été étranger, « puisqu'il a dû en souhaiter les ardeurs et en sentir les approches ». Mais rien ne nous autorise à penser qu'il ne pénétra pas plus avant dans ce sentiment : quelques-unes des *Pensées* prouveraient même le contraire. Ce volume de M. Giraud se termine par un essai curieux sur l'évolution religieuse de Pascal. On trouvera encore en appendice le nouveau texte du Discours sur les passions de l'Amour, qui, en outre des critiques de M. Giraud, donne à cet ouvrage une importante valeur documentaire.

§

MM. Gabriel Boissy et Dominique Folacci ont recueilli **les plus Beaux Poèmes d'Amour** de la poésie française, et ils offrent cette gerbe aux jeunes hommes et aux jeunes filles, afin de parfumer leur sensibilité et d'affiner leur sensualité. Une étude de G. Boissy sur l'évolution du sentiment amoureux à travers notre littérature précède et explique cette anthologie, où une large place est laissée aux poètes contemporains, de Baudelaire, avec quelques-unes des pièces condamnées, à Emile Despax. Ce recueil, composé avec une science parfaite de notre littérature poétique, est accompagné de notes biographiques et critiques et d'un essai de classification de notre poésie en diverses périodes pour lesquelles les auteurs ont trouvé des qualificatifs qui les marquent avec justesse. Notre époque contemporaine y est désignée sous ces vocables : Volupté et Cérébralité. Mais chez les poètes de la plus actuelle génération, l'amour n'est plus l'unique motif de l'inspiration, et la jeunesse française, écrit M. Boissy, « désire une doctrine intellectuelle et la préfère aux débordements enivrants, mais fallacieux, de la passion ». C'est peut-être une illusion : il n'y a pas de poésie purement intellectuelle.

M. Tancrède de Visan, qui réédite **les Elégies et les sonnets de Louise Labé**, consacre à cette femme, qui fut une grande amoureuse, une étude où il la situe dans son « véritable climat psychologique et dans l'ambiance de cette Renaissance lyonnaise dont elle est la plus délicat parfum ». On ne connaît qu'imparfaitement la vie de Louise Labé : elle a laissé la réputation d'une femme très voluptueuse, mais, écrit M. de Visan, pour juger les mœurs de la Belle Cordière, on oublie peut-être trop de se reporter aux conceptions morales de l'époque où elle vivait : « L'idéal de vertu de ce temps était bien différent du nôtre. La *virtus* italienne est surtout un appel

à la puissance, à l'individualisme affranchi des préjugés, à la joie païenne, au libre développement des instincts. » Mais ouvrons le livre des Elégies et des Sonnets, nous verrons que Louise Labé fut un vrai poète élégiaque. Elle a chanté l'amour et ses souffrances. Voici un sonnet, que l'on peut citer à côté des plus connus : « Tant que mes yeux pourront larmes épandre »... et « Baise m'encor, rebaise moy et baise »... et « Je vis, je meurs : je me brûle et me noye » :

Tout aussi tôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit hors de moi retiré
S'en va vers toi incontinent se rendre.

Lors m'est avis que dedans mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ay tant aspiré,
Et pour lequel j'ay si haut soupiré ;
Que de sanglots ay souvent cuidé fendre.

O doux sommeil, ô nuit à moi heureuse !
Plaisant repos, plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuiz mon songe :

Et si jamais ma povre âme amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

§

M. Louis Mandin, dans cette **Etude sur les Ballades Françaises**, a, pour caractériser l'art de Paul Fort, trouvé ces mots : « Paul Fort est la sincérité en vibrations incessantes. » L'expression est juste : toutes ses sensations se rythment instinctivement en lui, et son œuvre lyrique est encore pour ainsi dire dionysiaque. C'est en chantant, et en dansant, que les images de la vie pénètrent en lui. Il esthétise ainsi toutes choses et leur donne le mouvement de son être propre. Sa poésie est instinctive comme la poésie populaire, dont elle a la fantaisie et la sûreté d'expression. Il y a dans son œuvre toutes les nuances de l'émotion humaine, depuis la douleur, la tendresse, jusqu'à l'ironie et la bouffonnerie, mais la note qui domine cet orchestre, c'est le cri de la joie. La vraie poésie exprime sans doute la souffrance, mais le rythme poétique transmue cette douleur en joie : c'est le grand œuvre.

M. Mandin, avant de présenter chacun des ouvrages de Paul Fort et d'en tenter la classification, nous explique la méthode prosodique de l'auteur des *Ballades Françaises*, et accompagne sa glose d'abondantes citations. Ces fragments bien choisis permettent de se rendre compte de l'art particulier et du talent original de Paul Fort. Peut-être pourrait-on reprocher à M. Mandin d'avoir trop abondamment développé ses idées, mais cette abondance était sans doute né-

cessaire pour capter toutes les nuances de cette sensibilité poétique, mouvante et changeante comme la mer.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Han Ryner : *Vive le Roi !* hypothèse en 3 a., *les Esclaves*, vision en 1 a. ; Cabinet du Pamphlétaire, 1 fr. — Paul Duplessis de Pouzilhac : *Les Enjôlées*, 2 a. ; Firmin (à Montpellier), 1 fr. — René d'Avril : *Au chant du Grillon*, d'après Dickens, 1 a., avec *Préface* d'Emile Krantz ; édition du Couarail (à Nancy), 1 fr. — Edouard Buisseret : *Iphigénie à Tauris*, 2 a. ; hors commerce. — F. Borteau-Loti : *Le Renouveau*, com. en 3 a. ; Schaub-Barbré, 2 fr. 50. — Antoine Vicard : *La Grande Comète de 1910*, caricatures en 2 a. ; Bouffard (à Lyon), 1 fr. — *Arthur Lefebvre, le Promoteur des hommes de demain jugé par les hommes du jour ;* chez l'Auteur (à Lille), 1 fr. 50. — Victor Emile-Michelet : *Villiers de l'Isle-Adam ;* Librairie hermétique, 2 fr. — Memento.

M. Han Ryner est un des Maîtres suivis par la génération nouvelle : je veux parler de celle qui a vingt-cinq ans et qui, née à l'époque où le Symbolisme conquérait le monde, après un long silence des lettres vient pour lui succéder ; mais de même que le Symbolisme n'a revendiqué jadis, du Parnasse, que précisément les dédaignés et les « excentriques » — Baudelaire, Villiers, Verlaine, Mallarmé, — elle ne tient pas compte davantage des hiérarchies d'un cortège organisé sans la consulter. Et devant *les Voyages de Psychodore* elle acclame le passage du Génie !

Ces jeunes gens qui ne daignent point constituer d'écoles, et dont la pensée amère et vigoureuse, dont l'âme bonne s'expriment en vingt revues hardies — *Isis*, *Pan*, *la Phalange*, *les Entretiens Idéalistes*, *la Flamme* et bien d'autres, — ces jeunes gens font d'ailleurs mainte réserve quant à l'entourage de politiciens anticléricaux, d'occultistes et autres f.·. m.·. mieux ou moins bien déguisés qui s'efforce d'attirer un penseur de plus vers le banal naufrage.

Vive le Roi ! atteste les instinctifs sursauts de son éthique : car ce n'est pas la vanité seulement d'une réaction monarchique, mais de tout effort révolutionnaire qui s'y démontre ; chaque gouvernement subit, comme ce « Roi », les mêmes nécessités que le précédent régime et en accable, d'un poids accrû, les gouvernés. — « Eh quoi ! » dira le lecteur, « est-ce qu'un tel anarchisme n'aboutit pas à l'esprit conservateur dans le sens le plus strict du mot » ? Et en effet nous assistons à l'édifiant spectacle de voir régner un parti « anarchiste de gouvernement » dont la prédiction eût fait bien rire il y a une dizaine d'années. Pour esquiver cette influence léthargique, Han Ryner a heureusement la parole de son *duce* Tolstoï qui, d'avoir été profondément chrétien, a gardé la notion du seul salut pour les gouvernés : à savoir l'abstention ; car, il l'a compris et enseigné, la vie politique n'est faite que de la haine des hommes les uns pour les

autres et ne vit que d'attiser leurs pires instincts. (De là, soit dit en passant, l'anticléricalisme de *tous* les gouvernements et l'incompatibilité essentielle entre l'Eglise et l'Empire sous toutes ses formes, y compris la nôtre ou Alcoolocratie : aussi faut-il que, bon gré mal gré, l'Eglise, seule anarchie efficace, mine, l'un après l'autre, tous les Empires.) La majorité le pressent, dirait-on, qui adhère à l'anarchie (n'en déplaise à nos hommes d'Etat) puisqu'elle méprise de voter : et, tandis qu'ils agitent, en leur inquiétude éternelle de tyrans, la question de savoir s'il faut modifier la représentation et la rendre plus proportionnelle, pourquoi donc ne tiennent-ils pas compte de cette antique et obstinée protestation ? Comment, là où la majorité se refuse à se choisir des maîtres, osent-ils bien lui en élire d'office ? Tant il éclate que toute politique se réduit à l'oppression du grand nombre par une minorité malhonnête ! Rarement **les Esclaves**, trop occupés des seules tâches nécessaires, prennent-ils conscience de leurs droits et de leur supériorité sur des maîtres pourris et toujours prêts à retomber par l'athéisme dans la barbarie : Agnès les prêche en vain, Stalagme découragé n'aperçoit de l'avenir que les rechutes rythmiques, et un Géta n'est bon qu'à se donner la juvénile et courte joie de tuer leur maîtresse et de la violer.

Seule une fille a le courage, également, de tuer le Duc autour duquel se contentaient de pleurer, pour la plus grande béatitude de notre fat, ses veules victimes, ses **Enjolées** mondaines (M. Paul Duplessis de Pouzilhac).

Analogue mélange intime des deux despotismes, social et sexuel, au fond du conte ému de Dickens d'où M. René d'Avril, le poète des *Processions dans l'âme*, a extrait un acte délicieux : **Au chant du grillon**,

La question sociale et la question féministe se réduisent, en effet, à un problème de théologie ou, si vous préférez, d'hyperpsychologie : le moi n'est que néant, l'individu n'est point unité, mais multiplicité ; né de l'union de deux êtres, il en présente, tout d'abord, la dualité irréductible. D'où ces contradictions déconcertantes en chacun de nous. Et le mauvais ménage intime de notre âme, s'il engendre notre désir d'opprimer nos frères (politique), résulte de notre incompréhension systématique, luxurieuse à l'égard de la moitié du genre humain : nous refusant à comprendre la femme au dehors, nous l'ignorons en nous-même, et, là aussi, latente elle nous trahit et nous hait. L'antiquité grecque a particulièrement souffert de cette misandrie : c'est Xantippe auprès de Socrate, du coup pédéraste et trop cérébral, confondant l'intelligence avec la vertu, ce sont tant d'atroces héroïnes de la tragédie classique, c'est le massacre des Lemniens, c'est l'histoire étonnante, mais vraisemblable, des Amazones, — c'est le culte de la sauvage Artémis où s'était déformée la tendre Phœbé : seul l'a-

vènement de Marie a préparé la Réconciliation. De ce point de vue l'histoire d'**Iphigénie à Tauris** prend son véritable sens : Oreste a pour mission, son matricide pardonné, de mettre fin à la haine des sexes en enlevant l'Idole sanguinaire du nord. Je regrette que M. Buisseret n'ait point creusé, comme il convient toujours en matière de théâtre, jusqu'au tuf théologique et, par suite, n'ait pas été plus respectueux de la très respectable tradition mythique : le suicide de son Iphigénie devient un peu celui de sa pièce qui ne manquait point (telle que maint ouvrage moderne) de qualités secondaires : c'est d'une main fine qu'il a noté, par exemple, la recrudescence de la misandrie taurique au retour du printemps.

Le Renouveau agite également le ménage Gaston Méral de Ralmé, où la belle-mère s'oppose depuis des mois à ce que soient consommées les justes noces. Autant que **les Enjolées** ci-dessus, le pauvre époux dans ces temporisations a perdu l'audace: du champagne (la pièce fut écrite en Egypte), les agaceries de la cocotte Rougeole et la vue aussi peut-être de la sévère matrone dansant du ventre pour ranimer la virilité d'un grand-duc lui rendent la sienne. Vaudeville!

Farce : la perspective de la fin du monde en ce printemps de 1910 surexcite de manière non moins saugrenue les fantoches de M. Vicard jusqu'à l'instant où, incarnée dans une petite bonimenteuse, **la grande Comète de 1910** se révèle, en plaçant ses postiches et faux cheveux, un simple... *Chantecler* astronomique.

Pourquoi le coiffeur **Arthur Lefebvre** n'y a-t-il pas eu recours? Il a tout de même, je le crains, mystifié les mystificateurs qui, dans le fameux banquet de mars dernier, acclamaient narquoisement son « génie ». Il les a crus sans doute, bu de confiance leur Pomard « de l'an 800 » et reçu d'un air flatté leurs compliments sur son cas de « pathologie mentale », lesquels il reproduit orgueilleusement en sa brochure. Mais croyez-vous que le bon public aura moindre naïveté? Quelle cohue se va ruer en l'odorante boutique lilloise! Et littérairement, quelque jour, M. Lefebvre s'imposera, vous dis-je...

Logique rançon de nos crimes contre un Verlaine, contre un **Villiers de l'Isle Adam**! De ce dernier, son seul héritier que je sache, M. Victor-Emile Michelet, célèbre pieusement l'admirable don dramatique, il en a, d'un regard singulièrement profond, perçu l'origine :

> Villiers me disait plusieurs fois : « Je suis peut-être le porte-voix de l'arrière-pensée moderne. » Il était beaucoup plus. Il était l'expression sonore du désir inconscient de son époque... Le siècle est âprement théologique. Il a brisé un maillon de la chaîne qui le liait aux hiérarchies, et il tend désespérément les bras vers qui le remettrait en sa voie, vers ses Maîtres... Villiers est un de ceux-là.

Je sais bien que rappeler les origines religieuses, voire mystiques, de toute inspiration *créatrice* et par conséquent de chaque renaissance littéraire est fait pour gêner les uns, scandaliser les autres. Que les premiers nous pardonnent; quant aux seconds, nous sommes obligés de leur répondre par la réplique de ce brosseur qui, la main au képi, dans je ne sais plus quelle pantalonnade, disait : — « C'est des choses supérieures, mon commandant; vous ne pouvez pas comprendre. »

Memento.— « Des travaux récents, annonce *le Monde artiste* du 14 mai, nous donnent la certitude de l'existence du théâtre en Bretagne au 1er siècle de notre ère... Les pièces primitivement jouées sur les théâtres bretons n'appartenaient pas au genre élevé de la littérature dramatique. C'étaient des pantomimes mêlées de danses... La Myrvyrian Archailogy nous prouve aussi par des textes que, dans la Gaule, dans la Bretagne et dans la Cambrie, il y avait dès le ve siècle des représentations de toutes sortes, des jeux féeriques et jusqu'à des mascarades. » Je ne comprends pas bien ce *jusqu'à*, mais il me semble évident que le goût et l'habitude du théâtre ont toujours été beaucoup plus étendus que ne nous le content nos traités de littérature : j'ai d'assez fortes raisons pour croire à l'existence de la tragédie et de la comédie en Grèce dès le viiie siècle avant l'ère chrétienne. A propos de tragédie grecque, la même Revue (23 avril) nous apprend qu'on a découvert à Colone le sanctuaire des Erynnies où le vieil Œdipe vint terminer sa dernière étape. « Le point le plus important de la topographie de Çolonos fixé ainsi définitivement, il était facile de découvrir tous les autres points : les sanctuaires, les hiéra, les autels, la place des parcs sacrés que mentionnent les anciens et que Sophocle décrit... Le public auquel il destinait son œuvre connaissait exactemen, pour les avoir bien souvent vus, ces hiera et ces autels de la colline sacrée... Ainsi, par exemple, l'autel de Poséidon — dont Sophocle dit qu'il se trouvait dans une concavité de la colline, invisible de la scène, mais à portée de voix du lieu de l'action, c'est-à-dire du sanctuaire des Erynnies — a été trouvé à l'endroit indiqué. » En général, rien de plus précis que les prétendues légendes : à nos modernes, le privilège des idées vagues !

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Baron A. de Maricourt : *Lettres du Docteur Rigby*, traduites de l'anglais par M. Caillet avec une introduction et des notes par le Baron A. de Maricourt, Nouvelle librairie nationale, 3 fr. 50 — Gaston Maugras : *Journal d'un Etudiant pendant la Révolution*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50 — François Bournand : *L'Amour sous la Révolution*, avec préface par Victorien Sardou, notices et documents historiques de Jules Claretie et Georges Cain, Grethlein et Cie, 3 fr. 50. — Hector Fleischmann : *Mémoires de Charlotte Robespierre*, Albin Michel, 5 fr. — Ernest Daudet : *Nouvelles lettres du Comte Valentin Esterhazy à sa Femme, 1792-1795*, Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Henri d'Alméras : *Charlotte Corday*, Librairie des Annales, 3 fr. 50. — Pierre de Vaissière : *La mort du Roi (21 janvier 1793)* Perrin, 3 fr. 50 — Jacques de La Faye : *Amitiés de Reine*, avec préface du Marquis de Ségur, Emile-Paul. 5 fr.—Albert Savine : *Mme Elisabeth et ses amies*, Louis Michaud, 1 fr. 50.

Continuant notre revue d'un certain nombre d'ouvrages récents

relatifs à la Révolution, nous mentionnerons d'abord, après les compositions documentaires appréciées dans notre dernier article, un groupe d'écrits dus à des témoins oculaires. Voici les impressions d'un étranger, d'un Anglais qui voyageait en France en 1789, les **Lettres du docteur Rigby**, traduites de l'anglais par M. M. Caillet et que M. de Maricourt nous présente en une intéressante introduction. L'opinion des étrangers sur notre pays, au moment de la Révolution, est à retenir. Jefferson, Gouverneur Morris, Arthur Young, et cette dame anglaise anonyme dont John Gifford édita la relation consultée par Taine, nous ont dit, pour ne citer ici que ceux-là, leur façon de penser. Quoique n'étant pas toujours d'accord dans leurs dires, les uns sévères, les autres louangeurs, ces témoins ont eu souvent, au moins sur certains points, en ce qui concerne les choses de France, une manière de voir plus « objective » que les Français.

Rigby est parmi les témoins sympathiques, avec des distinctions qu'on va indiquer. Né en 1747 dans le Lancashire, médecin, physiologiste, naturaliste et surtout agronome, le Dr Edward Rigby voyagea sur le continent, de juillet à septembre 1789, la majeure partie de ce temps s'étant passée en France. A Paris, il assista aux premières journées de la Révolution. Il visita le nord, l'est et le midi de la France. Sous le rapport politique, son témoignage manque d'imprévu. Le docteur a l'éducation et les sentiments d'un whig de la deuxième moitié du XVIIIe siècle : c'est dire qu'il n'aime pas les deux derniers Bourbons. Aussi est-ce avec une satisfaction non exempte d'égoïsme qu'il salue l'aurore de la Révolution. A cet égard, son entraînement est complet ; et, s'il est assez « graphic » lorsqu'il décrit ce qu'il a vu lui-même, il ne faut pas lui demander, par ailleurs, en ce qui concerne la valeur des opinions en cours, le moindre discernement. Au 14 juillet, il va jusqu'à dire, écho singulièrement docile, que l'individu qui a tué M. de Launey est « un brave homme ». Cela donne la note. Mais l'agronome nous dédommage. Débarqué d'Angleterre, le pays par excellence de la « country life », avec des préventions économiques et agricoles contre notre pays, au spectacle de nos campagnes il les perd complètement, si le whig chez lui garde, en présence de la crise où va s'abîmer la vieille monarchie des Bourbons, ses préventions politiques. Ceci, remarquons-le en passant, ne se concilie pas, car si les campagnes, du moins celles que le voyageur put voir, étaient si belles, c'est qu'en somme tout n'allait pas si mal sous l'Ancien Régime. Quoi qu'il en soit, ce connaissseur trouve la France très bien cultivée, les parties qu'il en visita, la Flandre, la Picardie, la Bourgogne et le midi ; nulle part, dans ces diverses régions, il n'éprouve, chez les populations qu'il traverse, une impression de misère. Et ce témoignage, certes compétent, donné tout au début de la Révolution, est curieux. On peut s'en servir pour com-

battre, chez les détracteurs systématiques de l'Ancien Régime, ce que M. Louis Dimier appellerait le préjugé agricole, ou économique. C'est d'ailleurs assez dans ce but qu'on semble avoir publié une traduction de ces lettres, déjà précédées de l'excellente réputation que leur avait faite M. Babeau en un article publié naguère.

Voici, à titre encore de témoignage contemporain, **le Journal d'un Etudiant pendant la Révolution**, dont M. Gaston Maugras donne, sous un format courant, une nouvelle édition. N'ayant pas sous la main la première édition de cet ouvrage, laquelle est de 1890, nous ne savons si M. Maugras y fournit, sur ces lettres et sur leur auteur, les renseignements bibliographiques et biographiques qui, dans celle-ci, font un peu défaut. Sainte-Beuve qui, nous dit M. Maugras, a loué les poésies romantiques composées plus tard par Edmond Géraud (l'étudiant en question), ne parle évidemment de celui-ci qu'incidemment, car on ne trouve son nom nulle part dans les tables des *Lundis*. Il doit donc nous suffire de savoir qu'Edmond Géraud, l'auteur du *Journal*, est un jeune Bordelais venu à Paris en 89 pour compléter ses études, et qu'il adresse de fréquentes lettres à ses parents sur les événements célèbres auxquels il assiste. M. Maugras reproduit ces lettres, qu'il tient de Mme Jardel-Géraud, fille d'Edmond Géraud. Il y joint des extraits du *Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution*, publié en 1881 par M. Lockroy, des extraits de Mercier et de Babeau, et complète le tout par une mention chronologique des événements, de 1789 à 1793.

Les premières parties de la correspondance du jeune Géraud ne montrent guère qu'un jeune provincial visitant la capitale : ce sont des lettres de touriste. A mesure qu'il prend l'habitude de Paris et que la Révolution se développe, leur intérêt se précise. Non qu'il y faille chercher des jugements valables. Comme ce Dr Rigby, dont nous parlons plus haut, comme tant d'autres, comme presque tout le monde, Géraud est emporté, à peu près sans pensée, dans le panique entraînement général. Quand on voit Rigby, cet Anglais solide, louer l'assassin de M. de Launey, que fera un jeune et enthousiaste Bordelais comme Géraud? Lisez ses lettres sur le 10 août et sur les massacres de septembre, et vous verrez comment un jeune bourgeois de mœurs douces pouvait s'habituer aux pires excès. Aussi, disons-nous, point ou peu de jugements utiles à retenir. Mais, dans ses dernières parties, cette correspondance est un document assez curieux sur la physionomie du Paris de la Terreur. *Le Journal d'un Etudiant* concorde ici avec *le Journal d'une bourgeoise*, pour nous montrer une ville qui, en pleine tourmente, n'a renoncé à aucune de ses habitudes ; où, le soir, les gens qui vont en carrosse applaudir les acteurs à la mode se contentent de baisser le store au passage du tombereau ramenant les restes des guillotinés de la journée...

C'est une impression analogue que nous apporte l'ouvrage où M. François Bournand a pris comme sujet **l'Amour sous la Révolution**. On a fort aimé durant la sanglante époque. On n'a même pas pris la peine de « baisser le store ». En ces épouvantables temps, d'ailleurs, où l'on vivait vite, il y eut dans le Désir une nuance morbide qui ne s'y était jamais trouvée : « le Désir et la Mort » se touchaient ; « le sang attirait l'amour ». Les prisons, par exemple, offrirent un spectacle tout à fait caractéristique, les grilles séparant les hommes des femmes n'étant pas « si resserrées, dit Beugnot, qu'un Français n'eût jamais qu'à désespérer ». Ce qui là se vit, à plein, ce fut la dépravation morbide de la passion, la manière qu'elle est, en ce temps-là, de se dépraver. Sans doute, elle connut des exaltations meilleures, mais l'impression générale est luxurieuse.

Peut-être abuse-t-on un peu (nous ne disons pas cela pour M. Bournand, dont l'œuvre est sérieuse) de ces monographies sur l'Amour à l'époque de la Révolution. Depuis le temps que, dans des ouvrages que l'on commence à ne plus compter, l'on voit passer et repasser les mêmes couples célèbres, Mirabeau et Sophie, Lucile et Camille Desmoulins, Buzot et Mme Roland, Tallien et Thérésia Cabarrus, etc., etc., cela devient plutôt monotone. Mais, disons-le vite, c'est ici impression de critique, et il doit rester assurément bon nombre de lecteurs, non critiques de leur état (heureusement pour eux !), qui peuvent découvrir, en ces matières, le plaisir de la nouveauté et de l'instruction. En ce cas, recommandons-leur ce livre : ils n'en trouveront pas de mieux fait ni de plus soigneusement documenté et probement rédigé.

Un document qui, semble-t-il, avait grand besoin d'être mis au point, ce sont ces **Mémoires de Charlotte Robespierre**. En les rééditant d'après le texte de Laponneraye, qui en publia une une première édition il y a près de soixante-dix ans, M. Hector Fleischmann a soumis ce texte à une critique informée. Mais la vérification était rendue nécessaire moins encore par le « tripatouillage » de Laponneraye que par les obscurités demeurées jusqu'à ce jour sur la vie elle-même de Charlotte Robespierre. Cette vieille fille avait, on ne sait trop pourquoi, — à moins qu'on ne le sache que trop, — gagné la réputation d'ennemie de ses frères, et ceci pouvait être une assez mauvaise préparation pour la lecture des Mémoires. C'est pourquoi, dans une première partie de son livre, M. Fleischmann a donné une biographie de Charlotte Robespierre, en s'appliquant à en élucider ceux des points qui avaient pu donner lieu à des légendes aussi fantastiques que, par exemple, le projet de fratricide des deux Robespierre contre leur sœur. M. Fleischmann nous montre une vieille fille prude, exclusive dans son affection pour

ses frères, autoritaire, à tout prendre assez insupportable et même désagréable. Jalouse des Duplay, ces « filous », qui accaparent Maximilien, ennemie de Mme Ricord, cette « catin », qui éloigne d'elle Augustin, elle fait tant que les deux frères, pour s'en débarrasser, la réexpédient à Arras (où elle ne resta pas longtemps). Et c'est là-dessus qu'on a brodé cette histoire, fort exploitée après Thermidor et sous la Restauration, du projet de fratricide : ils auraient espéré que le conventionnel Le Bon, alors en mission dans le Pas-de-Calais, la guillotinerait ! Tout simplement. Le Bon, le protégé des Robespierre ! Je crois que M. Fleischmann a fait beaucoup trop d'honneur, en le réfutant laborieusement, à ce conte absurde, dont les ennemis actuels de la mémoire de Robespierre eux-mêmes ne doivent guère faire état. La fameuse lettre de récriminations écrite par Charlotte à Augustin ne fait rien entendre que le ton d'une vieille fille acariâtre et despotique en son affection. — Des recherches et des réfutations plus ardues et tout à fait en situation sont celles qui portent sur la vie de Charlotte Robespierre au 9 thermidor et depuis. Ici encore, certaines interventions suspectes, comme celle de Guffroy, lui firent, ou presque, à l'égard de ses frères défunts, visage d'ennemie. M. Fleischmann a remis les choses au point ; et il faut lui en savoir gré, puisque l'on peut maintenant, de la vie et des mémoires de la sœur de Robespierre, tirer toutes les indications capables d'aider à bien faire connaître l'Incorruptible. On peut continuer à l'aimer ou à ne pas l'aimer, et nous demandons, pour notre part, à toujours user de cette permission ; mais nous ne croyons point qu'on puisse désormais, dans le second cas, s'adresser à sa sœur, — à moins que son admiration pour Robespierre n'ait abusé M. Hector Fleischmann lui-même. Mais nous ne le pensons pas.

Témoignages contemporains mis en œuvre, ou bien encore reproduits tels quels ou à peu près, nous ne clorons pas cette série sans dire quelques mots des **Nouvelles Lettres du Cte Valentin Esterhazy à sa femme**, qu'a récemment publiées M. Ernest Daudet. M. Daudet nous avait donné une première série de la Correspondance du Comte Valentin Esterhazy (maréchal de Camp, familier de Marie-Antoinette, puis agent des Bourbons à Coblentz, à Pilnitz et auprès de Catherine II), qu'il avait, précédemment encore, utilisée lors de la publication des *Mémoires* du même personnage. Les Lettres de cette nouvelle série vont de 1792 à 1796. Elles reviennent un peu sur des circonstances déjà mentionnées dans les Lettres précédentes, dont plusieurs se rapportent aussi à ces dates. M. Daudet aurait évité ces redites en classant tout de suite la totalité des lettres du Comte dans leur ordre chronologique et en les publiant selon cette disposition, au lieu de revenir, à différentes reprises, dans des volumes successifs, sur les mêmes périodes. Croyons qu'il n'a pas

pu faire autrement. Quoi qu'il en soit, les détails en partie complémentaires de ces nouvelles Lettres ne sont pas sans intérêt. Beaucoup d'entre eux se rapportent à la mission du Comte Esterhazy auprès de Catherine II à la Cour de Russie et au séjour du Comte d'Artois à Saint-Pétersbourg. Nous trouvons aussi des renseignements sur la politique austro-prussienne au Congrès de Pilnitz. Bien placé pour voir, en sa qualité d'agent des princes à Pilnitz, le comte Esterhazy a démêlé les feintes de cette politique, feintes qui se rattachent un peu à la question polonaise, et qui peuvent expliquer, autant que la valeur de nos armées, le brusque recul de Brunswick après Valmy. Plusieurs de ses lettres nous entretiennent aussi des intrigues de Coblentz. En appendice, se trouve un « Précis de ce qui s'est passé en Russie pour les affaires de France (lisez : du comte d'Artois), de 1791 à 1794 », avec une étude sur Potemkine et des souvenirs de la Société russe en 1791. Cette correspondance intime, adressée par le comte Esterhazy à sa femme, qu'il aime tendrement (il le lui dit même un peu trop souvent), ne saurait avoir de caractère politique. Il y a chance pour qu'elle n'en ait que plus de valeur comme recueil de renseignements.

Voici deux ouvrages qui sont d'intéressants échantillons de récit documentaire. M. Henri d'Alméras, sans être le premier à raconter d'après cette méthode la vie de **Charlotte Corday**, a pu cependant renouveler en partie son sujet. Il y a, d'un bout à l'autre, un réalisme sobre, conforme à ce qui a dû se passer. La scène du meurtre de Marat est d'un sinistre simple. Simone Evrard, l'amie de Marat, occupée dans la cuisine « à écraser un morceau de terre anglaise dans une carafe d'eau d'amande » (quelque liniment pour l'eczémateux), entre une minute avant l'assassinat, pour demander à Marat « s'il y en avait suffisamment ». A peine est-elle ressortie que Charlotte Corday frappe le coup. Laurent Bas, le commissionnaire qui pliait les numéros de *l'Ami du Peuple*, « saisit aux seins » la jeune fille pour l'empêcher de fuir. Et ainsi de suite, dans les scènes du procès et de l'exécution. En même temps que la saveur de ces détails topiques, signalons la bonne composition du récit, tout d'une venue, en quelque sorte.— Dans **la Mort du Roi** (21 janvier 1793), M. Pierre de Vaissière, qui est un de nos plus érudits historiens contre-révolutionnaires, est parvenu, par l'emploi de la méthode documentaire, à une précision surprenante, mathématique. On avait là-dessus, jusqu'ici, les relations de Beauchesne et de Chantelauze, relations vieillies (quoique pas tant que cela, les livres de Beauchesne et de Chantelauze sur Louis XVII et la captivité de la famille royale au Temple sont des œuvres documentées et consciencieuses, mais comme elles concluent à la mort de Louis XVII au Temple, elles peuvent, pour certains, ne pas sembler au courant). Nous ne revien-

drons pas sur les scènes terribles des 20 et 21 janvier 1793, qui sont dans toutes les mémoires, et d'ailleurs on les trouvera dans ce livre. Mais ce qu'il faut dire encore une fois, c'est la précision extraordinaire avec laquelle sont ici reconstitués, minute par minute, les faits et gestes de Louis XVI, à partir du 20 janvier onze heures du soir, après les adieux à sa famille, jusqu'au 21 janvier 10 h. 22 du matin, moment de sa mort. Pour donner une idée de cette précision, disons que M. de Vaissière est parvenu à retrouver l'emploi des *sept* minutes qui se passèrent entre le moment de l'arrivée, sur la place de la Révolution, de la voiture du Roi et l'instant où le couperet tomba.

Sans doute, on pourrait s'attendre, en lisant le livre de M. Jacques de La Faye, **Amitiés de Reine**, à acquérir un sentiment plus intime de quelques-unes des causes, obscures mais certaines, qui produisirent l'écroulement de la royauté : et nous n'entendons nullement par là ce que la chronique scandaleuse a pu dire des relations de Marie-Antoinette avec ses amies ; nous voulons seulement parler de cette diminution de respect, suite de l'excessif plain-pied voulu par la reine en ses liaisons, remarqué par des contemporains aussi honorables qu'Auget de Montyon. Sans doute, on pourrait s'attendre à cela, disons-nous ; sans doute encore, on serait déçu, tout en trouvant un intérêt d'un autre genre. « Le livre de M. Jacques de la Faye, constate un bon juge, M. de Ségur, n'est pas pour détruire cette légende », de l'inoffensive idylle tout au plus étourdie qu'aurait été la jeunesse de Marie-Antoinette. « Il est écrit d'un bout à l'autre avec amour, avec piété, avec une sensibilité constante ; cette indulgence émue s'étend, de Marie-Antoinette, à la plupart de ceux qui vivent dans son intimité. » Et à la plupart de celles : M^mes^ de Fitz-James, de Chimay, de Brissac, d'Ossun, de Tarente, de la Roche-Aymon, de Tourzel, enfin M^mes^ de Lamballe et de Polignac. Mais le ton de l'ouvrage, son trop parfait bon ton, en quelque sorte, étant ainsi indiqué, ajoutons qu'il a une valeur de renseignement tout à fait sérieuse. Réserves faites sur le sentiment si délicat de ces pages, puisque, par sa délicatesse même, il y adoucit trop la réalité historique, disons que la Cour de Marie-Antoinette est là, dans ce livre. Elle n'est pas que là, mais elle est là, malgré quelques voiles, quelques élégances spécieuses, autant que dans les ouvrages où, jusqu'ici, elle pouvait être le plus. Au lecteur de faire les réflexions que l'auteur n'a pas cru devoir faire.

Après les deux beaux volumes de M. A. de Beauchesne sur M^me^ Elisabeth, après le livre plus récent de M. le comte Fleury sur la marquise de Bombelles, il restait à composer, sur la sœur si dévouée de Louis XVI et la belle-sœur si modeste de Marie-Antoinette, sur cette femme si bonne et surtout si inoffensive, que la Révolution

commit le crime d'envoyer à l'échafaud, un ouvrage ne visant point trop à l'édification comme celui de M. de Beauchesne, ne s'adressant pas trop particulièrement à un public mondain comme celui du comte Fleury, mais qui, par un choix judicieux fait parmi les renseignements acquis, présentât un caractère d'information à la fois générale et curieuse. Il fallait aussi l'intérêt d'une illustration documentairement variée. C'est de cette tâche que s'est acquitté, dans ce livre sur **Madame Elisabeth et ses Amies**, M. Albert Savine, toujours avec son goût historique si ingénieux.

Nous achèverons la prochaine fois cette revue d'ouvrages récents sur la Révolution.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'art monumental au Salon. — Je pense ne surprendre personne en déclarant de suite que la section d'architecture au *Salon des artistes français* offre cette année encore des travaux très remarquables sur l'art historique, à côté de niaiseries pitoyables, de projets monstrueux, — qui, pour la plupart, ne sortiront fort heureusement pas des cartons — et d'élucubrations diverses comme : *un Port d'attache pour ballons dirigeables militaires*, dont nous sommes redevables à M. Jacques Droz, ou *le Palais de l'Institut dans l'hypothèse du prolongement de la rue de Rennes*, par M. Albert Bray. J'en passe, — et je ne dirai par des meilleurs ; mais c'est la moyenne des sujets. — La série des travaux de restitution, des relevés, souvent intéressants et toujours consciencieux, s'ouvre par des études de M. Guidetti sur l'*Acropole d'Athènes*, de grandes tartines donnant l'état actuel, — c'est-à-dire des broussailles et des décombres. De M. Formigé, voici une étude du *Trophée d'Auguste à la Turbie*, une ruine sur laquelle on discute depuis bien longtemps et qui est sans doute plus belle à l'état de ruine qu'avec la colonnade circulaire et l'aspect de pâté au gibier que lui voudraient les architectes ; il y a naturellement un projet de restauration, un plan de l'état actuel, plus un plan du village et des dessins donnant l'aspect des ruelles, passages et bicoques surtout pittoresques de l'endroit. — La grande médaille du Salon d'architecture étant accordée de préférence aux travaux qui concernent l'antiquité grecque ou romaine, — sans qu'on sache trop pourquoi ? — on peut penser qu'elle ira droit cette année à M. E. Hébrard, dont l'exposition est du reste importante, car elle occupe une salle entière, et, fait assez rare, très intéressante. M. Hébrard a étudié longuement le *palais de Dioclétien à Spalato* (Dalmatie), monument de la basse époque (IV^e^ siècle), mais qui n'en est que plus précieux. C'est un édifice d'un art déjà barbare

et qui occupait un espace immense; une partie de la ville actuelle, on peut le savoir, est bâtie sur ses ruines ou s'étaye de ses constructions. Des photographies donnent l'état actuel (place du Dôme, porte Ferrea, détails des pilastres, etc...) à côté de restitutions qui montrent une coupe des appartements impériaux, des salles et des salles s'étendant à l'infini ; la porte Aurea, le temple, un mausolée, etc. — L'envoi de M. Hébrard est complété du reste par de très intéressantes planches concernant la *place del Campo à Sienne* au moyen-âge, travail qui peut être, aussi bien, préféré au premier, — surtout avec la vue générale du Palais Communal et de ses abords. M. A. Levard expose enfin un bon travail sur la Basilique de Saint-Clément à Rome, piètre édifice sans doute, mais qui remonte peut-être au VI^e^ siècle de la ville (II^e^ av. J.-C.). Comme beaucoup d'autres édifices de Rome, la basilique de Saint-Clément n'a pas de façade ; elle est surtout précieuse par ses mosaïques, sa décoration intérieure. M. Marucchi, dans ses *Eléments d'archéologie chrétienne*, indique qu'il y a là quatre églises superposées, la dernière du XII^e^ siècle, qui sert actuellement au culte. — Nous arrivons aux églises byzantines avec M. Guidetti qui a relevé celles d'*Arta* (Grèce), dont le sanctuaire de Sainte Basile est une œuvre plutôt grossière ainsi que celui de la Panaghia, du même lieu ; et M. Ad. Thiers, qui étudie celles de Constantinople : Fetich-Djami ; Kalenda-Djami ; Saint-Jean Stoudiote (en ruine) ; Kilissa-Djami, en somme d'un art bien secondaire.

Nombreux sont les envois concernant les églises françaises, la plupart relevées pour la *Commission des Monuments historiques*. C'est *l'église de Mondeville* (Calvados) par M. R. Mauclère, romane avec des modifications des XIV^e^ et XV^e^ siècles ; l'*église de Goussainville* (Seine-et-Oise) dont M. L. Barbier donne une coupe et élévation ; le *clocher d'Athis*, par M. Lamouret ; l'*église de Vétheuil*, près de Mantes, relevé très honorable d'un des plus curieux édifices de la région, par M. Appeceix et R. Geyer ; l'*église de Nogent-sur-Seine*, tour et bas côté, joli détail de la balustrade par M. M. Mizard ; *Saint-Jouin-de-Marnes* (Deux-Sèvres) de M. H. Deverin, où la restauration semble avoir fait disparaître de précieux assommiers placés au-dessus des fenêtres sud de l'abside, tout en conservant les fortifications du transsept ; *l'église de Sablonceau* (Charente-Inférieure), par M. Georges Naud ; la *Chapelle Saint-Lazare à Saint-Aignan* (Loir-et-Cher), petit édifice sans grande beauté, que présente M. P. Chauvallon ; enfin les églises bretonnes (*le Faouet*, *Locronan*, etc.) de M. A. Laprade. — Mais je mentionnerai surtout un bon travail de M. E. Chauliat sur *l'Abbaye de Bernay* (Eure), — plan et coupe de l'église, détails des chapiteaux ; les études de M. R. Barreau sur l'ancienne *église abbatiale de Souvigny* (Allier) ; des détails intéressants sur *Fontgombault* (Indre), — chapelle du chœur, abside,

corbelets et chapiteaux, par M. Jean Hardion, et les curieuses planches de M. Lucien Magne sur l'*abbaye de Fontevrault*, où reposèrent Henri II Plantagenet et Richard Cœur de Lion, et dont la bizarre tour d'Evrault, qui était la cuisine du monastère, passa longtemps pour une lanterne des morts. L'abbaye de Fontevrault, dont l'église date du XII^e^ siècle, sert depuis 1804 de maison de détention ; le cloître fut refait au XVI^e^ siècle. — A cette série, je dois ajouter les curieuses représentations d'*Ossuaires bretons et danses des morts*, de M. A. Laquerrière : Ploudiny, Landivisiau, Guimiliau, qui datent de la Renaissance, et de jolis détails sur *l'Aître de Saint-Maclou*, à Rouen, par M. Maurice Pillet.

Parmi les études d'architecture militaire et civile, on peut ensuite signaler : le *château d'Argy* (Indre) (XVI^e^ siècle), par M. A. Laprade ; le *château des Houldes*, *à Francueil* (Indre-et-Loire) par M. M. Méland, relevé et projet de transformation et agrandissement qui s'agrémente d'un petit modèle en plâtre placé au milieu de la salle, et une bonne série sur *le château de Chateaubriant*, en Bretagne, par M. H. Deverin, — édifice célèbre dans l'histoire et la légende et où l'on montre encore la chambre de François I^er^. — De M. Faucheur, c'est encore un relevé de la façade du *Palais de Justice de Rouen*, et de M. L. Magne une étude très intéressante de celui de *Poitiers*, qui est l'ancien palais des comtes de Poitou et du duc Jean de Berry. L'envoi de M. Magne, très complet, comprend un relevé de l'état actuel et un projet de restauration qui semble cette fois fort bien compris. De M. R. Favry nous indiquerons encore un projet de restauration de la porte du *Ravelin de Montrescu à la citadelle d'Amiens* (1531) et de M. L. Barbier un plan des remparts et des fortifications de la *porte Saint-Pierre à Nantes*, — petit cadre malheureusement placé à une telle hauteur qu'on a bien du mal à y distinguer quoi que ce soit. — Il serait d'ailleurs injuste de ne pas dire quelques mots des consciencieux relevés de peintures murales de M. Gsell-Maury dans la *chapelle Saint-Martin de Fenouillard* (Pyrénées-Orientales), du reste très abîmées et dont les personnages sont plutôt des caricatures, ou de celles de la *cathédrale de Narbonne*, d'un art heureusement plus pondéré. C'est encore une des *fresques d'Avignon*, avec un prophète se détachant à mi-corps sur fond bleu, par M. Yperman, et les « études sur l'architecture et la décoration d'influence française en Italie », peintures du XV^e^ siècle du *prieuré de Saint-Ours d'Aoste*, par M. Ch. Chauvet. — Dans les études de détails, j'ai à citer un *relevé du tombeau d'Henri II et Catherine de Médicis*, à Saint-Denis, par MM. H. Jossin et R. Marreau ; l'étude d'une travée de la Sainte Chapelle par M. Murray Corse ; les dessins à la plume sur le vieux Reims, par M. A. Bouxin (la *façade de Saint-Remi*, le *tombeau de Jovin*, *la porte romane de la*

cathédrale, si délicieuse avec ses restes de coloration) et, du même auteur, un *retable du* XV^e^ *siècle à Saint-Etienne-sur-Suippe* (Marne) la *façade de la cour à l'hôtel Bourgteroulde*, de Rouen, avec le précieux détail de l'*entrevue du camp du Drap d'or*, qu'exposent MM. G. Kahn et C. Sotomayor ; une travée de la *cathédrale de Châlons*, par M. P. Genuys ; trois *vitraux de la cathédrale d'Auch* (XVI^e^ siècle) par M. J. Lacoste ; le relevé d'une *clôture de chapelle à Evreux* par MM. A. Cerceau et R. Doublet-Robert ; l'*architecture au pays de Mont*, des cabanes de Vendée, par M. E. Boutin ; les anciennes *cheminées de Reims*, datant de Louis XII, François I^er^, Henri IV et Louis XIII, travail consciencieux de M. Fourquin ; enfin un fragment de *devant d'autel en cuivre émaillé* du *musée de Burgos* et des peintures espagnoles (*cathédrale de Pampelune et de Léon*), envoi surtout remarquable de M. H. Magne.

§

Voici maintenant la série des dessins, aquarelles, croquis de voyage ou de promenade, — moins nombreux peut-être que les années précédentes, mais qui nous donnent encore une abondante récolte. C'est la *porte de l'Horloge à Vire*, par M. F. Vaudry ; des dessins encore sur *Vire*, *l'église de Pierrefonds*, le *portail de Saint-Jacques à Compiègne*, par M. Hamelet ; le pittoresque *château de Domfront* par M. J. Fugairon, et encore de M. Hamelet *l'église Saint-Séverin de Paris ;* d'autres vues pittoresques du *vieux Paris*, par M. A. Couder, et de M. R. Leclerc ; des scènes des dernières inondations dans les quartiers du centre, aquarelles de M. L. Périn ; des coins du *parc de Versailles*, par M. H. Azière ; de *Fontainebleau*, par M. Bertrand de Fontviolant ; aux environs de Paris, *l'église de Beaumont* (S.-et-O.), par M. Emile Bois ; *Longpont-sous-Montléry*, dont il ne reste guère aujourd'hui d'authentique que la tour et la façade, bonne aquarelle de M. H. Thouret ; la bizarre *église de Houdan*, reconstruite en partie sous Henri II et qui ne fut jamais achevée, par M. A. Gauthier ; un intérieur de *l'église de Noël-Saint-Martin* (Oise) par M. A. Suasso et la petite *église de Fontaine-le-Port* (Seine-et-Marne) par M. Petrouillard-Demoriane. Du nord de la France, je puis mentionner *la tour de l'église de Saint-Michel-dans-les-Bois* (Pas-de-Calais) par M. M. Mulard, et les précieuses vues d'*Hesdin*, avec la bretèche de l'Hôtel-de-Ville, par M. C. Miroux ; les *vieilles maisons d'Abbeville*, de M. A. Broquelet ; en Bretagne, la *chapelle de Henvic*, aquarelles pittoresques de M. Lauthe, et *l'Eglise de Gouesnon* (Finistère) par M. J. Lesage ; les impressions de voyage de M. G. Sercq (*porche de la Clarté*, *rue de Quimperlé*, etc.) ; dans l'Angoumois, la *chapelle des Trois-Palis*, près Angoulême, par M. E. Nicolas ; dans le Cher, la *maison de*

Jacques Cœur, à Bourges, grand dessin rehaussé par M. L. Mohler; en Bourgogne, trois jolies aquarelles aux tons mauves, des *coins de Dijon*, par M. Drouot; de M. B. Andral des sites du *Lot*, des *Basses-Pyrénées;* le *cloître de l'abbaye de Lérins*, par M. Marcel Oudin; le sommet de la tour, à la *cathédrale d'Albi*, avec la jolie balustrade de l'escalier, par M. J. Touzard, et le porche sud de la même cathédrale, aquarelle excellente de M. J. Georges.

Parmi les crayons, les dessins à la plume, on remarquera spécialement encore les croquis de M. Ch. Carré, *Saint-Julien le Pauvre*, *la rue des Chantres* dans la Cité, d'où l'on découvre la flèche de Notre-Dame; les dessins de M. M. Laurentin sur le *Pont-Neuf*, les ruelles du *quartier Saint-Séverin;* la façade de l'*église de Moret* par M. R. Grouiller; deux dessins aux crayons de couleur de M. L. Chesnay sur *Saint-Malo* et *Saint-Servan;* la vieille rue des *Trois-Moulins*, *à Château-Gontier*, crayon noir de M^lle^ G. Dupré; les dessins de M. J. Ausseur sur la Normandie (*porte du château de Caen*, *maison du gouvernenr à Bayeux*); le *Mont Saint-Michel* (le cloître, les pinacles, salle des gardes), par M. Badaroux; les vues pittoresques de *Troyes* (la rue Urbain-IV, le jubé de la Madeleine), par M. E. Bernaut; le cloître bien ruiné de *Saint-Wandrille* et un coin de *Jumièges*, par M. C. Imbert; un feuillet d'album sur le *Vieux Blois*, de M. C. Rivet. — Il reste à mentionner des vues et édifices pris hors de France, en Italie, surtout : *porte et église à Brescia*, aquarelle de M. Wulffleff; le *dôme de Pise* et la *tour penchée*, un *plafond du palais Farnèse*, à Rome, de M. L. Hulot; à *Sienne et Florence*, de curieux détails de porte-étendarts et de porte-falots, par M^r^ M. Robert; la *porte de la cathédrale de Lorette*, par M. A. Piazza; la *crypte du couvent de Saint-François d'Assise*, par M. A. Polart; les souvenirs d'Italie et de Sicile (*Orviéto*, *Sienne*, *Palerme*, *Monréale*, etc.), par M. J. Greppi; le *pont de pierre à Vérone*, par M. Leprince-Ringuet; des coins de *Venise*, par M. E. Klabec (*baptistère de Saint-Marc*) et par M. H. Fivaz. C'est ensuite les croquis de *voyage en Italie et Suisse* (*Florence*, *Bâle*, *Fribourg*) de M. M. Chollet; les sites de *Grèce et d'Italie* (*Mistra*, le *Parthénon*, *Corinthe*, *Pæstum*), de M. Levard; une porte du *château de Wassigny*, en Alsace, jolie aquarelle de M. Barrois, et les vues d'*Allemagne* (*Cologne*, *Francfort*, *Strasbourg*), de M. L. Hista, sans oublier deux bons dessins au crayon rouge de M. A. Guéritte sur *Fontarabie*.

En dehors de la section d'architecture, on peut voir encore dans la série des aquarelles, eaux-fortes, dessins, etc., exposés en hauteur au pourtour du hall de sculpture, de M. G. Guillaumot, des aquarelles sur l'*hôtel de Sens*, *Saint-Séverin*, *Saint-Gervais;* le *vieux Paris* pittoresque de M. L. Toussaint; les aquarelles de M. M. Bernardeau

sur la curieuse *église de Triel ;* celles de M. C. Vasnier sur Lisieux ; les *paysages d'Auvergne* de Mme Marie Roger ; les coins de *Nuremberg*, *Rothenburg*, qui apparaissent dans les eaux-fortes de M. F. Armington ; les lithographies de M. F. Brasseur sur le *vieux Rouen*, et, dans la même ville, la *Cour d'Albane*, proche la cathédrale, qu'on retrouve dans une eau-forte de M. Bouroux et dans une superbe pointe sèche en couleurs de M. A. Bucci.

§

Il n'y a guère à dire du Salon voisin de la *Société des Beaux-Arts*, où la section d'architecture est très sacrifiée. On y peut remarquer seulement, de M. Vorin, l'église de *Tilloloy* (Somme), plan et élévation, décoration du portail, et l'église de *Saint-Germer de Fly* (Oise), édifice curieux, mais pauvre de façade, prolongé par une Sainte-Chapelle du XIIIe siècle qui passe pour un chef-d'œuvre. — A côté, une salle spéciale est consacrée à l'exposition d'un architecte espagnol sur les œuvres duquel plusieurs de nos confrères de la presse quotidienne ont cru devoir s'extasier. Le morceau principal est un *Temple expiatoire de la Sagrada familia* à Barcelone, — qu'est-ce que la Sagrada familia peut bien vouloir expier avec cette pâtisserie ? — encore en construction et où l'auteur fait une salade de plusieurs styles, — hindou, gothique — et même utilise le genre rocaille employé généralement pour la construction des aquariums.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Ludovic Pichon : *Code de la Guillotine*. Librairie générale de droit et de jurisprudence, 3 fr. 50. — Henry Dubosc et Julien Goujon : *L'Engagement théâtral*. Duchemin, 3 fr. 50. — *La Traite nationale et internationale des Blanches aux Etats-Unis*. Journal de droit international privé. Nos III-IV, 1910.

Le Code de la Guillotine, que publie M. Ludovic Pichon, est extrait d'un travail plus général, actuellement en préparation sous le titre d'*Histoire documentaire de la Guillotine*. Au moment où l'on parle tant de supprimer la guillotine, — sans doute parce que la criminalité augmente, — il est intéressant de connaître exactement l'histoire de « La Veuve ». Je croyais que l'instrument avait été inventé par le Dr Guillotin, député philanthrope, le seul médecin qui soit devenu officiellement célèbre pour s'être occupé de faire mourir ses contemporains. Erreur : Guillotin ne fut qu'un simple vulgarisateur.

La première exécution par procédé mécanique est citée dans Hollinshed's, *Chronicles of Ireland*, édition de 1577 ; elle eut lieu en Irlande en 1307. Une gravure accompagne le texte avec cette légende : « Dans l'année 1307, le 1er avril, Murcod Ballogh eut la tête tranchée, près de Merton, par sir

David Caunton, chevalier. » L'instrument du supplice est en effet composé de deux montants assemblés par le haut et d'un tranchant glissant entre deux rainures qui, en tombant, quand on lâche la corde servant à le retenir, sépare du reste du corps la tête du patient...

La France connaissait aussi l'instrument ; on lit, en effet, dans les *Mémoires de Puységur*, publiés par Duchesne en 1690, que le maréchal de Montmorency fut décapité dans la cour du Capitole, à Toulouse, en 1632 : « Il se fit jeter une corde sur les bras et s'en alla à son échafaud, sur lequel il entra par une fenêtre, car en ce pays-là on se sert d'une doloire, qui est entre deux morceaux de bois, et quand on a la tête posée sur le bloc, on lâche la corde et cela descend et sépare la tête du corps. »

M. Ludovic Pichon a renoncé à établir les origines certaines de la guillotine. D'après divers documents, elle remonterait à la plus haute antiquité. Bien mieux, quelques savants affirment qu'elle fut employée dès l'âge de pierre. En 1865, ils découvrirent près de Sains (Aisne) un volumineux couperet de silex, pesant environ une centaine de kilogrammes et reconnurent en lui un tranche-tête gaulois. M. Peigné-Delacourt, à propos de cette découverte, publia, en 1866, une *Notice raisonnée sur un tranche-tête* où nous lisons : « On « tenta à l'aide de ce disque de silex des expériences qui furent con- « cluantes. En le faisant mouvoir sous forme de pendule supendu à « une longue tige, on opéra facilement la sécation de têtes de mou- « tons. » Les antiquaires ne sont pas toujours les gens doux et inoffensifs qu'on imagine.

Le Dr Guillotin aimait sa machine comme s'il en eût été vraiment le père. Lorsqu'il parlait des résultats, ils s'enthousiasmait. « Avec ma machine je vous fais sauter la tête d'un clin d'œil et vous ne souffrez plus », disait-il à la séance du 1er décembre 1789. Il dut lutter assez longtemps avant de faire adopter son système, car c'est le 3 juin 1791 seulement que l'Assemblée, sur le rapport de Lepelletier Saint-Fargeau, décréta : « Tout condamné à mort aura la tête tranchée » ; et la loi ordonnant l'exécution par un procédé mécanique ne fut promulguée que le 25 mars 1792.

Le charpentier Guidon, qui avait alors la fourniture des bois de justice, fut d'abord chargé d'exécuter le nouvel instrument, mais ayant demandé pour cela 5.660 livres, cette somme fut trouvée trop élevée. Un mécanicien, facteur de pianos, Tobias Schmidt, de Strasbourg, offrit, le 10 avril 1792, de l'établir moyennant 960 livres, et, bientôt après, pour 812 livres.

Cette somme parut encore exagérée au procureur général Rœderer. Il s'entendit avec un menuisier qui signa la soumission suivante, le 13 juillet 1792 :

Je soussigné René-Noël Clairin, menuisier patenté, demeurant à Paris, cour du Commerce, passage Saint-André des Arts, section du Théâtre-Français, m'oblige et m'engage de faire et fournir, conformément au devis

ci-dessus dressé par M. Giraud, architecte, les machines à décapiter, moyennant les prix et somme de 500 livres pour chacune, même en y comprenant la peinture. Je me soumets en outre d'en fournir trois pareilles par semaine, et de commencer la livraison des trois premières à la fin du présent mois au plus tard.

Pour comprendre cette consommation si grande de guillotines, il faut se rappeler qu'il y avait alors un « exécuteur » dans chaque département.

§

MM. Henry Dubosc et Julien Goujon viennent de publier une nouvelle édition de l'**Engagement théâtral**. Cet ouvrage a le double mérite d'offrir un résumé complet de la jurisprudence, et d'être en même temps pratique. Tous les conflits qui peuvent s'élever entre directeurs et artistes y sont étudiés. Par exemple, que se passe-t-il lorsqu'une actrice est enceinte ? Le directeur peut-il trouver dans cette circonstance le droit de rompre le contrat ? Non, répondent les auteurs, car il résulte de la loi du 27 novembre 1909 que l'actrice ne peut être congédiée parce qu'elle est grosse, qu'elle soit ou non mariée ; et toute clause contraire insérée dans l'engagement serait nulle. Mais, ajoutent-ils, le directeur a le droit d'obliger l'artiste dont l'état de grossesse serait trop visible à cesser momentanément son service ; et pendant cette suspension de travail, les appointements sont également suspendus.

J'estime que le même droit appartient à l'auteur et à l'artiste. La femme qui joue les ingénues ne peut raisonnablement se présenter sur la scène en état de grossesse avancée. Si son directeur avait l'extraordinaire prétention de l'exiger d'elle, elle pourrait s'y refuser, et l'auteur pourrait également s'opposer à cette exhibition, parce que sa pièce en souffrirait certainement.

Avant la loi de 1909, une jurisprudence singulière s'était établie à propos du cas de grossesse. L'actrice était-elle mariée ? Le directeur ne pouvait la renvoyer parce que, disait-on, il devait prévoir qu'une femme mariée deviendrait enceinte un jour ou l'autre. Mais si sa pensionnaire était célibataire, il avait la faculté de la congédier ; la grossesse étant alors un accident imprévu, un cas de force majeure mettant fin au contrat.

§

La France a promulgué, le 7 février 1905, le traité international signé à Paris le 18 mai 1904 « ayant pour but d'assurer aux femmes « majeures abusées ou contraintes, comme aux femmes et aux filles « mineures, une protection efficace contre le trafic criminel connu « sous le nom de **Traite des Blanches** ». Les Etats-Unis ont adhéré à ce traité le 6 juin 1908. Mais il ne paraît pas que les enga-

gements soient tenus à New-York. C'est du moins ce qui résulte l'un article de M. Georges Nestler Tricoche, publié dans *le Courrier Européen* et repris par le *Journal de droit international privé*. New-York, on le sait, est la proie du « Tammanysme ». Le lub organise les élections municipales comme une véritable entreprise de conquête ; et, pour entretenir sa clientèle, il distribue à ses réatures tous les postes, et met le budget au pillage. Autrefois, les ammanystes qui n'avaient pu obtenir une sinécure recevaient en ompensation l'autorisation de tenir des maisons de jeux. Mais il en ésulta de tels abus que l'opinion publique exigea la fermeture des nombrables tripots où employés et caissiers allaient perdre l'argent volé dans la caisse de leurs patrons. Alors, les bas-fonds de 'ammany durent se rabattre sur une autre source de revenus : les rostituées.

Ils n'avaient guère d'autre choix, car, personnellement, ils étaient trop ccoutumés à pêcher en eau trouble pour pouvoir, ou vouloir, se procurer ne occupation décente, et, de plus, on devait, sous peine de perdre des oix nombreuses aux élections, trouver de l'ouvrage à la multitude d'employés de tripots mis sur le pavé. Il était tout indiqué de faire de ces gens-. des racoleurs de femmes, des souteneurs, ou des directeurs de maisons e prostitution et de leur vendre la protection de la police municipale. La ombinaison était d'autant plus heureuse que l'on n'avait pas à craindre ici s mêmes influences qui avaient produit la croisade contre les établissements de jeu, le pari aux courses, etc. Ce serait, en effet, une erreur de oire que la campagne de ces dernières années contre les jeux de hasard it due à un réveil du puritanisme : si tel eût été le cas, il est probable ue le mouvement aurait fait long feu ! La raison pour laquelle ce mouvement fut mené avec une vigueur et un ensemble si étonnants — pour les on initiés — est simplement qu'il était inspiré par l'intérêt personnel des mmerçants, industriels, hommes d'affaires de tous les partis. Le mal était profond que les malversations des employés de commerce, des caissiers, c., pour couvrir leurs pertes au jeu, devenaient d'une fréquence qui mpromettait les affaires des patrons. Rien de semblable à craindre de la ultiplication et de la prospérité des maisons de tolérance ou de l'augmentation du nombre des prostituées en chambre.

Le souteneur porte à New-York le nom de « Cadet ». Il opère avec protection des autorités municipales.

Lorsque le « maquereau » parisien, vers 1870, s'établit à New-York, il put, malgré son habileté et la qualité de ses produits, donner beaucoup extension à ses affaires ; il était sans appui du côté de la police, manquait moyens de coercition contre les femmes récalcitrantes, et se voyait rnellement exposé à des tentatives de chantage. Aujourd'hui, la femme i s'est laissé accaparer par l'institution en question n'a plus aucun recours possible contre les exactions du Cadet ; essaye-t-elle de se retirer de maison de tolérance, elle est immédiatement menacée d'une dénonciation

comme fille de mauvaise vie; et la terreur de la prison la paralyse. Résiste-t-elle, s'adresse-t-elle à la police ? La police lui rit au nez, comme elle l'a fait à l'évêque de New-York, le Rév. H. Ç. Potter, lorsque celui-ci, en 1900, fit, sur ce sujet, des remontrances aux représentants de la force publique. En admettant même que, par impossible on pût arriver à mettre la justice municipale en mouvement, la victime ne saurait obtenir gain de cause, car le juge est aussi un *Tammanyman*.

Il va sans dire qu'en échange de la protection tammanyste les souteneurs et autres trafiquants sont, au moment d'une campagne électorale, les agents les plus actifs de Tammany-Hall.

Bien entendu, on décore du nom de « françaises » toutes les recrues européennes, puisqu'il est admis que la France est le pays de tous les vices, tandis que l'Amérique est celui de toutes les vertus.

Nous rions de la réputation qui nous est ainsi faite, et nous n'avons pas tort, car il faut toujours dédaigner ce que disent les sots et les hypocrites; les Américains, au contraire, se fâcheraient si l'on s'avisait de soutenir qu'ils ne sont pas aussi vertueux qu'ils le disent. Il est utile de répandre les faits signalés avec précision par M. G. Nestler Tricoche, ne serait-ce que pour calmer tous les prêcheurs qui fulminent sans répit contre notre « immoralité », et nous donnent en exemple la jeune et pure Amérique.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue du Temps présent : Jean Moréas au Chat-Noir, de 1882 à 1884. — *Le Feu :* un mot de Baudelaire rapporté par Nadar. — *Revue Bleue :* un discours actuel de Danton. — *La Nouvelle Revue :* un beau poème humain de M. Paul Géraldy. — *Revue de Paris :* fragments d'un album de notes de Balzac. — Memento.

La Revue du Temps Présent (2 mai) tient de Mme Vve Rodolphe Salis ces renseignements sur Jean Moréas :

Jean Moréas vint au Chat-Noir du boulevard Rochechouart en 1882. Il y fut amené par Emile Goudeau, accompagné d'Albert Samain, Louis Denise, Joséphin Péladan, Edouard Dubus et Edmond Haraucourt. Emile Goudeau était alors fondateur et président des *Hydropathes ;* il se trouvait en pleine jeunesse, en plein talent, étourdissant de verve, et déjà il signait dans *le Chat-Noir* la *Chronique Hebdomadaire* sous le nom de A. Kempis. Moréas fut donc présenté par lui et reçu par Salis, avec un accompagnement de cymbales. Il collabora au *Chat-Noir* et y récita des vers. Son grand succès était *: le Samovar bout sur la table en laque...,* qu'il disait bien, de sa voix gutturale et saccadée, soulignée d'accents durs. Un jour, Mme Salis lui demanda ce qu'il faisait à Athènes avant de venir en France. Il répondit superbement :

« Madame, en France je suis poète... pour vous servir, mais en Grèce j'étais Archonte ! »

Jeune, ajoute Mme Salis, Moréas était très maigre, anguleux, avec un profil d'oiseau de proie, dont Antonio de la Gandara avait fait une charge très amusante.

La collaboration de Moréas cessa en 1884 et il vint peu au nouveau Chat-Noir de la rue Victor-Massé, mais il conserva des relations très amicales avec Rodolphe Salis.

D'entre quelques poèmes de Jean Moréas que cette revue publie à titre de curiosité, nous choisissons celui-ci. D'après le souvenir de Mme Salis, c'était le grand succès de Moréas aux soirées du « Chat-Noir » :

L'HIVER.

Au clair de la lune, il neige à flocons.
Sous le castor roux, la loutre et la martre,
Les vieilles catins aux nez rubiconds
Trottinent par le boulevard Montmartre.
Au clair de la lune, il neige à flocons.

Le samovar bout sur la table en laque,
J'entends crépiter le coke allumé ;
Dans le vieux Japon du prince Valaque,
Lise, verse-moi le thé parfumé.
Le samovar bout sur la table en laque.

Sous les rideaux au riche passement
De ton lit couvert de dentelles blanches,
Nous nous blottirons amoureusement,
Les yeux dans les yeux, hanches contre hanches,
Sous les rideaux au riche passement.

La neige entassée a des teintes mates.
Les jolis *tendrons* au regard taquin,
Au bras des boursiers et des diplomates
Montent l'escalier de l'*Américain*.
La neige entassée a des teintes mates.

Le Chat-Noir, 27 janvier 1883.

§

D'un article de M. Olivier Seytres (**le Feu**, 1er mai) sur Nadar, nous détachons cette historiette, qui aboutit à un joli trait cruel de Baudelaire :

Parmi les souvenirs de Nadar sur Baudelaire, il en est un qui montre l'homme d'esprit, le romancier (?) dans l'auteur des *Fleurs du Mal*. Ernest Feydeau, de *Fanny*, qui était extrêmement fat, rencontre un jour Baudelaire et lui dit :

— Cher ami, vous qui êtes si compétent en art, que pensez-vous de ceci ?

Et il montre à Baudelaire une petite peinture sur émail représentant un œil, un œil unique flottant dans le vide.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Baudelaire glacial.

— Mon cher, explique l'autre, vous savez comment sont les femmes. La mienne trouve que j'ai dans l'œil une certaine expression particulière, elle m'a tant tourmenté pour que je fasse peindre mon œil et que je le lui offre, que j'ai dû obéir et...

— Oui, dit Baudelaire, de plus en plus glacial, je vois bien l'œil, mais où est le vase ?

§

M. André Fribourg prépare une édition des discours de Danton. Il en a fait paraître plusieurs dans la **Revue bleue** (14 mai). Ce qui suit est un fragment des paroles prononcées à la Convention, le 30 novembre 1792, contre « la suppression du salaire des prêtres ». Il semblerait que cette harangue soit d'hier. Elle n'a rien du tour pompeux qui alourdissait les discours, à la fin du XVIII^e^. L'argument produit par Danton a maintes fois servi. Il n'est nullement usé ; car vous l'entendrez demain, dans la bouche du petit-fils de M. Homais :

... Mais l'homme maltraité de la fortune cherche des jouissances éventuelles. Quand il voit un homme riche se livrer à tous ses goûts, caresser tous ses désirs, tandis que ses besoins à lui sont restreints au plus étroit nécessaire, alors il croit, et cette certitude est consolante pour lui, il croit que dans une autre vie ses jouissances à lui se multiplieront en proportion de ses privations dans celle-ci. Laissez-lui cette erreur-là. Attendez, pour lui parler morale et philosophie, qu'éclairé par la persuasion il puisse apprécier à leur juste valeur les opinions religieuses. Attendez que vous ayez des officiers de morale qui puissent faire passer dans son âme, neuve encore, le sentiment de son erreur.

Jusque-là, c'est un crime de lèse-nation de vouloir ôter au peuple ses idées, ses chimères. Attendons que la lumière ait éclairé les cabanes. Je ne connais d'autre Dieu que le dieu de l'Univers, d'autre culte que celui de la justice et de la liberté. L'homme des champs y ajoute l'Homme consolateur, qu'il regarde comme saint, parce que sa jeunesse, son adolescence et sa vieillesse lui ont dû quelques instants de bonheur, parce que le malheureux a l'âme tendre et qu'il s'attache plus particulièrement à ce qui porte un caractère majestueux.

Oui, laissez-lui son erreur ; mais éclairez-le. Dites-lui positivement que l'intention de la Convention n'est pas de détruire, mais de perfectionner, que si elle poursuit le fanatisme, c'est parce qu'elle veut la liberté des opinions religieuses. Que le peuple ne craigne pas de perdre ce qui seul l'attache à la terre, quand il n'y tient pas par la fortune.

§

Les *Airs de don Juan* que publie **La nouvelle Revue** (15 mai) confirmeront les amateurs de claire poésie française dans la certitude que M. Paul Géraldy est un des meilleurs poètes, parmi les jeunes écrivains qui écrivent en vers. Il n'est pas mystérieux. Il n'est pas négligé. Il n'est pas de telle école issue de telle autre, dont les disciples méprisent le rythme, la rime et le bon sens. Avec une

xtrême simplicité, émouvant pour avoir eu la grâce d'être ému, il xprime des sentiments humains, très humains, généraux. Et cela est e propre du poète, en somme.

Lisez cet *Autre air de don Juan*, que retiendront les anthologies utures et que bien des mémoires n'oublieront jamais :

Je n'ai pas de cœur, ma poitrine est vide.
J'en avais bien un,
mais c'était un cœur sensible, timide,
craintif... importun !

Un cœur ridicule, amoureux, morose
et sentimental.
Il battait si fort pour les moindres choses
qu'il me faisait mal.

Il défaillait presque au contact d'une âme...
Mes amis m'ont dit :
« Il vous gênera pour parler aux femmes
ce cœur étourdi !

Il faut l'étouffer, vous en rendre maître,
en être vainqueur...
Ses battements fous vous tueraient peut-être !
C'est un trop grand cœur. »

C'en fut vite fait du pauvre cœur ivre !
Un an de Paris,
d'heureuses amours et de mauvais livres
l'eurent bientôt pris.

Je souffrais tout bas de sa plainte ardente.
Mais je me domptais,
et prenais des airs d'ironie savante
quand il sanglotait.

Enfin j'ai si bien étouffé sa flamme
qu'un jour il s'est tu...
— Jusqu'alors j'étais dédaigné des femmes
et je n'avais su

en leur apportant ma vie et moi-même,
que les alarmer...
Les femmes ont peur de ceux qui les aiment
pour en être aimés.

Chacune à plaisir, quand j'avais une âme,
me l'avait meurtrie...
Mais quand ma tendresse eut sombré, les femmes
se sont attendries.

On m'aime à présent : ma poitrine est vide !
Je n'ai pas de cœur !...
Les yeux qui jadis me trouvaient timides
ne me font plus peur.

Je les fais pleurer, cynique et brutal,
pour rien, par plaisir !....
— Mais cela finit par me faire mal
de ne pas souffrir !

On se sent vaincu devant la faiblesse
en en triomphant...
Je donnerais bien toutes mes maîtresses
pour mon cœur d'enfant.

§

L'aventure des papiers de Balzac est navrante, — telle que la narre M. Jacques Crépet : « Un garde-manger de Balzac » (**Revue de Paris**, 15 mai). Si beaucoup a été perdu des papiers du maître incontestable du XIXe siècle en France, du moins ses admirateurs se réjouiront-ils de connaître ces *Pensées*, *Sujets*, *Fragmens*, qui vont paraître, par les soins de M. Jacques Crépet, et reproduisent le contenu d'un album dont l'éditeur peut écrire : « Cet album avait séjourné sur le bureau de Balzac, à portée de sa main, pendant toute sa carrière. »

Nous recopions ici quelques notes de l'album d'Honoré de Balzac, commentées par M. Jacques Crépet :

Faire un roman nommé la Bataille, *où l'on entend à la première page gronder le canon et à la dernière le cri de victoire, et pendant la lecture duquel le lecteur croie assister à une véritable bataille, comme s'il la voyait du haut d'une montagne avec tous ses accessoires, uniformes, blessés, détails. La veille de la bataille, et le lendemain. Napoléon dominant tout cela. — La plus poétique à faire est Wagram, parce qu'elle implique Napoléon au sein de sa puissance se mariant à une archiduchesse, et qu'il y a un roman précédent pour le peintre national aux Tuileries, et un troisième ouvrage qui peigne les ressorts de sa ruine ourdie par le Metternich.*

Ainsi, *la Bataille* devait former la seconde partie d'une trilogie.

Les Vendéens auraient eu pour sujet :

Une femme aimant un homme sans que cet homme le sache, protégeant celui qu'elle aime à son insu, sans qu'elle puisse être récompensée par lui, le sauvant comme un ange gardien, n'en étant plus vue, et allant s'enterrer dans quelque coin parce qu'elle ne le peut épouser.

. . . . . .

— Balzac va nous livrer sa recette théâtrale :

S'inspirer de Molière et de Beaumarchais, de la plaisanterie âcre de lord Byron, et fondre le tout.

Et, mêlé à des scénarios qui seront mis à exécution beaucoup plus tard (*Paméla Giraud*, *la Marâtre*), ou à d'autres que l'apprenti dramaturge projetait de tirer d'ouvrages contemporains, — comme, s'en doutait-on ? *la Chartreuse de Parme*, — voici celui de *l'Artiste*, expressément daté du 6 décembre 1830. Je le donne dans sa totalité, car il nous révèle plusieurs des sources où Balzac puisait couramment ses inspirations :

Le 6 décembre 1830, — conception primitive de la comédie de l'Artiste, *à faire en 5 actes et en vers. — Un homme de génie en butte à des esprits médiocres, — aimant avec idolâtrie une femme qui ne le comprend pas, — tout cela pris comiquement. —* Le Tasse *de Gœthe est tragique ; y chercher des analogies. — Le grand modèle est Don Quichotte (l'homme de génie) aux prises avec quelque Sancho Pança. (Voir M. et Mme Guillaume de mes* Scènes de la Vie Privée). *— Un sot lui est préféré. — Il faut rassembler les situations. — Il en faut cinq capitales ; — se modeler sur* le Misanthrope.

Il y a d'abord l'artiste. — Son contraste. — L'imbécille (sic) *du monde (Prud'homme d'H. Monnier), musqué, faisant de l'esprit. — Un frère bourgeois, sensé, qui n'a jamais tort. — Une femme (caractère à trouver), la jeune fille.*

. . . . . .

Le Père. — *Un homme heureux dans sa famille. — Sa femme lui a donné trois enfants. Il n'en paraît que deux : un jeune homme de vingt-cinq ans, une fille à marier. Le fils n'est pas de lui. La femme est tourmentée par un misérable gredin qui veut la ruiner en dévoilant tout. Il l'a mise à bout en la dépouillant. Le fils, pour sa mère et sa famille, tue ce gredin. Le père fait évader son fils, et, en faisant toutes ces choses, c'est lui qui est pris pour le coupable et qui subit l'instruction.*

. . . . . .

Et Balzac est encore ici présent avec ses pensées familières celles, qui guidèrent sa vie et dont sortit son œuvre, avec sa foi dans la physiologie et ses tergiversations religieuses, avec sa croyance aux privilèges de génie et sa haine de l'individu social, avec son autoritarisme du gouvernement et son dédain des majorités, avec ses systèmes de stratégie amoureuse et ses préventions contre l'Anglais, avec ses principes d'économie politique et sa morale prédicante. Et il s'y montre encore dans son goût des histoires grasses et dans ce ton de mauvais sujet qu'il affecta parfois, dans ses faiblesses et dans ses superstitions, et jusque dans cet esprit d'aventure qui un jour le jetait en Sardaigne pour exploiter un gisement argentifère et un autre jour lui suggérait de cultiver l'ananas aux Jardies... Le lecteur trouvera dans ces *fragmens* une *note sur les nombres* où Balzac torture les chiffres pour leur faire prédire l'avenir. Il n'y a qu'une découpure d'article collée dans nos feuillets : elle est relative aux trésors mystérieusement enfouis de Toussaint Louverture ! Et voici la mine inépuisable des calembours et proverbes retournée où s'approvisionnaient, pour la plus grande joie de leur créateur, le facétieux Mistigris et la bonne Mme Crémière...

Memento. — *Le Divan* (mai) : M. H. M. Clouard : « Jean Moréas ». — M. F. Carco : « Les menottes ».

Le Voile de pourpre (n° IV. Cahier d'hiver) : De M. Jean Lévy, « Quelques notes sur la *vie unanime* » suivent un poème de M. Jules Romains : « Arrivée ». De M. Louis Chardourne, « le Jardin », et une nouvelle fine de M. B. Crémieux : « les Quinze ans de Miette ».

La Revue hebdomadaire (7 mai) : « Jeanne d'Arc chef de guerre », par M. L. Berthaut (14 mai) ; « les Alsaciens », par M. René Henry.

La Revue du Mois (10 mai) : «Habitude et Anaphilaxie», par M. F. Le Dantec.

Les Documents du progrès (mai) : opinions de MM. Marcel Prévost, Vidal de la Blache, A. de Foville, et *tutti quanti* sur le « Problème de la Dépopulation ».

La Grande Revue (10 mai) : Dr Wilhelm Ostwald : « Le Grand pas ».— « Mark Twain », par M. Michel Epuy.

Les Marges (mai) : un très curieux et intelligent article de M. Eugène Montfort : « Gourmont contre Gide. »

Le Correspondant (10 mai) : « Le théâtre de M. Jules Lemaître », par M. Ch. M. des Granges.

La Revue (15 mai) : Lettres inédites du comte de Paris. Bigre, quel roi nous aurions eu !! — « Poésie » de M. Jules Bois.

L'Ame latine (mai) donne des poèmes de M. M. Th. de Montaujé, E. Ripert, E. des Essarts. D. Thaly, etc...

La nouvelle Revue française (1er mai) : « Jean Moréas », par M. Jean Schlumberger.— Poème, par Mme de Noailles.—« Magnificat », par M. Paul Claudel, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Villiers de l'Isle-Adam (*la Dépêche*, 3 juin). — Civilisation et population (*l'Eclair*, 29 mai). — Les Ravalet (*l'Intermédaire*, 30 mai).

A propos de l'excellent livre de M. de Rougemont, Camille Mauclair a dessiné dans **la Dépêche** un portrait en raccourci de Villiers de l'Isle-Adam où quelques traits du grand écrivain sont bien fixés. Le voici presque en entier, parce que je crois qu'on le lira avec plaisir. Il faut noter cependant que Villiers n'est pas si méconnu qu'on veut bien le dire, pour avoir un prétexte à parler de lui. Une récente réimpression en un seul volume (*Derniers Contes*) de deux de ses recueils les moins connus a été fort bien accueillie par le public. *Les Contes cruels* sont une si bonne affaire que la maison Calmann-Lévy tient à les garder jalousement, rendant ainsi très difficile la réalisation du problème de ses œuvres complètes. *L'Eve future* est célèbre, ainsi que *Tribulat Bonhomet* et *Akédysséril*. On a publié sur lui trois volumes, tant en France qu'à l'étranger, et une quantité de souvenirs, d'études particulières. Non, vraiment, Villiers n'est pas un méconnu. Il est vrai qu'il le fut durant sa vie. Mais laissons parler M. Mauclair :

La justice vient bien lentement, mais elle finit tout de même par venir : je crois que peu d'existences ont été plus malheureuses que celle de Villiers de l'Isle-Adam. Il faut sans doute remonter à Edgar Poe pour trouver autant de misère et de génie. Villiers est mort à cinquante ans, à l'hôpital, après avoir énormément travaillé. De son vivant, on le rétribuait à peine ; sur son cercueil les chroniqueurs les plus frivoles et les plus tarés ont jeté

e sarcasme et l'injure. C'était en 1889. Depuis, l'élite des admirateurs est levenue légion, et aujourd'hui ce fou, ce dévoyé, ce bohême, qu'un Henry Fouquier qualifiait allègrement de « raté », entre dans la gloire et s'inscrit parmi les plus grands prosateurs et les penseurs les plus originaux du XIXe siècle.

Villiers de l'Isle-Adam n'a pas été un fou, mais un inspiré, dont toute l'œuvre est d'une clarté radieuse ; il ne fut pas un dévoyé, mais son génie était trop altier pour lui valoir le succès pécuniaire qui se détourna de sa belle intransigeance ; s'il vécut en bohême, à la fin de sa vie, le dénûment en fut cause et sa moralité demeura impeccable ; quant à avoir été un « raté », il n'est plus temps de s'indigner du mot proféré par un mort à jamais oublié, mais d'en sourire : cinquante chefs-d'œuvre du conte, un roman de merveilleux scientifique d'une originalité inouïe, un drame philosophique splendide, outre une foule de pages dont aucune n'est négligeable, sont là pour répondre.

Dernier descendant d'une famille illustre, Villiers fut un aristocrate et un chrétien. La foi et un idéalisme chevaleresque inspirent toute son œuvre et la revêtent d'une orgueilleuse dignité qui n'a rien de la truculente emphase d'un Barbey d'Aurevilly, ni des violences furibondes d'un Veuillot ou d'un Bloy, ni de l'aridité et de la dévotion étroite d'un Hello, ni du maniérisme et de la misanthropie d'un Huysmans....

M. Mauclair insiste d'abord sur *Axël*, énorme drame romantique, dit-il,

drame romantique, mais d'un romantisme tout gœthien, qui demeurera comme un monument de beauté verbale, entre Hugo, en bien plus profond, Gœthe, en plus coloré, et le Wagner de *Tristan*, en plus pessimiste encore. *Axël* est un chef-d'œuvre de lyrisme philosophique sans analogue dans les lettres françaises. *L'Eve future*, vaste roman dont la thèse et la mise en œuvre devancèrent toute une littérature récente, celle de M. Wells notamment, est un livre qui suppose une surprenante culture scientifique une hardiesse géniale de l'imagination. Villiers y a opposé la science et foi avec une impartialité absolue, une hauteur de vues qu'on a bien rement atteinte en pareil débat. Allant d'un coup, par une hypothèse range, au bout de l'idéal de la science, qui est de recréer un être vivant, a pourtant montré qu'un tel miracle ne saurait toucher aux droits imprescriptibles de la conscience, à l'énigme de l'univers supra-sensible, et il l'a dit avec une telle force de conviction et un art de composition si complet que *l'Eve future* demeurera, comme *Axël*, et bien davantage encore, une création inimitable....

Il faut considérer les contes comme une série de joyaux. On y trouve une ironie fantastique continuant celle d'Edgar Poe sans s'y asservir, une éloquence somptueuse, un sens prestigieux de la fatalité, des divinations effrayantes, mais surtout, surtout, un style que peu d'hommes ont possédé, un style aussi éclatant, aussi nombreux, aussi riche que celui de Flaubert, mais plus malléable, plus sensible et plus évocateur. Lire *Akedysseril*, *l'Intersigne*, *Impatience de la foule*, *Vera*, *Vox populi*, *la Torture par l'Espérance*, *les Filles de Milton*, entre autres, c'est prendre connaissance, en pleine beauté, de la plus parfaite prose française.

Tribulat Bonhomet avoisine *Bouvard et Pécuchet*, mais avec une fantaisie ailée que Flaubert n'a pas. Dès 1870, *la Révolte*, pièce en un acte, prévoyait *la Maison de Poupée*, d'Ibsen. Plusieurs contes relatifs aux expériences de Crookes annonçaient dès 1884 les trouvailles radiographiques d'hier. Des fantaisies comme *la Machine à gloire* ou *Affichage céleste* dénotaient les dons d'un grand polémiste, d'un terrible satiriste des mœurs modernes, restant cependant trop supérieur pour mêler de la haine à son dédain. Sur bien des points, Villiers a été un précurseur. Son œuvre est lourde de pensées fécondes, elle est puissamment riche de suggestions, et quand on songe à la condition misérable dans laquelle il l'a réalisée, on reste stupéfait de l'ampleur et de la vitalité d'un tel génie. L'ouvrage de M. Rougemont est, à ce point de vue, le récit de l'existence d'un véritable martyr.

Il est donc grand temps d'en finir avec toutes les légendes erronées qui ont desservi cette haute mémoire, et de bien dire au grand public que le nom de Villiers de l'Isle-Adam a tous les droits d'être compté au nombre de ceux des princes du style et de la pensée. De plus, ce fut un grand caractère, le type même de l'artiste intègre; l'idéalisme fut sa passion, personne ne fut davantage, au sens exact et mystérieux du terme, un illuminé. Plus il souffrait, et plus il pensait bellement.

§

Maintenant un peu de statistique pour ceux qui aiment cela. Il s'agit de la natalité comparée. **L'Eclair**, journal pourtant *nataliste*, est obligé de convenir que, dans presque toutes les villes importantes du monde, les naissances diminuent :

Nous avons gémi longtemps sur la dépopulation comme sur un mal spécialement français. Nous savons aujourd'hui que la diminution de la natalité est un phénomène général, caractéristique de notre époque et non de notre pays. Dans beaucoup de contrées, le mal est moins avancé que chez nous ; il est masqué par une diminution du nombre de décès, due aux progrès de l'hygiène; la population augmente encore, mais partout il naît moins d'enfants.

Cette constatation vient d'être encore une fois confirmée cette semaine par la publication du mouvement de la population en Angleterre pendant l'année 1909.

Le nombre des naissances, pour 1.000 habitants, a été de 25,6, en diminution de 0, 9 sur l'année précédente. C'est le chiffre le plus bas qu'on ait encore enregistré. Comparé avec la moyenne de dix années, 1898-1908, il accuse une décroissance de 9, 2.

Le nombre des naissances, à Londres même, a été de 116.559, soit 24,2 par 1.000 habitants, moyenne inférieure à celle de toutes les années précédentes.

En revanche, les décès s'élèvent à 518.075, soit une moyenne de 14,5 par 1.000 habitants; ce chiffre est inférieur à ceux des années précédentes.

Notons qu'il est mort, en 1909, 99.545 enfants âgés de moins d'un an. A ce sujet, le rapporteur écrit :

« Le chiffre de la mortalité des enfants au-dessous d'un an, comparé à

elui des naissances, est de 109 par 1.000, ce qui équivaut à 11 par 1.000 e moins qu'en 1908 ; il est inférieur à la moyenne des années précéden-es. Cette diminution remarquable continue le mouvement de baisse de 901. »

Les villes où la natalité décroît sont par ordre de diminution : ydney, Bruxelles, Berlin, Turin, Melbourne et Stockholm, Paris, msterdam, Vienne, Edimbourg, Toronto, Londres, Glasgow, Rome. ette diminution est naturellement plus accentuée dans les classes iches. Au moins, en cela, donnent-elles le bon exemple, car la paix ociale n'est qu'à ce prix : il faut que le travail soit plus demandé u'il n'est offert.

§

Voici, tirés de l'**Intermédiaire**, quelques détails intéressants ur les Ravalet :

Le récit si dramatique et coloré de Barbey d'Aurevilly (*Une histoire ns nom*) n'a aucune valeur historique. Un détail suffira pour montrer u'il a été fait de chic,sans documents authentiques. Il affirme qu'Henri IV it détourné de gracier les jeunes incestueux par sa femme la reine Mar-uerite; or, en 1603, la reine était Marie de Médicis, et c'est bien à elle ue *L'Estoile* a fait allusion. Barbey s'est servi du paragraphe de ce ders er, ainsi que du récit intitulé, *Lysaran et Doralice*, dans les *Histoire-ragiques* de François de Rosset — et surtout de ses souvenirs personnels 'une visite faite au château de Tourlaville.

L'histoire des Ravalet m'a toujours vivement intéressé, — d'autant plus u'elle a fourni à la littérature anglaise un chef-d'œuvre : le drame de hn Ford, *T'is pity she's a Whore*, publié 20 ans après le dénouement e ces amours fatales (Ford s'était servi du récit de Rosset). Pendant mes jours à Cherbourg, j'ai visité le château de Tourlaville, dont le charme orbide m'a suggéré le désir d'approfondir cette mystérieuse histoire. En llaboration de l'archiviste paléographe, M. François Emmanuelli, en qui s Chartes viennent de perdre un éminent savant, j'ai recherché les docu-ents du procès. Aux Archives, à la Bibliothèque Nationale, il n'existe us *rien* que l'Arrêt et un interrogatoire... Barbey a suivi aveuglément le cit de François de Rosset, et l'épitaphe qu'il prétend avoir relevée dans glise Saint-Julien-le-Pauvre n'a jamais existé que dans l'*Histoire de ysaran et Doralice*, et les lettres citées de Marguerite à Julien sont solument apocryphes, comme le nom du mari de celle-ci.

L'auteur de cette note est M. A. F. Bourgeois.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre Antoine : *La Fille Elisa*, pièce en 4 actes, tirée du roman d'Edmond Goncourt par M. Jean Ajalbert; *Nono*, pièce en 3 actes de M. Sacha Guitry 0 mai) — Comédie Française : *La Fleur Merveilleuse*, pièce en 4 actes, en vers, M. Miguel Zamacoïs (22 mai). — Nouveau Théâtre d'Art : *Maître Printemps*

farce lyrique en 1 acte, de M. Félix Gandera; *Marius vaincu*, tragédie en 3 actes et en vers, de M. Alfred Mortier (24 mai). — Memento.

De cette formule naturaliste au théâtre **la Fille Elisa** demeure, après vingt ans, une des pièces les plus étrangement conçues et les plus poignantes. L'intérêt, qui ne provient pas tout entier de l'art du romancier ou du dramaturge, cela est bien certain, résulte pour une bonne part de l'audace franche et simple du problème moral et social dont il y est traité. En 1877, un tel roman, si peu roman, mais étude consciencieuse d'un milieu, d'une vie que mènent par milliers tant de malheureuses victimes; — en 1890, de ce roman, une pièce sobrement, consciencieusement et ingénieusement tirée qui met à nu sous les yeux du public une des plus honteuses tares de notre délicate civilisation! — en vérité tous deux, Edmond de Goncourt et M. Jean Ajalbert, quel dédain des rituelles convenances ils ont étalé sans remords, quel courage d'avoir abordé, par le livre, par la scène devant le grand public ignorant, indifférent ou hostile, un si spécial sujet! D'ailleurs est-il sûr, est-il possible que le législateur ait été touché des conclusions où leur exposé forcément aboutit? Quelque chose a-t-il été amélioré dans le traitement du troupeau des filles « du commun », dans le traitement des prisonnières? Il se peut; mais l'essentiel c'est que le public se soit ému et, par conséquent, fût-ce avec son habituelle indolence, révolté contre ce qui n'est qu'iniquité arbitraire, infamie lâche et cruelle. S'il n'est point encore venu, le temps viendra d'une relative justice. Edmond de Goncourt et M. Jean Ajalbert auront dans une large mesure contribué à cette réparation inévitable, c'est déjà beaucoup.

Jadis, la pudeur de la Censure et même du public était si vulnérable que, pour ne point l'offenser, M. Ajalbert, après que la représentation de sa pièce eut été interdite, se trouva contraint de supprimer le premier acte, ou prologue. Et pourtant c'est de cet acte, où l'on assiste à l'éveil de ce pur amour de la prostituée pour le soldat Tanchon, que le pathétique de l'action surgit. Plus malaisément qu'aujourd'hui, le spectateur d'autrefois parvenait à s'expliquer la singulière hystérie d'Elisa, quand, saisie de scrupules et d'horreur, elle se refuse tout à coup à faire pour son amant ce que chaque nuit sans résistance elle fait pour le premier venu qui la paie et qu'elle n'aime pas. Devant l'insistance du soldat, elle voit rouge soudain, elle crie, elle supplie qu'il la retienne, et, ayant dans la main un couteau avec lequel elle vient de couper des fleurs, voici qu'inconsciente, grisée, elle frappe au hasard, elle frappe, frappe encore et tue. Par le contraste entre cette atmosphère lourde et bestiale où, comme ses compagnes hébétées, elle s'étiole, et, d'autre part, la naïveté des sentiments presque puérils qui peu à peu rallument en son cœur un peu de sensibilité et de délicatesse humaines, le geste, au

moment où, en esprit, elle échappe presque aux tristes obligations le son métier dont elle entrevoit enfin la laideur lamentable, le geste vis-à-vis de celui précisément qu'elle aime et dont elle se sent aimée ourement, et qui, pour preuve de son amour, exige d'elle l'accomplis-ement grossier de sa besogne habituelle, peut encore surprendre par a soudaineté, mais il se justifie, mieux que ne le justifiera, dans la uite, le discours véhément et ému de son défenseur devant le jury.

Ah! comme Edmond de Goncourt l'a décrit dans sa préface, leur euvre, les auteurs peuvent avoir la « conscience de l'avoir faite austère t chaste ». Où donc avant eux avait-on étudié de la prostitution utre chose que les côtés d'apparat plus ou moins élégants et sédui-ants, ou les côtés de misère touchante? Goncourt le premier a mis nu, avec pitié, avec une indignation intime et profonde de toute sa aison et de tout son cœur, cet abaissement invraisemblable, répu-nant, que la Société impose à ces bêtes de plaisir passager que sont es pierreuses et les pensionnaires des lupanars à bon marché! Et, uand, les ayant avilies, la Société surprend criminelles celles qui, ar son propre caprice, sont devenues irresponsables, elle se dresse ncore implacable pour leur infliger le plus terrible châtiment que la éraison des hommes ait jamais pu inventer : la claustration illi-itée dans le silence continu, lequel arrache enfin à ces filles le peu u'il leur restait d'apparence humaine pour en faire des imbéciles u des folles!

M. Ajalbert, on sait avec quel art souple, prudent, respectueux et élicat, a véritablement su transposer au théâtre l'intérêt poignant e ce livre. Ce magnifique plaidoyer, au 3e acte, que M. Firmin Gé-ier détaille avec une si minutieuse maîtrise et tant d'éloquente motion, en résume, on peut presque dire : pieusement toute la thèse; l est composé des phrases mêmes écrites par Edmond de Goncourt, our analyser, discuter, scruter et détruire les tristes arguties des différents, des cyniques jouisseurs, des dédaigneux et des sots. nfin, dans un tableau effroyablement, péniblement réaliste, il a ussi à nous faire assister au martyre résigné, à « la torture sèche » ue subissent les malheureuses dans les prisons. Edmond de Gon-urt disait que « cette folie pénitentiaire » il l'avait voulu combattre avec un peu de l'encre indignée qui, au dix-huitième siècle, a fait yer la torture de notre ancien droit criminel. »

Dans **Nono**, l'amusante fantaisie de M. Sacha Guitry, l'auteur i-même, Mme Charlotte Lysès, M. Marchal font montre de la rve la plus irrésistible. A chercher dans cette pièce la moindre arcelle de vérité psychologique, un développement logique fût-ce de tuations illogiques, on se trouverait promptement déçu, mais le dia-gue s'y forme, d'un bout à l'autre, d'une succession à tel point terrompue de répliques invraisemblables et spirituellement absurdes

qu'on ne sait bientôt plus où on en est : on rit, on rit de bon cœur, on s'amuse, et voilà tout. Ce qui, du reste, ajoute encore à l'effet, c'est que les interprètes n'ont pas l'air un instant de se douter des énormités qu'ils font ou qu'ils disent, ils sont d'un naturel achevé, et semblent, sur la scène, vivre, avec la plus aimable simplicité, de leur vie quotidienne et réelle.

§

La Route d'Emeraude de M. Eugène Demolder est un roman qu'on ne saurait trop admirer : bien qu'on l'ait trop peu lu, il a eu pour effet de mettre à la mode, chez un grand nombre de littérateurs plus jeunes et généralement moins doués, la Hollande du dix-septième siècle. Dans **la Fleur Merveilleuse**, de M. Miguel Zamacoïs, trois actes sur quatre se passent à Harlem. Harlem est, on le sait, le grand centre de la culture des tulipes, et la *fleur merveilleuse*, c'est une tulipe, une tulipe si belle que les plus belles, les plus inattendues, les plus parfaites qu'on présente, à côté de celle-là, au concours, semblent être faites en papier.

Une bohémienne, possédant à propos les vieux secrets de sa tribu et n'en usant que dans les meilleures intentions, assure, en faisant miraculeusement éclore cette fleur merveilleuse, le mariage de la fille du vieux horticulteur ivrogne van Amstel avec un gentilhomme français, jeune et infortuné à plaisir. La règle du jeu exige, au surplus, que la bohémienne, qui est en secret éprise de lui, se sacrifie à son bonheur et puis qu'elle disparaisse; de plus à la Comédie Française elle porte les jambes et les pieds réellement nus, ce qui contribue, on n'en doute pas, à rendre son rôle enfin vraisemblable.

Cette fantaisie banale, où la part de l'invention dramatique tient fort peu de place, prétend, parce que le dialogue en est de douze en douze syllabes ponctué par d'apparentes rimes, être écrite en vers. Elle peut se réclamer à cet effet de trop nombreux précédents analogues ; il ne convient pas toujours d'enlever à des auteurs sans doute bien intentionnés leurs illusions les plus futiles.

Mais comment les gens de Harlem, qui ne semblent pas savoir au juste si décidément ils sont Hollandais ou Flamands, s'y prennent-ils, parlant français dans cette pièce selon les conventions nécessaires au théâtre, pour parler si purement que, n'ayant pas eux-même le moindre accent local, ils apprécient comme il sied avec une finesse surprenante l'accent provençal d'un autre personnage ? A quoi bon aussi, quand tous les personnages sont imaginaires, éprouver le besoin de mettre sur la scène dans un rôle d'ivrogne la glorieuse figure du grand peintre Frans Hals? Ce qu'il dit de la peinture à un moment donné, tout autre eût pu le dire aussi bien : est-il vraiment nécessaire, quand on se souvient de lui, de se souvenir

précisément et presque uniquement de ce qui a été, tout au plus, la rançon misérable et douloureuse de son génie ? En tous cas, un tel artiste n'a pas été, n'aurait pas pu être seulement le fantoche inconsistant que M. Zamacoïs nous montre.

La pièce est convenablement montée ; les costumes sont charmants ; Mlle Leconte est une Hollandaise bien fraîche et bien touchante ; M. Berr, très fin et habile diseur, donne avec une verve savante l'illusion qu'il peut avoir l'accent paradoxal des Provençaux.

§

Le théâtre en vers est-ce donc si peu de chose, et cela seulement ? M. Gandera dans son **Maître Printemps**, qui n'est pas désagréable à ouïr, n'y attache guère une importance plus grande ; mais dans **Marius Vaincu**, de M. Alfred Mortier, nous reconnaîtrons pour le moins le poète vrai et l'artiste consciencieux. Il se peut faire — et, pour parler franc, dans le cas présent, tel est bien mon avis, — qu'il se soit trompé. Sans discuter si d'Alexandre Hardy, de Rotrou et de Corneille jusqu'à Voltaire et à Marie-Joseph Chénier, la tragédie classique a été autre chose qu'un genre purement artificiel, il semble que seul un caprice d'érudit puisse songer de nos jours à lui rendre quelque souffle. Songez combien Corneille déjà se démenait pour persuader de la vraisemblance de ses combinaisons dramatiques, étouffées dans leur forme rigide et dans l'appareil étroit de toutes les conventions ! Sans doute trouve-t-on parfois que, bien au contraire, les romantiques et ceux qui leur ont succédé ne surveillent pas assez la tenue de leurs drames, qu'ils font lâche et débraillé ? Est-une raison pour retomber dans l'excès contraire ? Quand donc les meilleurs artistes comprendront-ils enfin que l'art ne peut avoir d'autres règles, d'autres conventions que celles que chaque créateur se forge et s'impose, et que l'apport du passé, qui peut lui être une direction et un conseil, ne doit jamais lui devenir une contrainte ? Le souci d'archéologie s'avère détestable chaque fois qu'il prend le pas sur la libre et spontanée expansion du génie personnel. Il ne faut pas croire qu'on fasse, par application de certaines formules, de l'art classique ; tout ce qui est imitation demeure stérile ; on donne vie à ce qui a besoin de surgir de soi, et plus tard, qu'on l'ait ou non désiré, cela peut devenir classique. En sommes-nous encore à admettre, comme les pédants de collège, que *Rodogune* soit classique et que *Chatterton* ne le soit pas ?

Or donc, il n'est pas probable que M. Mortier, ayant délibérément, par choix intelligent et calcul réfléchi, adopté, non sans les alléger, les formes extérieures de la tragédie classique, s'y soit, en écrivant son œuvre, trouvé contrarié comme par des entraves. Ayant conçu le développement de son sujet, la forme qu'il lui a donnée lui a sem-

blé la plus logique et la plus efficace. Pour quelle raison n'a-t-elle donc point satisfait toutes les exigences de certains spectateurs ? Parce que, sans doute, précisément, elle présentait pour eux ce défaut capital de leur rappeler un théâtre que leur esprit, à tort ou à raison, considère comme éteint et suranné, et qu'il les gênait qu'une pièce nouvelle participât, de par la volonté même de son auteur, de ce double caractère. Ils ne pouvaient se défendre d'admirer l'enchaînement éloquent de certaines parties, l'habileté de la facture générale, et d'être émus en présence de certaines situations. Notamment la grande scène, au 2e acte, entre Marius et Sylla est d'une grandeur poignante : il y passe de la passion, de l'ironie, de cinglantes et de hautaines apostrophes dans un mouvement largement soutenu en des vers vigoureux, solides et chauds qu'on ne saurait trop louer ; au 3e acte, la rencontre de Marius errant et misérable et de la reine Nerbala que la douleur a rendue folle, est une scène puissante jusqu'à rappeler mainte scène shakespearienne ; mais dans d'autres parties on aimerait plus d'aisance, plus de liberté, plus de laisser-aller dans l'inspiration, et la conduite de l'ouvrage y gagnerait, me semble-t-il, une ampleur de signification, une vraisemblance plus vivante ; à plusieurs reprises, et surtout quand ils ne sont pas la proie d'une irrésistible tourmente de passions, les personnages de tragédie, chez M. Mortier ainsi que chez bien d'autres excellents poètes de tous les temps, ne sont plus que les masques de froides abstractions ; le ressort des sentiments humains fait trop souvent défaut.

Que M. Mortier se soit trompé, ou qu'il y ait des esprits mal préparés à goûter comme il conviendrait la qualité de son art volontaire, il n'en est pas moins certain que son effort est hautement méritoire, à cause de la noblesse et de l'audace sereine de celui-là qui ose le tenter. *Marius vaincu* est l'œuvre d'un poète à coup sûr, et si, après les avortements de réalisation intéressée que des faiseurs de vers grossiers ont cherché à déguiser trop souvent sous le nom de tragédies pour qu'on les jouât à la Comédie Française ou sur les théâtres de plein air, cette forme d'art dramatique avait besoin d'être remise hautainement en honneur, ce serait ici la gloire de M. Alfred Mortier d'y avoir travaillé sûrement, d'une autre manière peut-être mais aussi bien que Jean Moréas dans son *Iphigénie*, dont il serait peut-être temps que se souvînt, selon ses promesses solennelles, celui qui seul en pourrait hâter la représentation.

Mme Olga Demidoff fut une très belle Nerbala ; MM. Jean Hervé (Marius) et Louis Bourny furent pathétiques à souhait.

Memento. — Odéon : *Mlle Molière*, pièce en 4 actes et en vers, de Louis Leloir et M. Gabriel Nigond (10 mai). — Petit Théâtre : *Les Bons Apôtres*, pièce en 3 actes, de M. Gustave Téry ; *l'Augmentation*, un acte de M. Pon-

cheville (14 mai). — Théâtre Sarah Bernhardt : *Vidocq, empereur des Policiers*, pièce en 5 actes et 7 tableaux, de M. Emile Bergerat (15 mai). — Théâtre Réjane : *Jacques Abran*, pièce en 3 actes, de M. Antoine Bibesco (24 mai). — Nouveautés : *Le Crampon*, pièce en 2 actes, de M. Robert Dieudonné (1er juin). — Comédie-Royale : *le Doute*, pièce en 3 actes, de M. Daniel Jourda (1er juin). — Ambigu : *Bagnes d'Enfants*, drame en 4 actes de MM. André de Lorde et Pierre Chaine, d'après le roman de M. Edouard Quet : *En correction* (2 juin). — Théâtre-Michel : *Jules, ou le Mariage Inespéré*, pièce en 1 acte, de M. Alfred Gragnon; *Lyly Clown*, pièce en 1 acte, de M. Didier Gold : *Vos yeux sont faits*, pièce en 1 acte, de M. Yves Mirande; *A la Chambrée*, pièce en 1 acte, de MM. Forlyce et Matrat : *Halley... bonne...*, revue en 1 acte, de M. Michel Carré (2 juin).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Déménagement du ministère des Colonies et le futur aménagement du pavillon de Flore. — Expositions d'art chinois au Musée du Louvre (mission Pelliot), au Musée Guimet et au Musée des Arts décoratifs. — Nécrologie : Eugène Ledrain. — Réorganisation de la Pinacothèque de Munich. — Nouvelle Galerie d'art moderne à Amsterdam. — Le nouveau Musée de Boston. — Le Musée des Arts décoratifs de New-York. — Memento bibliographique.

Après huit années d'atermoiements, le ministère des Colonies s'est enfin décidé à évacuer le **Pavillon de Flore** pour aller s'installer rue Oudinot, et l'administration des Beaux-Arts fait en ce moment exécuter les travaux d'appropriation nécessaires pour convertir en salles de musée les locaux devenus libres. Mais on n'en est encore qu'à l'enlèvement des cloisons et des escaliers construits pour les bureaux des Colonies, et le plan définitif du futur musée n'est pas encore arrêté; on se heurtera là à plus de difficultés qu'on ne pensait tout d'abord, à cause de la disposition du gros œuvre architectural de cette partie du palais : sectionnement compliqué au rez-de-chaussée; au premier étage, longue galerie étroite flanquée d'une suite de petites salles surélevées de plusieurs marches. Toutefois, il est décidé dès maintenant que le rez-de-chaussée sera affecté à la sculpture, que le premier étage, où les salles viennent rejoindre la galerie des Rubens, sera réservé à la peinture et qu'on y installera, entre autres, les collections Chauchard et Thomy-Thiéry; et l'on a laissé espérer qu'au second étage seraient exposées les merveilleuses collections de dessins, si peu connues, que possède le Louvre (elles viennent de s'enrichir, grâce à l'intelligente initiative de M. Paul Leprieur, à la vente à Stuttgart de la belle collection A. von Lanna, de quatre pièces remarquables, dont deux précieuses feuilles d'études qui, malgré les indications du catalogue qui les attribuait l'une à un maître de l'Allemagne du Sud, l'autre à Gérard David, M. Leprieur a reconnu des dessins de maîtres français du xvᵉ siècle). Il est vrai

que la lumière n'est guère favorable à ces fragiles croquis et que plu-
sieurs des dessins actuellement exposés en ont pâti cruellemen
Peut-être, étant donné le peu de commodité des locaux qui va rend
si difficile la tâche du conservateur des peintures, serait-il préférab
de réserver également aux tableaux ce second étage? On avait pr
jeté de faire de ce pavillon de Flore le musée de l'école français
C'est un beau rêve qui, malheureusement, ne pourra guère se réal
ser, à cause des déplorables conditions que nous venons d
dire. Du moins pourrait-on essayer d'y donner de notre art d
XIXe siècle, dont les productions sont actuellement dispersées au
quatre coins du musée ou même reléguées dans les magasins, u
tableau d'ensemble, historiquement tracé, où l'on suivrait pa
exemple toute l'évolution du paysage moderne, depuis les paysag
historiques de Bidault, de Valenciennes, et les œuvres de ces précu
seurs que furent un Joseph Vernet, un Moreau, un Demarne, u
Bruandet, jusqu'au mouvement impressionniste. Mais pourquoi n
demanderait-on pas aux pouvoirs publics de consentir à la dépen
(« la France est assez riche pour payer sa gloire ») de faire table ra
de toute la distribution actuelle de cette partie de palais et de recon
truire entre les quatre murs, comme on fit vis-à-vis au pavillon
Marsan, des salles vraiment appropriées à leur destination future? I
Musée du Louvre doit-il à jamais porter la peine de son installatio
dans un palais désaffecté, être à jamais condamné, de ce fait, à n'
tre, vis-à-vis des musées si logiquement aménagés d'Allemagn
d'Angleterre et des Etats-Unis (1) qu'une suite incohérente de colle
tions sans lien, sans âme, sans enseignement profitable? La Fran
ne pourrait-elle faire, rien que pour la pleine mise en lumière
en valeur de son école nationale, ce que l'Autriche a fait, il y
vingt ans, pour l'ensemble des collections impériales, en dotant Vien
de son admirable Musée de l'histoire, de l'Art, si vivant et si instru
tif? Et puis, aussi, à quand l'expulsion du ministère des Finance
dont le départ aiderait beaucoup à ce classement plus logique,
indispensable, de nos collections? A quand le départ du musée
Marine, qu'un vote du Parlement envoyait aux Invalides rejoind
logiquement le musée de l'Armée, et qui, consacré à nouveau « mus
national » (en quoi la Marine est-elle plus nationale que l'Armée?) p
le décret du 27 mai, qui vient de régler l'organisation de nos Musé
d'Etat, va s'en prévaloir pour s'ancrer plus que jamais au Louvre?

En attendant sa destination définitive, le pavillon de Flore a re
dans une des salles du rez-de-chaussée (ouverte les mercredis, jeud

(1) Voir, sur ce sujet, une intéressante brochure de M. Louis Réau : *Notes co
plémentaires sur l'organisation des musées : les Musées américains* (in-8, 12
extrait de la *Revue de synthèse historique*, décembre 1909) et ce qui est dit p
loin du nouveau musée de Boston.

et vendredis, de 1 h. à 5 h.) les œuvres d'art rapportées du Turkestan chinois par cette mission Paul Pelliot (1906-1909) dont les découvertes ont été si retentissantes et ont fait notamment de notre Bibliothèque Nationale, grâce à l'abondance et à la valeur des manuscrits rapportés, le premier dépôt sinologique du monde. Le Turkestan chinois a, dans l'histoire de l'art, une importance capitale : carrefour des nations, point de rencontre des caravanes et des civilisations de l'Inde, de la Perse et de la Chine, il a servi de trait d'union entre l'art bouddhique hindou du Gandhâra pénétré d'influences helléniques (dont les monuments rapportés par la mission Foucher sont au Louvre) et l'art de la Chine puis, par celui-ci, l'art du Japon ; il a été le milieu d'élaboration des formules gréco-bouddhiques de l'Inde avant que celles-ci arrivassent dans les ateliers monastiques de l'Extrême Orient. Aussi s'explique-t-on que depuis 1897 les missions Klementz (Russie), Aurel Stein (Angleterre), Grünwedel et Huth, puis Grünwedel et Le Coq (Allemagne) se soient succédé dans ces régions désertes, où les explorateurs avaient signalé l'existence de villes mortes, pour arracher à celles-ci le secret de leur civilisation (1). La révélation a été surprenante : c'est ainsi que MM. Grünwedel et Le Coq ont remis au jour des palais et des temples ornés de compositions de style bouddhique peintes à fresque dont la fraîcheur n'avait pas été atteinte, des peintures sur bois et sur soie, des statuettes, etc. Venue la dernière, la France n'en a pas moins, grâce à M. Pelliot, aidé de ses collaborateurs MM. Vaillant et Nouette, recueilli une abondante et précieuse moisson. Signalons, avant tout, une extraordinaire série de peintures sur soie, vrai trésor découvert dans une cachette d'un temple ruiné de Touen-Houang, que la diversité de leur style et de leur caractère échelonne sur plusieurs siècles, en remontant peut-être jusqu'au XI^e^ avant notre ère, et dont la grandeur et la noblesse de conception, la délicatesse de coloris, le rare sentiment décoratif excitent l'admiration. D'autres peintures sont des fragments de fresques, d'une fraîcheur de coloris étonnante, d'un style non moins remarquable et où on a l'étonnement, devant telle tête barbue de vieillard, de constater une extrême parenté avec les têtes d'Apôtres ou de Prophètes de nos manuscrits carolingiens. Ce sont ensuite quelques statues de bois d'une exécution très primitive, des bas-reliefs à figures ou des têtes isolées provenant de statues ou de statuettes en terre non pas cuite, mais séchée : l'une de ces petites têtes a tout le charme d'une figurine de Myrina, tandis qu'une autre, de grandeur naturelle, du VIII^e^ siècle, avec son expression de placidité souriante,

(1) V. sur l'ensemble de cette question un article très documenté de MM. A. Foucher dans la *Chronique des Arts* du 11 décembre 1909 : *Découvertes archéologiques dans le Turkestan*,— et sur les découvertes de la mission Grünwedel et Le Coq et de la mission Pelliot deux articles de M. G. Migeon dans *le Journal des Débats* de 2 novembre 1908 et du 12 mars 1910.

semble planer au-dessus de la vie réelle. Il y a là, enfin, des vases
bronze et des céramiques (quelques-unes de celles-ci à frises d'anima
où se révèlent des formes sassanides); des fragments d'étoffes do
quelques-unes montrent une parenté avec les tissus byzantins; enfi
des miroirs en bronze et des petits bronzes archaïques, acquis à
gnan-fou, vieille capitale de la Chine occidentale. M. G. Migeon a
raison d'écrire : « La mission Paul Pelliot est une grande date da
l'histoire de nos missions archéologiques ; à vrai dire, je n'en vois p
de plus glorieuse depuis celles qui nous assuraient en pur bénéfi
scientifique en Grèce ou des richesses archéologiques incomparabl
comme celles de M. de Sarzec en Chaldée ou de M. de Morgan
Suse (1). » On sentira encore davantage l'intérêt de ces découverte
lorsqu'on pourra exposer logiquement à la suite les unes des autre
comme se le propose le distingué conservateur des antiquités extrêm
orientales, les découvertes de la mission Foucher au Gandhâra, cel
de M. Pelliot au Turkestan, et enfin les œuvres chinoises de la coll
tion Grandidier.

Le **Musée Guimet** nous fournit l'occasion de poursuivre l
tude de cette peinture chinoise juste au point où nous laissaient
plus récentes peintures de la salle Pelliot. En deux grandes salles
rez-de-chaussée, M. Guimet a groupé une série d'œuvres significa
ves, patiemment réunies depuis des années, qui permettent de suiv
et d'étudier — surtout si l'on prend pour guide le beau et sava
catalogue dressé par M. J. Hackin avec la collaboration de M. Tchan
Yi-tchou (2) — l'histoire de la peinture en Chine pendant notre
du x^e^ au xix^e^ siècle, depuis les œuvres bouddhiques jusqu'a
créations réalistes modernes. L'occasion de cette exposition a
fournie par le don à M. Guimet de quatre peintures des pl
remarquables, et mêmes célèbres, qui lui furent offertes par l'imp
ratrice-mère Tseu-Hi, peu de temps avant qu'elle mourût, en rem
ciement de la restitution faite par M. Guimet à la cour de Pékin
deux grands sceaux impériaux qui avaient été pris comme butin à
suite du siège des Légations. L'une, d'un admirable dessin, œuv
d'un empereur du xii^e^ siècle, Siouan-Ho, représente un des prédéc
seurs de ce dernier, l'empereur Ming-houang, instruisant son fi
Les trois autres sont des paysages signés de Tchao Po-kiu (xi^e^ s
cle?), Ma Lin (xi^e^-xii^e^ siècles), Tchao Mong-fou (xiii^e^-xiv^e^ siècle

(1) *Journal des Débats* du 12 mars 1910.

(2) *La Peinture chinoise au Musée Guimet;* Paris, P. Geuthner, in-4 oblo
vii-97 p. av. 16 planches. Ce bel album n'offre pas seulement le catalogue
œuvres exposées au Musée Guimet; c'est, en outre, un ouvrage d'ensemble, ex
nement documenté et précieux, sur la peinture chinoise, qu'il étudie dans ses cé
tères successifs. Il est complété par un index alphabétique des noms d'artis
avec le fac-simile de leurs signatures. — V. également sur l'art chinois l'ouvr
de S. W. Bushell récemment traduit en français par M. H. d'Ardenne de Tiz
(Paris, H. Laurens, éd., in-8, ill.)

où le sentiment décoratif s'allie à un étonnant rendu de l'espace. Autour et à la suite de ces quatre chefs-d'œuvre sont disposés des ouvrages caractéristiques des plus célèbres peintres de l'Empire du Milieu : chevaux par Tchao Mong-fou ; série d'études de Li-Long-Mien donnant sur les barbares alors connus des Chinois de curieux renseignements; précieux albums ayant appartenu à l'empereur Kan-hi et à l'empereur Kien-Long, le second de ces recueils formé d'admirables études de fleurs; etc., etc.

Enfin, la Chine semblant décidément être à l'ordre du jour, le **Musée des Arts décoratifs** vient de faire succéder à la trop brève exposition des œuvres décoratives de M. Albert Besnard et des poteries du regretté Chaplet, une exposition (qui, elle, restera ouverte jusqu'en octobre) montrant l'influence sur notre art français, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, des œuvres d'art de la Chine que venaient de faire connaître les navigateurs hollandais et les missionnaires (1). L'idée d'une semblable réunion est tout à fait neuve et a été réalisée — comme c'est l'habitude au Musée du pavillon de Marsan — de façon extrêmement séduisante. La Chine, ici, n'est plus la contrée mystérieuse des époques archaïques, mais le « pays charmant » chanté par Bazin, pays chimérique des tours de porcelaine et des paravents de laque où grimacent les poussahs et se contournent en arabesques des fleurs irréelles. Et rien n'est plus amusant pour l'œil et pour l'esprit que la fantaisie délicate déployée par nos artistes européens dans ces commodes ventrues et laquées, ces paravents, ces porcelaines de Delft, de Chantilly ou de Saxe, ces vases montés en bronze, ces estampes décoratives, ces peintures, ces tapisseries, et mille autres « chinoiseries », variations ingénieuses sur les créations de l'art chinois dont un choix excellent est offert là à la comparaison. L'une des tapisseries exposées, tapisserie de Beauvais d'après Boucher, a une curieuse histoire : elle avait été offerte par Louis XV à l'empereur du Céleste Empire; mais celui-ci trouva peu jolies ces Françaises attifées à la chinoise, et il enferma la tenture dans un coffre. Elle y resta jusqu'à la guerre récente des Boxeurs, et, retrouvée par nos soldats, est revenue dans son pays d'origine, dans un état de fraîcheur merveilleux.

§

M. Eugène Ledrain, conservateur des antiquités orientales au Musée du Louvre et professeur d'épigraphie orientale à l'Ecole du Louvre, est décédé à Paris au mois de février dernier, à l'âge de soixante-dix ans. C'était un homme de grand savoir, d'esprit élevé et curieux.

(1) Au moment où nous achevons cette chronique paraît sur ce sujet un livre qui vient d'être le sujet de thèse de doctorat d'une jeune étudiante russe, M^lle^ H. Belevitch-Stankevitch : *Le Goût chinois en France au temps de Louis XIV*, in-8, ill.

D'abord Oratorien, il abandonna la carrière ecclésiastique et se consacra à l'étude de l'orientalisme. Il y débuta par de savantes recherches sur l'histoire religieuse et l'épigraphie de l'ancienne Egypte et publia en 1882 une importante *Histoire du peuple d'Israël*. Il publia aussi, en 1897, un *Dictionnaire de la langue de l'ancienne Chaldée*. Enfin, on lui doit les catalogues des monuments araméens et himyarites et des monuments phéniciens du musée du Louvre, et une étude sur *les Monuments égyptiens de la Bibliothèque Nationale*.

§

Quatre événements importants ont eu lieu à l'étranger depuis quelques mois : en Allemagne, la réorganisation de la Pinacothèque de Munich ; en Hollande, l'inauguration d'un Musée d'art moderne ; aux États-Unis, l'inauguration du nouveau Musée de Boston et d'un Musée des arts décoratifs à New-York.

Appelé, comme nous l'avons dit, à la direction générale des musées de Bavière par le prince-régent à la suite de l'injuste traitement dont il avait été l'objet à Berlin (1), M. Hugo von Tschudi n'a pas tardé à faire preuve à **Munich** de l'activité dont avait bénéficié sous sa direction la Nationalgalerie de Berlin. Il a porté tout d'abord ses efforts sur la réorganisation de l'Ancienne Pinacothèque. Trop encombré de morceaux secondaires qui entravaient la mise en meilleure valeur des œuvres principales, le musée a été d'abord débarrassé de plusieurs centaines de ces tableaux, — provisoirement du moins, en attendant que soient construites les annexes destinées à agrandir la galerie. Cet allègement a permis de mettre plus d'air autour des autres toiles, d'en placer un certain nombre dans un meilleur éclairage ou plus à la portée du regard, d'y intercaler des œuvres saillantes reprises à des galeries provinciales, — qu'on dédommagera d'ailleurs de ces retraits par des pièces appartenant à l'histoire ou aux écoles d'art locales, — réalisant ainsi le projet formé par le roi Louis Ier de faire de la Pinacothèque de Munich une collection nationale peuplée d'œuvres d'un intérêt général et d'une valeur exceptionnelle. Surtout l'on s'est attaché, dans cette nouvelle présentation, à mettre les œuvres le mieux possible en valeur, et l'on s'est même efforcé d'aider à ce résultat par des fonds appropriés.

Parmi les tableaux qui sont venus enrichir la galerie, citons notamment : provenant de Schleissheim, un *Christ homme de douleurs* de Hans Multscher ; la magnifique *Crucifixion* de Cranach, de 1503, autrefois attribuée à Grünewald ; un *Saint Erasme* et un *Saint Nicolas* de Burgkmair, qui constituaient, avec deux autres peintures reprises à la galerie de Burghausen, les volets du *Saint Jean à Path-*

(1) *V. Mercure de France*, 1er mai 1908, p. 155, 16 juin 1909, p. 347, et 1er avril 1909, p. 146.

nos déjà à la Pinacothèque ; trois natures mortes de Jan Fyt ; un *Crucifiement* et une suite de huit tableaux ayant trait à l'histoire les Gonzague, du Tintoret ; le *Portrait équestre du duc d'Olivarez*, attribué jadis à Velazquez et maintenant à del Mazo ; une *Femme nue sur un sofa*, de Boucher ; des *Ruines d'un temple romain*, de Hubert Robert ; — du musée d'Augsbourg, la délicieuse nature morte *les Gantelets*, de Jacopo de Barbarj, bien connue des visiteurs de cette galerie, le *Portrait de femme* attribué à Léonard, *le Christ chez Marthe et Marie* du Tintoret ; — de la galerie d'Erlangen, un petit *Paysage de forêt* de Rubens ; — du Musée national de Munich, deux portraits de Vivien : le sien propre et celui du *Duc de Villars*, puis l'effigie du *Comte palatin de Zweibrücken-Birkenfeld*, par Tocqué. A ces reprises s'ajoutent quelques acquisitions récentes particulièrement heureuses : une *Nature morte* de Goya ; et un portrait du Greco, réplique originale du fameux *Espolio* de la cathédrale de Tolède ; un *Portrait de femme* français du commencement du XVI^e^ siècle ; un Guardi : *Concert dans un couvent de femmes à Venise*, et un *Portrait d'homme* de Gainsborough.

Au mois de décembre dernier a eu lieu à **Amsterdam** l'ouverture d'une construction annexe de Rijksmuseum destinée à l'art moderne : « Het Rijksmuseum voor moderne Kunst ». On fait l'éloge du goût qui a présidé à l'aménagement du vestibule et des salles, le premier décoré de boiseries provenant d'une vieille demeure de Rotterdam, avec des vitrines garnies d'anciennes porcelaines, des portraits de famille et des sièges du XVIII^e^ siècle, qui donnent l'impression d'un intérieur patricien d'autrefois. Les meilleures œuvres de la galerie de peinture sont dues à des dons ou des prêts d'amateurs, tels que les legs Drucker, van Lynden et Westerwondt, les prêts de MM. Hoogendijk et Cohen-Gosschalk. Les principales richesses de cette galerie consistent en de nombreux tableaux de Jacob et de Willem Maris, de Mauve, de van Gogh (sept toiles et trois dessins) et de notre compatriote Cézanne (onze paysages ou natures mortes).

Le mois précédent avait lieu à **Boston** l'inauguration du nouveau « Museum of Fine Arts » destiné à suppléer à l'insuffisance du vieux musée de Copley-Square qui, après avoir débuté modestement, en 1876, avec une demi-douzaine de tableaux, de sculptures et de tapisseries, ne pouvait plus recevoir, faute de place, aucune donation ni legs. Le nouveau musée, construit sur les plans, d'un goût très sûr, de M. Guy Lowell, après une enquête approfondie de plusieurs années dans les principaux musées d'Europe, peut être tenu pour le musée-type, et c'est peut-être parmi les musées modernes, dit M. Louis Réau (1), « celui qui remplit le plus parfaitement la triple fonction de

(1) *Chronique des Arts* du 29 janvier 1910, p. 37. Consulter, pour plus de détails, le

dispensateur de jouissances artistiques, de laboratoire scientifique, et de foyer d'éducation populaire. Le plan général est si habilement conçu que tous les départements du musée pourront s'agrandir au fur et à mesure des besoins, sans rompre la symétrie et l'homogénéité de l'ensemble. Les différents départements sont entièrement indépendants les uns des autres, et constituent chacun un musée à part qui se suffit à lui-même. Pour éviter l'encombrement des œuvres d'art, si préjudiciable à la jouissance artistique et à l'étude, on a divisé les collections en deux séries: les chefs-d'œuvre sont exposés à l'étage principal ; les autres œuvres, qui présentent surtout un intérêt historique ou documentaire, sont emmagasinées au rez-de-chaussée, à proximité des cabinets des conservateurs et des bibliothèques spéciales. Le visiteur ordinaire se contentera de parcourir les « galeries d'exposition » ; le curieux et l'érudit désireux de poursuivre leurs investigations n'auront qu'à descendre à l'étage inférieur dans les « galeries de réserve » et les salles de travail. Enfin la lumière est partout distribuée à profusion, savamment captée, dosée et dirigée de façon à mettre les différents objets en valeur, et, d'autre part, les moindres détails de l'installation témoignent d'un esprit pratique et d'un souci du confort inconnus dans les musées européens ».

Enfin, au mois de mars dernier a eu lieu, au Musée métropolitain de **New-York**, l'inauguration de la nouvelle section d'art décoratif : vingt-cinq salles réparties sur deux étages et offrant, en œuvres originales ou en moulages, un résumé des créations d'art dans les différents pays d'Europe à tous les siècles : sculptures en pierre ou en bois, meubles, tapisseries, etc., du Moyen-âge et de la Renaissance, complétés par la magnifique série d'ouvrages d'art français, de Louis XIV à nos jours, provenant de la collection Hoentschel (1).

Memento. — Nous avons plaisir à annoncer la publication du nouveau portefeuille de l'Arundel Club de Londres, cette Société dont le but si louable est, comme nous l'avons déjà dit, de faire connaître, par de belles reproductions, les chefs-d'œuvre des collections privées d'Angleterre (2). Le *Portfolio* de 1909 ne le cède pas en intérêt et en beauté aux précédents. Les vingt planches en héliogravure, d'une exécution parfaite, qui le composent, nous offrent les œuvres suivantes, accompagnées chacune d'une brève mais substantielle notice : *L'Annonciation*, par Giovanni da Ponte (coll. de sir Hubert Parry) ; *La Création*, par Albertinelli (même collection) ; *Allégorie*, par Piero di Cosimo (coll. de M. Otto Beit) ; *Madone et Saints*, par

fascicule illustré du *Museum of Fine Arts Bulletin* (nos 40-41-42), publié à cette occasion et donnant des vues extérieures et intérieures et un plan de l'édifice.

(1) Le Musée métropolitain a publié à cette occasion, en supplément à son *Bulletin*, un numéro spécial illustré qui donne une idée de cette installation et de ces richesses.

(2) S'adresser pour tous renseignements à M. Clifton, secrétaire de l'Arundel Club, 24, Bury Street, St. James, Londres. Le prix de l'abonnement est de 25 francs par an.

ntagna (coll. de sir Hubert Parry) ; *Sainte Famille*, par Carpaccio (coll. lord Berwick) ; *Musicien*, par Savoldo (coll. du comte Amhurst) ; *nzalve de Cordoue*, école allemande (ibid.) ; *Portrait d'homme*, par tonio Moro (ibid.) ; *Portrait d'homme* et *Portrait de jeune homme*, Frans Hals (ibid.) ; *Bords de rivière*, par van Goyen (coll. de M. Tal-) ; *Daniel et Nabuchodonosor*, par Rembrandt, superbe composition, qu'ici inconnue, datée de 1631 (coll. du comte de St. Germans) ; *Portrait omme* et *Portrait de femme*, également par Rembrandt (coll. du comte Beauchamp) ; *Deux enfants avec un chien*, par A. Cuyp (ibid.) ; *ène d'intérieur*, par Jan Steen (coll. de S. M. le Roi d'Angleterre) ; *ène de cabaret*, par Le Nain (coll. de sir Hubert Parry) ; *Vue de Venise*, Guardi (coll. de M. Otto Beit) ; *Trois portraits*, par Zoffany (coll. de Hubert Parry) ; *Mère et enfants*, par Reynolds (coll. du comte de Germans).

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DU MIDI

rovençal ou Français ? (*Occitania*). — Une *Causerie sur Calendal* (Marseille, rairie Ruat). — Les *Chants de Deuil*, de Philadelphe de Gerde (Avignon, Librai- Roumanille). — L'œuvre de M. Raoul Gineste (*Amo Trevado*, la *Coulougno rubanado*, *Carnavalejado*, Avignon, librairie Roumanille, et Paris, librairie haud). — L'âme provençale, d'après M. Emile Ripert

M. de Villeneuve poursuit, dans son journal *Occitania*, un intéssant travail de mise au point des principales questions félibréens. Ses études pleines de clarté et de bon sens ne seront sans ute pas très goûtées par tous ceux qui veulent s'illusionner quand me et qui, par exemple, ne comprennent pas qu'il rédige en fran- s un journal d'action félibréenne.

A ceux-là, M. de Villeneuve répond, dans un article : **Provençal Français ?**, par quelques vérités qu'il est bon de reproduire. Jn journal en provençal, nous dit-il, est un hiéroglyphe pour l'imnse majorité de ceux qui parlent habituellement la langue. La gue d'oc est, en effet, parlée uniquement par les paysans et les rriers qui habitent les villages, mais ils ne la lisent pas. Dans villes, le peuple ne parle plus que le français ou un affreux demiois et « pour ceux-là, un journal en langue d'oc n'est pas seulent un hiéroglyphe difficile à déchiffer, c'est presque un livre né ».

ces raisons s'en ajoutent d'autres : l'extrême variété des dialecet l'absence d'une orthographe tendant à les rapprocher. C'est rquoi M. de Villeneuve a raison de conclure :

estime que ceux qui veulent créer un mouvement en faveur du relèvet de la langue d'oc se voueraient à un échec certain s'ils s'obstinaient à ire *exclusivement*. Leur action ne s'exercerait que sur quelques cenes de personnes qui ne sont pas à convaincre et elle n'atteindrait pas la se.

§

M. Paul Ruat publie la **Gauserie sur Calendal** qu'il fit Cassis devant les prud'hommes et les pêcheurs du petit port méd terranéen qui vit les exploits du héros de Mistral. Pas plus qu'il y vingt ans, lorsque M. Paul Mariéton, comme il le raconte dans *Terre provençale*, lut à quelques pêcheurs les trois premiers chan de *Calendal*, les habitants de Cassis ne connaissent aujourd'hui poème où leurs collines pierreuses et leur mer éblouissante son immortalisées. M. Paul Ruat a donc été bien inspiré de leur parle avec flamme de ce livre de *Calendal* « que les félibres placent beau coup plus haut que *Mireille* ».

§

C'est du fond des Pyrénées, du fond des Baronnies de Bigorre, qu nous vient le chant mélancolique de Mme Philadelphe de Gerde. Dan le dur dialecte bigourdan, les **Chants de Deuil** de cette poétess prennent des intonations tragiques et l'on croit entendre la plain même de la vieille terre d'oc. Pour Philadelphe de Gerde la batail de Muret est d'hier à peine. Elle souffre de la détresse du Midi, el prophétise des maux plus grands encore et invective ceux qui s sont soumis.

Ah ! le grave, le pur, le noble chant, enfin sincère, parmi tant de vain et puériles illusions ! Et de quelle admirable manière il est chanté ! Il faut li ces strophes brèves, sobres, poignantes, qui s'élèvent comme une lamenta tion parfois, parfois comme une malédiction et parfois aussi comme un exhortation dernière. Ce livre, d'un bout à l'autre, est d'un tragique in tense. On y sent l'agonie, non d'une âme, mais de l'âme d'un peuple. C y entend le cri suprême de la langue d'oc qui ne veut pas périr et se sen pourtant mortellement frappée. Pour avoir osé être sincèr, Philadelphe d Gerde a donné un admirable poème de mélancolie.

Ainsi s'exprime Emile Ripert, à propos de *Chant de Deuil*, don je citerai la plainte suivante :

Chaque âme a sa mission sur terre ; — celle qui me revient — est d me souvenir. — Et c'est pourquoi je pars en guerre, — avec fureur, — contre l'oubli.

Chantez, vous autres, si doucement qu'il vous plaira, — ô frères ! chan tez — si c'est votre métier ! — Mais moi que le souvenir hante, — le cœu soucieux, — je pleure le passé.

Et c'est pourquoi là où je passe, — je vais tout fouillant — et réveillan — Mais, las ! en tous lieux quoi que je fasse, — je ne lève du sol — qu sang et deuil.

Car les pirates de l'époque sombre — en semèrent tant — chez nous, jad — que la terre en est encore rouge, — le ciel obscur — et le ven plaintif.

Chantez, vous autres, le temps de gloire, — le joli temps — d'amour et
e joie ! — Moi, je réserve la mémoire — aux horreurs — des temps
oirs.
Mais, las ! avec tes châteaux en ruine— et tes étendues — des pays nus,
suis seule à délirer la revanche — à laquelle nous avons droit —
epuis Muret !
Muret !... Muret?... qui oserait y songer ? — En sept cents ans, — il s'en
sse tant ! — Il ne s'est pas passé autre chose — qu'un licol — à notre
u !
Et, tête basse, épaules souples — nous autrefois — si superbes, —
eil éteint, nous regardons les hiboux et les éperviers — se repaître —
notre pays.
Croyances, usages et biens, et langage, — notre renommée — et jus-
'à notre nom, — tout y a passé, qu'on s'en souvienne ! — Et le peu qui
us reste — y passera !

§

M. Raoul Gineste, qui avait dispersé jusqu'ici ses poèmes dans
s revues et les journaux, vient de les réunir. Il a formé ainsi trois
lumes qui, parus en même temps, lui donnent, du coup, une excel-
nte place dans la littérature provençale contemporaine.

L'œuvre de M. Raoul Gineste comprend *Amo Trevado* (Mes Hantées), la *Coulougno Enribanado* (la Quenouille Enru-bannée), et *Carnavalejado* (les Carnavalesques).

Le premier volume, malgré son titre, ne contient pas que des poèmes
ntastiques et la mélancolie de quelques-uns de ses sujets est tou-
urs rachetée par la vivacité du rythme. M. Raoul Gineste possède à
haut degré la musique de sa langue et il en joue avec une admi-
ble virtuosité. De plus il limite son inspiration aux sujets populai-
s, aux légendes locales, aux croyances rustiques ou marines, et il a
bien su faire sienne l'âme des conteurs et des chanteurs anonymes
e plusieurs de ses poèmes ont l'accent profond et naïf des chansons
pulaires. Ecoutez *le Glas :*

La demoiselle est morte ! — Trois vieilles du pays — Prient devant sa
te.
L'une dit : « Elle m'apportait — du lin et du chanvre. — Qu'elle m'était
ritable ! »
— « Moi, toutes les semaines, — fait l'autre mère-grand, — « elle me
nait de la laine. »
— « Que deviendrai-je demain ? — soupire la plus vieille. — Elle
vait mon pain. »
La demoiselle est morte ! — Trois jeunes filles du pays — pleurent de-
t sa porte.
Maintenant qui m'apprendra, — a fait la plus jeune, — le soir, à cou-
? »
— « Qui sera ma maîtresse — pour me faire lire — dans le livre de
sse ? »

— « Qui séchera les pleurs, — murmura la troisième, — de celle que l'amour a meurtrie ? »

La demoiselle est morte ! — Trois jeunes gens du pays — causent devant sa porte.

« La mort, qui n'épargne personne, — nous enlève la meilleure ! — a dit l'un d'eux.

« — Elle nous enlève la plus belle, — ajoute le second. — O mort, que tes arrêts sont cruels ! »

L'autre, la main sur le cœur, — ne dit rien, mais il est si pâle — qu'il semble déjà mort !

Dans *la Quenouille Enrubannée* ce sont encore des chansons, des noëls, des récits, contes, fabliaux et légendes. La vie provençale des villages est décrite de façon originale dans des poèmes variés et pleins de mouvement. Je citerai cette *Chanson de pâtre :*

Si les magnans font la soie, — les moutons et les brebis — (Holà ! Pachouquet, tu ne gardes pas !) — nous donnent la bonne laine — que nos vaillantes paysannes — filent pour faire le drap.

La soie est pour les coquettes, — pour les belles poupée. — (Holà ! Pachouquet, tu dors encore !) — La laine est pour les vertueuses — les courageuses, les pauvres — qui ne craignent pas le travail.

Dans les robes de soie — les dames se tiennent raides — (Hop ! Pachouquet, au meneur !) — Dans les robes de laine — bourgeoises ou artisanes — ne font jamais trop de façon.

La soie est pour les filles perdues — qui font payer leurs caresses. — (Holà ! Pachouquet, ouvre l'œil !) — La laine est pour les bergères. — Pour les femmes d'intérieur — que l'orgueil n'a pas dévoyées.

Pour être habillé de soie, — il faut un tas d'argent — (Holà ! Pachouquet, elles vont trop loin !) — tandis qu'un bon drap de bure — qui vous tient chaud et qui vous dure — ne vous coûtera presque rien.

Si j'avais un habit de soie — je ne pourrais pas garder les brebis. — (Holà ! Pachouquet, es-tu malade ?) — Avec mon tricot de laine — je nargue la tramontane — et je ne risque pas d'attraper du mal.

J'aime beaucoup ma Bertrade ; — mais si je la voyais dans la soie — (Holà ! Pachouquet, nous nous en allons !) — je lui dirais : Mademoiselle, — vous ne serez plus ma bergère — cherchez un autre galant.

Le troisième volume, *les Carnavalesques*, contient des poésies et des contes d'inspiration joyeuse et les rythmes s'y balancent comme ces cloches dont M. Raoul Gineste dit qu'elles « réveillaient les voisins qui se mettaient à faire le *balali et balalan* de la faute d'Eve et d'Adam ».

Les trois volumes de M. Raoul Gineste apportent ainsi une contribution importante à la connaissance de l'âme provençale. Il a su en fixer les aspects les plus variés, et rendre surtout cette inquiétude du mystère qui, jusqu'à présent, n'avait pas été exprimée avec tant d'art. Le folk-lore provençal devra beaucoup à M. Raoul Gineste.

es chansons et ses contes seront goûtés des lecteurs provençaux pour ur langue savoureuse, leur clarté, et leur mouvement.

§

A propos d'un livre récent sur les légendes de Provence, M. Emile ipert publie, dans la *Revue hebdomadaire*, d'intéressantes varia- ons sur un thème qui lui est cher, à savoir : le sérieux, la gravité, la rofondeur de l'âme provençale.

Il rappelle que les Provençaux, les premiers, eurent la conception u sentiment mystique de l'amour et il explique avec beaucoup d'in- éniosité ce platonisme chez des hommes qui devraient, semble-t-il, der plus que d'autres aux ardeurs des sens :

Il y a chez les nôtres, dit-il, une paresse sentimentale que berce admira- ement ce sentiment idéaliste de l'amour. La conquête, la possession de la mme aimée, c'est une lutte, une fatigue, presque toujours une désillu- on. L'homme avisé de notre Midi semble se douter que le rêve est plus au que ne pourrait l'être nulle réalité : l'effort qu'exigerait la satisfaction son amour, par indolence il ne le fera pas, et de cette indolence il saura ire une délicatesse, un respect suprême...

M. Emile Ripert s'élève contre ceux qui ne veulent voir dans les rovençaux qu'une race de cigales :

Il monte de cette terre brûlante un vertige de volupté et de mélancolie ue seuls les plus pieux de ses fils peuvent sentir pleinement, mais qui urtant est au fond du caractère de la race. Il ne faut point se laisser mper au sourire qui déguise nos tristesses. Dans notre littérature, ni auvenargues, ni Daudet, ni Mistral, ni Aubanel, ni Paul Arène, ni Ros- nd, ni les jeunes poètes ne sont des âmes légères. Toutes ont souffert de mour et de la mort, puisqu'elles sont des âmes humaines, mais ce qui nne un prix spécial à leur douleur, c'est qu'elles ont essayé de la voiler us un sourire et que ce sourire est de la sorte un héroïsme.

Je n'aurai garde d'y contredire.

Memento. — Je reçois, trop tard pour en parler dans cette chronique, la duction de la *Genèse* par Mistral, à laquelle la librairie Champion a donné us ses soins.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Henri Heine : *Chansons et Poèmes*, transcription en rimes françaises par Mau- e Pellisson ; Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Elie-André Clot : *La Mer du Nord*, ai d'imitation poétique, d'après Henri Heine; Lyon, A. Rey et Cie (hors com- rce).— Lya Berger : *Les Femmes-poètes de l'Allemagne;* Paris, Perrin, 3 fr. 50 Fedor von Zobeltitz : *Friedel halb-süss, ein Sekt-Roman*, Berlin, Egon Fleis- el u. Co. M. 6. — Memento.

Chansons et Poèmes. — Il est assez curieux d'observer que

le seul poète allemand qui présida lui-même à la traduction français de ses vers est celui qui a été le plus souvent transposé dans notre langue. Voilà cinquante ans que cela dure! Henri Heine, qui tenait avant tout à voir exprimer avec précision ce qu'il avait voulu dire, s'était contenté d'une traduction en prose, bien qu'il se rendît compte mieux que personne, du tort que l'on faisait à ses poèmes en les rendant par de la vulgaire prose. N'avait-il pas parlé avec mépris de « clair de lune empaillé »? Mais, en poète véritable, il n'ignorait pas les difficultés qu'eût rencontrées une version poétique parfaitement adéquate à l'original. Ses successeurs ont eu moins de scrupules. Combien de pièces de vers « imitées de Henri Heine » ne trouve-t-on pas dans les meilleurs volumes de la poésie contemporaine?

Mais jamais encore on ne s'était hasardé à donner une traduction absolument complète en vers du *Buch der Lieder*. M. Maurice Pellisson a entrepris cette tâche ardue et s'en est tiré avec un rare bonheur. Certes, plus d'une fois il a été contraint de donner au texte du poète de fâcheuses entorses. Les nécessités de se plier aux exigences du vers lui ont fait ajouter maintes chevilles. Il a su cependant se conformer à l'esprit de l'original et s'imprégner autant qu'il était possible de l'état d'âme si particulier qui a donné naissance à la plus part des *lieds* de Henri Heine. Aux cinq recueils qui forment le *Livre des Chants*, M. Pellisson a ajouté *Jeune Souffrance* et *la Mer du Nord*, dont il est parvenu à rendre, non sans adresse, le ton, le tour et l'accent.

Le cycle de *la Mer du Nord*, qui n'est que partiellement connu en France et qui, de tous les poèmes de Henri Heine, révèle peut-être le mieux sa personnalité intime, a justement rencontré en la personne de M. Elie-André Clot un deuxième traducteur. M. Clot nous donne son travail comme le divertissement d'un homme venu à la poésie sur le tard. Il a fait tirer sa plaquette à 150 exemplaires sans nom d'auteur et c'est seulement un sonnet liminaire, dédié à Henri Heine, qui nous révèle la personnalité de l'auteur :

> Tu naquis Allemand, je suis de sang gaulois ;
> Tout nous a séparés : langue croyance et race.
> D'où vient que mon esprit du tien suivra la trace,
> Qu'il voudra te traduire et trahir à la fois?

Certains vers de M. Clot ont beaucoup d'allure. Dans son « essai d'imitation poétique » il a peut-être mieux *senti* le génie particulier de Henri Heine que ne l'a fait M. Maurice Pellisson. On se rend compte qu'il a éprouvé les mêmes sensations et qu'il s'est véritablement appliqué à recréer l'âme du voyageur. **La Mer du Nord**, telle que nous la présente le traducteur lyonnais, n'est pas un travail de savant, c'est l'œuvre d'une poète qui s'est ignoré longtemps et dont le rythme de Henri Heine a fait vibrer la lyre.

§

Les Femmes poètes de l'Allemagne. — Mlle Lya Berger est appliquée à nous faire connaître les poétesses allemandes depuis moyen âge, où Rotswitha chantait en latin, jusqu'à la période contemporaine qui mêle le néo-romantisme à l'émancipation. A un moment où nos femmes de lettres remplissent les gazettes de leurs faits gestes et nous initient à la nuance de leur « combinaison », sans nous rien cacher des ardeurs de leur sexe, il lui a semblé qu'il était opportun de renseigner le public français sur l'existence de ses « confrères » étrangères.

Elle ne s'est du reste pas exagéré l'importance que la littérature européenne devra accorder aux productions féminines d'outre-Rhin :

A part Annette de Droste-Hülshoff, qui figure en étoile de première grandeur au ciel du lyrisme allemand, et ses deux satellites de jolie lumière Fritty Paoli et Marie von Ebner-Eschenbach ; à part le multiple éclat de Carmen Sylva et la lueur solitaire d'Ada Christen, puis, de nos jours, les deux vives gloires jumelles de Maria Janitschek, Isolde Kurz, Ricarda Huch, Ossip Schwies d'assez près par la grâce pure d'Adalberta de Puttkamer, on ne peut guère noter de talent remarquable et original. Encore, pour les plus modernes, le mot originalité perd-il beaucoup de sa force avec des talents qui s'écoulent sans cesse d'une tendance à l'autre.

L'amour des Allemandes pour la poésie, la facilité qu'elles ont à la produire nuisent à sa perfection. La quantité, une fois de plus, porte préjudice à la qualité des œuvres. La rime, le rythme exercent sur l'esprit allemand une fascination qui l'aveugle. Là-bas, pourvu qu'on lise quelques phrases enstrophées, cadencées, peignant de banales impressions printanières ou sentimentales, c'est l'inévitable extase des *O wie schœn ! Wunderbar !* qui nous laisse, nous les enthousiastes Français, froids, déçus.

On ne saurait mieux dire. Tout le volume de Mlle Lya Berger s'empreint de cette sobriété dans la critique, de cette réserve dans l'éloge. C'est à la fois une anthologie et une histoire littéraire. Ce guide précieux que tous les amateurs de lettres étrangères consulteront avec fruit est accompagné de huit portraits.

§

Friedel halb-süss. — Il n'y a peut-être aucune raison littéraire à analyser ici régulièrement les romans infiniment agréables de M. Fedor von Zobeltitz, avec une fécondité surprenante, publie-t-il tous les quelques mois. Celui-là cependant mérite toute notre attention. Non point qu'il soit mieux écrit que les précédents, non point que, par les idées qu'il développe, il s'élève au-dessus de la moyenne de son fécond écrivain. Mais au moment où le problème de la suprématie germanique dans le monde se pose avec une si éloquente précision, son sujet nous paraît d'une actualité singulière. M. Fedor de Zobeltitz, en un volume de plus de 400 pages, a écrit l'apologie de la contrefa-

çon allemande. « *Friedel halb-süss* », c'est le nom d'une marque de champagne, allemand comme il va de soi, mais c'est aussi le sobriquet d'un pimpant officier de hussards qui mène grand train dans une garnison des bords du Rhin. Le père fabrique son vin mousseux, le fils, en portant l'uniforme, rehausse le prestige de la raison sociale. Ainsi, selon les préceptes de Guillaume II, le commerce et le patriotisme se viennent réciproquement en aide. Mais, comme le dit un des personnages du livre, « à Epernay il y a une noblesse du Champagne, chez nous ce n'est qu'une bourgeoisie du vin mousseux ». Il faudra donc, coûte que coûte, démontrer au monde que la qualité du vin mousseux fabriqué sur les bords du Rhin n'est pas inférieure aux produits de la Marne.

A travers une série de péripéties romanesques, nous assistons au triomphe définitif de la marque allemande, le jeune Friedel, après avoir quitté l'armée, étant parvenu à séduire l'héritière d'une richissime marque française. Tout cela est d'une psychologie infiniment instructive.

§

Memento. — A l'instar des nombreuses sociétés similaires françaises (Amis du Louvre, Amis de Versailles, Amis du Muséum, etc., il vient de se créer en Allemagne une « Société des Amis de la maison de Gœthe à Weimar ». La *Deutsche Rundschau* fait paraître dans ses annonces un appel en faveur de cette entreprise. La cotisation annuelle s'élève à 25 francs. En même temps, M. Wolfgang von Oettingen, directeur du « Gœthe-Nationalmuséum, » publie dans le corps de la revue (juin) une étude historique sur la maison de Gœthe. Il montre tout d'abord l'importance que le poète lui-même attachait à ses collections d'art et d'archéologie, à son musée d'histoire naturelle et à sa bibliothèque. Dans les dernières années de sa vie il en fit faire un inventaire, à vrai dire assez incomplet, mais qui permettrait de faire supposer qu'il ne désirait pas la dispersion de ses trésors. De plus, un testament a, paraît-il, existé qui prévoyait la création d'un Musée ouvert au public. Ce testament n'a cependant pas été retrouvé.

Près de quatre-vingts ans se sont écoulés depuis la mort de Gœthe et, faute de subsides, sa maison n'a pas encore pu être aménagé, conformément à ses désirs. L'Allemagne augmente de 5 millions la liste civile de l'empereur, mais il lui faut avoir recours à l'initiative privée pour présenter dans un cadre convenable les richesses laissées par son plus grand poète.

La maison de Gœthe à Weimar est une construction spacieuse composée de deux corps de bâtiment, qui datent de 1709. Gœthe l'habita depuis 1792 et s'en rendit acquéreur en 1794. Lorsqu'il mourut, ses héritiers étaient des enfants en bas âge. Sa belle-fille Ottilie, veuve de son fils Auguste, avait deux fils de quatorze et douze ans et une fille de quatre ans. Pour vivre il fallut se restreindre. Les collections furent entassées dans les combles afin de permettre la location d'une partie de la maison et les manuscrits s'accumulèrent dans les armoires. Plusieurs pièces rares furent vendues sous main pour faire de l'argent. Cet état de choses dura, avec des vicissitudes diverses, jusqu'en 1885. Ottilie avait quitté Weimar, laissant les soins de la

aison à un « custode ». Elle mourut en 1876. Sa fille Alma n'avait vécu
ıe quelques années (morte en 1844). Wolf de Gœthe, le cadet des petits-
s du poète, fut emporté en 1883 et son aîné Walther, dernier du nom, ne
i survécut que de deux années. C'est alors que, grâce aux héritiers indi-
cts, tout ce qui avait appartenu à Gœthe passa à l'Etat de Saxe-Weimar,
ıi présida noblement à la garde de ces inestimables trésors. Par une fête
ssi simple que grandiose, l'érudition gœth. nne fit son entrée dans les
ux vénérables où, pendant quarante, ans le génie du poète s'était épanoui.
ı désordre indescriptib e y régnait. L'habitation tombait en ruines; col-
ctions et bibliothèque, si admirablement classées jadis, n'étaient plus qu'un
ıas disparate. Patiemment on se mit à l'œuvre, avec les ressources mé-
ocres dont on disposait. Des années se passèrent encore avant que l'on
t se rendre compte de ce que contenaient les manuscrits. Aujourd'hui
travail est à peu près achevé. Il s'agit maintenant de rendre accessible
out le monde cette reconstitution unique dans son genre. Souhaitons
e l'Allemagne se détourne un instant de sa tâche actuelle pour se souve-
d'un passé auquel elle n'est point restée fidèle, mais que l'intérêt européen
mmande d'honorer.

Le professeur Wilhelm Fœrster communique à *Hochland* (juin) les
ıvenirs sur la part qu'il prit en qualité de représentant de l'Allemagne à
Commision internationale des poids et mesures qui se réunit à Paris
ıns les années qui suivirent la chute de l'Empire. Il fut lié assez intime-
nt avec Henry Saint-Claire Deville, qui lui réservait le plus aimable
ueil, malgré les récentes blessures de la guerre. On l'appelait couram-
nt « le maudit Prussien » et, tout en le traitant bien, on savait s'arran-
pour le tenir à l'écart. La même revue contient de fort belles reproduc-
ıs d'après Léonard de Vinci.

Dans *Das literarische Echo* (1er juin), M. L. Andro rompt une lance en
eur de « Chantecler », dont l'intérêt scénique lui paraît assez mince,
is dont le caractère philosophique est, selon lui, digne de la plus haute
ention. M. Henri Spirio présente une femme de lettres, Mme Lulu von
auss und Torney, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Un por-
it et une autobiographie complètent la documentation.

Der Sturm, ce journal hebdomadaire de combat « pour la culture et
t », que dirige M. Herwart Walden, a rehaussé ses derniers numéros
d'amusantes caricatures. Le célèbre critique Richard-M. Meyer est pré-
té sous le nom de Richard Moses Meyer, qui « a divisé résolument la littéra-
ire par périodes de dix ans et qui parvint à d'autres distinctions en analy-
t la coupe des cheveux, le costume et l'ossature des poètes visés ». Plus
c'est le professeur Adolphe Wagner, le célèbre économiste, « qui pro-
a à Chemnitz, au point de vue social-évangélique, contre les grands cha-
ux de dames et les bas à jour qu'une saine économie sociale ne saurait
laisser mettre sur le dos ».

HENRI ALBERT.

LETTRES POLONAISES

Stefan Zeromski : *Andrzej Radek czyli Syzyfowe Prace* (*André Radek ou les*

Travaux de Sisyphe), Caisse d'Employés de Librairie. — Kazimierz Przerwa Tetmajer : *Maryna z Hrubego*, Gebethner i Wolff. — Nos morts. — Memento.

Le beau roman de Zeromski : **André Radek ou les Travaux de Sisyphe**, qui vient de paraître à Varsovie, n'est pas une œuvre nouvelle du célèbre auteur des *Sans-Gîte*. Il fut publié pour la première fois — il y a une quinzaine d'années — en Galicie sous le titre plus court des *Travaux de Sisyphe*, et signé du pseudonyme désormais glorieux de Maurycy (Maurice) Zych. Malgré la rigoureuse surveillance de la censure russe, il pénétra dans le Royaume de Pologne, où il fut lu et commenté avec enthousiasme. Car en même temps qu'un ouvrage d'art, le roman de Zych était une œuvre sociale.

Qui est ce Sisyphe moderne dont les pénibles travaux ont hanté l'imagination du poète? Ce Sisyphe, c'est la nation polonaise. Tel le héros inlassable de la légende antique, elle pousse le lourd fardeau de son martyre vers la cime rêvée, caressée par le soleil d'espoir, noyée dans l'air pur de la liberté! Mais à peine les neiges blanches du sommet apparaissent-elles aux yeux éblouis, que les forces ennemies et toujours vigilantes arrachent des mains fatiguées la pierre fatale qui roule de nouveau au fond de l'abîme. Et le travail recommence, et les muscles affaiblis se raidissent et l'énergie se redresse, aiguillonnée par une nouvelle espérance.

C'est à l'école que l'auteur place la scène de son récit. L'école russe en Pologne du temps du fameux « curateur » Apoukhtine fut un véritable bagne de la jeunesse dont les affres ne s'effaceront jamais de la mémoire de notre génération. Le régime russificateur y fut appliqué à outrance. Pas une honte, pas une violence ne fut épargnée aux enfants qui ne voulaient pas, qui ne pouvaient pas oublier leur langue maternelle et leur origine. On y pliait, on y faussait les âmes faibles, on y cassait les forts. La provocation, l'espionnage, l'hypocrisie et la violence la plus brutale, telles furent les armes dont se servaient les « éducateurs » dans leur lutte avec les élèves.

Ah ! que nous reconnaissons bien — à vingt années de distance — tous nos bourreaux d'antan, tous ces maîtres, inspecteurs, directeurs et surveillants, tous ces Kriestoobriadnikoff, Zabielski, Wiechowski, Kostriuleff, bêtes malfaisantes et sinistres ! Que nous nous souvenons bien de ces heures de nuit, fiévreuses et uniques, où on cherchait dans les pages prohibées de nos poètes, dans les volumes honnis des philosophes et des sociologues, un peu de science et de beauté qui feraient oublier la « science » officielle et exécrable, destinée à fausser les esprits et à tuer les âmes !

Certes, on a bien fait d'avoir réédité le roman de Zeromski. C'est un beau livre, plein de lyrisme et d'humour, et il devient surtout d'une brûlante actualité au moment où M. Stolypine vient de lancer

du haut de la tribune de la Douma un nouveau défi à la nation polonaise, à la liberté et à la justice.

§

Ayant déjà écrit quatre volumes de contes, dont les sujets étaient empruntés à la vie des montagnards de Tatra, M. Tetmajer a voulu donner cette fois-ci, sous la forme plus ample d'un roman épique, le tableau des mœurs et de la vie des habitants de Podhalé, dont il est un des meilleurs connaisseurs, un des admirateurs les plus fidèles. Bref, il a voulu écrire une épopée des montagnes, comme M. Reymont avait fait celle de la plaine polonaise dans son beau roman *les Paysans*. Mais M. Tetmajer est avant tout un poète lyrique qui — malgré son stage à l'école parnassienne — n'a jamais pu oublier ses origines romantiques. Donc, il n'a pas voulu placer le théâtre de son action dans la réalité vivante d'aujourd'hui. Donnant libre cours à son imagination de poète, il se tourna vers ces temps reculés (XVII^e siècle) où les fiers habitants de Zakopane, excédés par la violence des seigneurs polonais, avaient levé le drapeau de la révolte, conduits par un certain messire Kostka Napierski, bâtard présumé du roi Ladislas IV.

Cette histoire sanglante, véritable épopée « du sang, de la volupté et de la mort », qui fait le sujet du roman **Maryna z Hrubego**, sert de prétexte à une série de scènes pittoresques, vivantes, cruelles et voluptueuses, non exemptes en quelque sorte de l'influence de Sienkiewicz, mais toutes imprégnées d'un beau lyrisme et du sentiment humain et humanitaire qui manque tout à fait à la fameuse *Trilogie*.

§

Ces temps-ci la mort a fauché dans les rangs de nos écrivains.

Nous avons d'abord à déplorer parmi **nos morts** la grande et noble romancière M^me^ Elisa Orzeszko. Ses livres, qui furent traduits dans toutes les langues européennes, lui ont acquis une gloire universelle. Elle fut citée naguère comme un des candidats les plus sérieux au prix Nobel. Et il y a à peine quelques mois j'ai eu à signaler aux lecteurs du *Mercure* la parution de son roman *Meïr* en traduction française de M. Kozakiewicz.

Elle commença son action littéraire au moment où le courant positiviste régnait en Pologne.

Elle mit alors son talent au service de cet idéal. Les hommes de raison, les hommes d'action — tels furent les héros de ses premiers romans qui furent tous des livres à thèses, œuvres de publiciste plutôt que de poète.

Mais peu à peu, son talent se libérait de toute influence funeste,

de toute entrave du parti pris et de la tendance. Il ne se libéra jamais du sentiment humanitaire, de l'amour de tout homme qui peine et qui souffre, d'une pitié profonde et active pour ses prochains. Et dans les livres tels que *la Brute* ou *Aux bords du Niémen*, où l'étude de l'âme humaine et de la beauté de la nature est la seule préoccupation de l'auteur, son talent a atteint la hauteur sublime de l'Art.

Maryan Gawalewicz, qui vient de mourir à Lemberg, fut pendant de longues années une des personnalités les plus populaires dans le monde des lettres et dans la société de Varsovie. Publiciste, nouvelliste, poète et romancier, directeur de revues et de théâtres, écrivain et critique dramatique, il avait un aimable talent de conteur et de feuilletoniste qui s'affermissait parfois au contact avec la vie dans certains romans de mœurs (*Mechesy-les-Néophytes*), ou bien devenait joli et subtil dans de petites pièces de théâtre (*la Barcarole*, *le Bouton*, *le Prélude de Chopin*, etc.) qui furent jouées sur toutes les scènes polonaises. D'ailleurs, le théâtre fut le grand amour de sa vie. Il dirigea successivement le Théâtre Populaire et le Petit Théâtre à Varsovie, le Théâtre Polonais à Lodz, et il meurt au poste de directeur littéraire du théâtre de Lemberg.

La vie de Mme Jadwiga, née Szczawinska Dawid, morte récemment, fut étroitement liée avec cette période trouble et difficile de la vie nationale en Pologne russe qui précéda les grands événements de 1905-1906. Tour à tour professeur, publiciste, co-directrice d'une vaillante revue radicale, *la Voix*, elle se multipliait, elle était partout où il y avait un travail social à faire, ardu, ingrat, parfois périlleux. C'était le temps où la Pologne luttait pour la sauvegarde de sa culture nationale et où de nouveaux courants sociaux d'une nuance radicale naissaient. Elle servit l'une et les autres. Au moment où les écoles n'étaient qu'un instrument de russification et d'abrutissement, elle fondait une « université volante », clandestine, où les meilleurs parmi les savants et littérateurs polonais professaient devant un auditoire jeune et ardent.

MICHEL MUTERMILCH.

VARIÉTÉS

Salomé dans la littérature. — Dans Athènes, pour clore le festin au cours duquel ils ont résolu de raser la ville prise, les vainqueurs spartiates réclament des joueuses de lyre. Silencieuses, elles arrivent, une à une, et la meneuse du chœur dit les plaintes d'Electre, lamentant son père mort, la maison aux mains de l'étranger et son frère errant aux routes de l'exil. A ces accents de malheur le stratège victorieux, Lysandre, s'attendrit. En faveur du poète et de la jeune fille, il fera grâce à la cité conquise.

C'est également à la fin d'un banquet, que Salomé fait son entrée dans la vie de la légende et de l'histoire :

Comme on célébrait le jour de la naissance d'Hérode, la fille d'Hérodias dansa au milieu de la salle et plut à Hérode, de sorte qu'il lui promit avec serment de lui donner tout ce qu'elle demanderait.

Poussée par sa mère, elle dit : Donne-moi ici sur un plat la tête de Jean-Baptiste.

Et le roi fut fâché, mais à cause de son serment et de ceux qui étaient à table, il commanda qu'on la lui donnât.

Et il envoya couper la tête à Jean dans la prison.

Et on apporta sa tête dans un plat, et on la donna à la fille, et elle la présenta à sa mère (*Saint Matthieu*, XIV, 6, 11.)

Ces deux épisodes de l'histoire de la Force Féminine sont représentatifs de deux civilisations. L'âme miséricordieuse de la Hellade, la sensualité inconsciente de l'Asie, se symbolisent dans la choreute et la danseuse. A elles deux, elles représentent tout le pouvoir de sauver et de détruire qui est dans la Femme.

L'instinct des artistes, l'intelligence divinatrice et simplificatrice de la légende n'ont voulu retenir de la vie de Salomé que cette image. A jamais, elle sera celle qui a dansé pour obtenir la tête du Prophète. Qu'importe la vérité de l'histoire devant la vérité philosophique de la légende !

Et pourtant que cette tête coupée a pesé peu dans la mémoire et l'existence de Salomé ! Elle ne mourut que quarante ans plus tard, en 72, à l'âge de cinquante-cinq ans, c'est-à-dire dans la pire vieillesse, pour son sexe, en Orient. Elle avait épousé d'abord son grand-oncle, Philippe le Tétrarque, puis, elle se remaria avec Aristobule, qui fut successivement roi d'Arménie et du pays de Chalcis. De la mère de famille — car elle eut trois fils qu'elle aima — de la reine, la légende a tout dédaigné pour ne lui concéder que la pourpre de l'homicide.

Suivant la version de la *Légende dorée* et celle de l'historien grec Calliste Nicéphore, elle se noya dans un lac gelé, dont la glace céda, s'entr'ouvrit et l'engloutit en la décapitant. *L'Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne (1) veut que ce lac se trouve en Suisse et le même auteur affirme qu'on montre en Catalogne, aux bords du *Ségré*, qui passe à Lérida, la place où disparut la fille d'Hérodias. Dans toutes les provinces on trouve trace de son passage. En Bretagne, M. Charles-Henry Hirsch la retrouve ; et elle anime son roman *la Possession*. Une chanson la représente, condamnée à danser sans trêve jusqu'à l'heure de la mort. Dans l'imagination populaire, elle se dresse comme l'incarnation de la courtisane.

Au soir d'une sédition, dans Byzance sanglante, saint Jean Chry-

(1) Tome II du dictionnaire des *Sciences occultes*, et tome XLIX de *l'Encyclopédie*.

sostome maudit Théodora, qu'il compare à Salomé. « Elle danse et « demande la tête de Jean, et on lui donnera la tête de Jean parce « qu'elle a dansé ! »

A cette voix, en qui revit la voix des nabis, sans nombre les échos ont répondu, les images se sont levées. Les images surtout. En effet, c'est aux peintres d'abord que Salomé a dû de sortir du folklore pour entrer dans la littérature. C'est eux qui ont attiré l'attention des poètes sur elle. C'est par centaines qu'elle les a séduits.

De Giotto à Aubrey Beardsley en passant par Botticelli, Vasari, Andréa del Sarto, Gambertini, Daniel de Volterra, Filipo Lipi, Dandidi, Santiogoni, Cambioso, Dürer, Van Oostanen, Vinci, Gérard Dow, Le Guerchin, Luini, Rubens, Henri Regnault, A. Glaize, Lallemand, tous ils ont aimé un instant la fille dansante d'Hérodias. Mais c'est par l'*Apparition* de Gustave Moreau qu'elle parvint au rêve des poètes récents. Dans *A Rebours*, Huysmans avait subi son attrait irrésistible.

Certes, les romantiques songèrent à sa grâce puérile et cruelle, mais ils l'évoquèrent peu. Si Hugo ne lui fait pas de place dans sa *Légende des siècles*, Théophile Gautier est hanté de son image et Gustave Flaubert la dresse, à jamais rayonnante, dans l'airain de ses phrases sans faiblesse.

Par contre aucun grand nom de notre littérature classique ne s'attache au sien. Dans sa *Mariane*, jouée l'année du *Cid* et où se trouve déjà le mouvement des imprécations de Camille, Tristan l'Hermite songe plus à la décapitation de la femme d'Hérode qu'à celle du Précurseur.

Si, dans le *Parsifal* de Wagner, Kundry s'identifie avec Salomé, Gœthe comme Shakespeare n'a eu pour elle aucune passion littéraire.

Par contre, depuis 1884, elle a été un grand motif d'inspiration. Il y a une Salomé dans tous les recueils de poèmes symbolistes, Stéphane Mallarmé, Jules Laforgue, Jean Lorrain, Albert Samain, Camille Mauclair, Bernard Lazare l'ont évoquée avant qu'Oscar Wilde en fît une sœur de Jack l'Eventreur, et Beardsley une goule hallucinante.

Pour le poète du *Jardin de l'Infante*, elle est le symbole de celle qui console le poète en l'épuisant, lorsque l'âme

> Traîne en soi l'ennui du vieil Hérode
> Et prostrée aux coussins où son mal la taraude
> Trouve à toute pensée un goût de trahison,

et qu'elle appelle la danseuse qui rôde, pour

> Fuir le désespoir qui souffre à l'horizon.

Pour Stéphane Mallarmé, il nous a légué, inachevé, le poème dramatique où son Hérodiade se proclame, en vers métalliques et d'une

chaude pureté, l'incarnation de la virginité cruelle et farouche-

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte...
Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,
Ors ignorés gardant votre antique lumière
Sous le sombre sommeil d'une terre première,
Vous, pierres où mes yeux, comme de purs bijoux,
Empruntent leur clarté mélodieuse et vous,
Métaux qui donnez à ma jeune chevelure
Une splendeur fatale et sa massive allure...

. . . . . .

..... J'aime l'horreur d'être vierge et je veux
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux
Pour le soir, retirée en ma couche, reptile
Inviolé, sentir en la chair inutile
Le froid scintillement de ta pâle clarté,
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté,
Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle!

Cette Salomé — car le poète comme la légende attribue à la danseuse ce nom de Hérodiade que la tradition orale lui donna, confondant la mère et la fille et peut-être aussi l'autre Salomé, qui était la sœur d'Hérode, en un même personnage maudit et charmant, n'est pas moins étrange que celle d'Oscar — Wilde, mais plus froide!...

« Hérodiade au clair regard de diamant », dit plus loin Mallarmé, qui, dans une autre pièce, s'exalte ainsi :

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair
Et pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair...

Sur ce thème, Jules Laforgue, dans ses *Moralités Légendaires*, a composé une sorte de récit parodique, philosophique, ésotérique, très coloré. Ici, Iokanaan est devenu une sorte de missionnaire « avec lunettes et barbe rousse... Emeraude — Archetypas restant un tyran bonhomme et faible et c'est, le jour de la fête nationale, « pétards et orphéons, pavoisements et limonades », après le défilé des autorités, dans un décor d'opérette prétentieux, que danse Salomé ;

Et enfin voici qu'un silence s'élargit, comme un épervier à mailles pâles jeté aux soirs de grande pêche ; on se levait, il paraît que c'était Salomé.

Elle entre, descendant l'escalier tournant, raide dans son fourreau de mousseline, d'une main elle faisait signe qu'on se recouchât ; une petite lyre noire penchait à son poignet ; elle détache du bout des doigts un baiser vers son père.

Et elle vint se poser en face sur l'estrade devant le rideau tiré de l'Alcazar, attendant qu'on l'eût contemplée de tout son cœur, s'amusant par contenance à vaciller sur ses pieds exsangues aux orteils écartés.

Elle ne faisait attention à personne. — Saupoudrés de pollens inconnus, ses cheveux se défaisaient en mèches plates sur les épaules, ébouriffés au front avec des fleurs jaunes et des pailles froissées, ses épaules nues retenaient, redressée au moyen de brassières de nacre, une roue de paon nain, au fond changeant, moire, azur, or, émeraude, halo sur lequel s'enlevait sa candide tête, tête supérieure mais cordialement insouciante de se sentir unique, le col fauché, les yeux décomposés d'expiations chatoyantes, les lèvres découvrant d'un accent circonflexe rose pâle une denture avec gencives d'un rose plus pâle encore, en un sourire des plus crucifiés.

Oh ! le céleste gentil être d'esthétiques bien comprises, la fine recluse des Iles Blanches Exotériques !...

Avec les héroïnes de Mallarmé et de Jules Laforgue, la *Salomé* d'Oscar Wilde n'est pas sans parenté. Elle a retenu leur symbolisme et leur ajoute un ragoût d'exotisme brutal. Un jeune poète, M. Milosz, qui s'écriait, parlant à Salomé :

Ton rire asiatique amoureux de la Mort,

résume tout ce que les poètes récents ont voulu voir dans l'enfant barbare dont la danse détruisit la pensée indépendante d'un prophète et tarit l'éloquence d'un conducteur de peuples.

C'est pour elle aussi que Vigny avait gémi sa *Colère de Samson*... C'est elle que prévoit le vieillard de l'Ecclésiaste en affirman qu'elle est « plus amère que la mort ».

« On apporta la tête dans un plat et on la donna à la fille », ce dernier mot synthétise toute la conception moderne de Salomé et c'est le mot de l'Evangéliste. Hier, lorsqu'elle rejoignit, par la magie d'un grand musicien, sous les voûtes de l'Opéra, celle que Paul Baudry a peinte, elle nous surprit encore. Héroïne d'exception dans l'art, démoniaque et forcenée à en croire une littérature d'exception, elle reste en dehors des grandes œuvres de sensibilité de notre pays. Barbare et belle, elle reste le symbole de l'animalité persistante ou originelle, dont nous voulons nous croire débarrassés. Elle est une image éclatante. Elle reste en dehors du sentiment. Pour cela, elle n'a pas eu vraiment sa place dans la littérature française (1).

ERNEST GAUBERT.

LA CURIOSITÉ

Une grande vente à Joigny. — La collection de M. Leriche : meubles, peintures, gravures, miniatures, bronzes, objets d'art.

Il y a en ce moment à Paris beaucoup de ventes, mais elles ne sont que de second ordre. Je ne vois pas grand intérêt à en parler, outre qu'elles ont lieu dans cet Hôtel Drouot, qui est intolé-

(1) Dans les *Flors d'Occitania*, de Prosper Estieu, on rencontre une Salomé parnassienne d'allure sous les ors du verbe roman.

ble par ces chaleurs. Par contre, je dois aux circonstances d'avoir ssisté à une grande vente à Joigny, et volontiers je bénis ces cir-nstances pour plusieurs raisons.

D'abord, ce me fut l'occasion de passer trois jours dans une petite lle qui est tout simplement délicieuse. Elle baigne ses pieds dans Yonne, qui coule avec une grâce nonchalante entre deux rives pissées de prairies et piquées par endroits de peupliers bruissants au oindre souffle. Joigny s'étale ensuite aux flancs d'un coteau d'où se couvrent de belles échappées sur la campagne à peine accidentée, aillée de villages dont les clochers luisent gaîment au soleil. Pour ir avec plus de plénitude de ce riant panorama, les Joviniens amis la flânerie n'hésitent pas à monter jusqu'au sommet de la colline int-Jacques, célèbre jadis par l'excellence de son vin. Ceux qui iment pas grimper peuvent se promener sur le boulevard Lesire cam, où des tilleuls magnifiques forment des voûtes de cathé-le. Joigny est encore séduisant par ses églises et par ses vieilles isons. Saint-Jean renferme une importante mise au tombeau du siècle. Les personnages en pierre, grandeur nature, offrent une le expression de douleur et de douceur. Sur la façade de l'église nt-André, on remarque quelques jolis motifs de décoration d'une aissance très pure. Saint-Thibaut s'enorgueillit d'une vierge du siècle, superbe d'attitude, que l'on eut le mauvais goût de pein-urer voici une trentaine d'années. De même, il est dommage que ait gratté la chaire, en pierre de Bourgogne, sculptée avec une e finesse. La sacristie est ornée d'une crucifixion par Albert Dürer. t une œuvre un peu froide, intéressante, sinon de premier ordre. es vieilles maisons de Joigny procurent de vives joies aux ama-s. La plupart sont du XVI^e^ siècle. A la dernière fenêtre de presque es se balance encore la poulie qui servait à monter les fardeaux grenier. Trois d'entre elles méritent particulièrement de retenir ention : celle sise en face l'église Saint-Jean et qui appartient à bé Vignot, celle de la place du Pilori et celle de la rue Bourg-le-mte, sur laquelle furent sculptés des sujets religieux, mais que vandales ont rendus invisibles en les tailladant. La maison de bé Vignot est la mieux conservée. Elle est même à peu près cte à l'extérieur comme à l'intérieur. La porte d'entrée possède re son vieux loquet et la fenêtre de gauche sa grille ancienne. restes d'ameublement Louis XIII garnissent encore quelques s.

visitant Joigny en détail, j'ai pensé une fois de plus que nous s chercher au loin, en Italie ou ailleurs, des vestiges ou des cts du passé, alors que la plupart des petites villes de France aient satisfaire notre passion des choses d'autrefois, contenter nostalgie des temps révolus.

Un pareil cadre convenait bien à la collection de M. Leriche. Il e
été dommage de l'en arracher pour la transporter à Paris et l'exhib
à l'Hôtel Drouot, où tout le monde convient que l'on y étouffe, q
l'on s'y écrase, que l'on s'y sature de microbes. Il faut félicit
M. Deffaux, commissaire-priseur de Joigny, et M. Arthur Bloche,
célèbre expert, d'avoir dispersé sur place la collection Leriche. E
ont donné là l'exemple d'une sorte de décentralisation qu'il sied d'a
prouver et dont on souhaiterait que l'usage se propageât. Pourqu
tout concentrer à Paris ? Est ce que les marchands et les amateur
avec tous les moyens actuels de communication, hésitent à se dépl
cer ? Je dirai même que c'est un plaisir pour moi. Ils étaient tous
Joigny. J'y ai vu MM. Guérault, Girard, Keller, Baudoin, B
Simon, de Paris; et Mme Chambon, de Fontainebleau; et Mme Prive
de Dijon; et M. Styre, de Tonnerre; et M. Lachaise, de Mâcon, et
Tous semblaient en partie d'amusement !

En vérité, il y avait plaisir à voir la collection Leriche installée da
un vaste local, bien éclairé et bien aéré, où chacun était assis et
l'aise, au lieu d'être debout et bousculé comme à Paris.

Les vacations durèrent trois jours et furent admirablement condu
les par M. Deffaux. Il y eut des enchères mouvementées. M. Guéra
de Paris, et Mme Chambon, de Fontainebleau, entrèrent d'abord
lutte au sujet d'une superbe pendule du XVIIIe en forme de viol
en laque noire, décor d'or à sujets dans le goût chinois, richeme
ornée de bronzes ciselés et dorés. M. Bloche en demandait 5.000 f
mais telle était l'ardeur de convoitise que cette pièce fut adjug
13.000 fr. à M. Guérault.

Un ameublement de salon Louis XVI, en ancienne tapisserie d'A
busson, suscita le même entrain. Les enchères ne tardèrent pas
passer de 20.000 à 30.000. Ce fut M. Lowengard qui se rendit acqu
reur de ce mobilier au prix de 32.000 francs.

Le portrait de Chardin, par lui-même, pastel d'un vigoureux dessi
mais un peu abîmé, ne dépassa pas 9.600 fr. sur demande de 12.000 f
Il resta à la comtesse de Béarn.

Le bureau de Lancret, en bois noir, orné de bronzes ciselés, mérita
de faire mieux que 1.050 fr. De même le *Portrait de gentilhomm*
de François Pourbus, qui ne dépassa pas 2.300 fr. De même encore
Portrait de Pierre Mangot, seigneur d'Orgères, par Lancret, d
les enchères s'arrêtèrent à 1.250 fr., malgré la finesse de touche
cette œuvre.

Les gravures et les meubles se dispersèrent à des prix élevés. L'e
semble donna un total d'environ 140.000 fr., alorsque l'on ne pouv
guère espérer qu'une centaine de mille francs.

Joigny a donné un exemple que je souhaiterais voir suivre p
beaucoup de villes. Bravo, les « Maillotins » !

MEMENTO. — Ce qui restait de la bibliothèque de feu M. Alfred Bégis t dispersé à l'Hôtel Drouot le 27 mai. Un manuscrit célèbre, *le Journal la Bastille*, document fort intéressant pour l'histoire de Paris, fut jugé 10.100 fr. à un amateur contre le Musée Carnavalet, qui ne put le usser qu'à 10.000 francs.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

pold Delisle : *Instructions élémen-aires et techniques pour la mise et le maintien en ordre des livres d'une Bibliothèque;* Champion. 2 »

Esotérisme.

de Cauzons : *La Magie et la Sor-ellerie;* Dorbon aîné. 5 »
archy Jeannez : *Essai de Grapho-gie scientifique;* Albin Michel. 3 »
re d'Olivet : *Histoire philosoph. du genre humain;* Chacornac, 2 vol. 20 »
Clef ou explication des divers points et termes principaux employés par Jacob Boehme dans ses ouvrages, trad. de l'allem. ; Dorbon. » »

Histoire

y Borel : *Une Ambassade Suisse à aris, 1663 ; ses aventures et ses xpériences ;* Fontemoing. 7 50
Cabanès : *Les Morts Mystérieuses e l'Histoire,* nouv. éd. rev. et augm. ichel. 3 50
lré Fribourg : *Discours de Danton ;* achette. 3 50
Herpin : *Armand de Chateaubriand Correspondant des Princes entre la France et l'Angleterre (1768-1809) ;* Perrin. 5 »
Jean Hervez : *Le Parc aux Cerfs et les Petites Maisons Galantes ;* Biblio-th. des Curieux. 15 »
Albert Savine : *La Vie au barreau. Souvenirs de Pierre-Nicolas Ber-ryer ;* L. Michaud. 1 50

Littérature

Emm. Glaser. *Le Mouvement lit-raire, 1909;* Ollendorff. 3 50
de Gourmont : *Muses d'aujour-hui. Essai de physiologie poéti-ue ;* « Mercure de France ». 3 50
e Haumant : *La Culture française Russie ;* Hachette. » »
éric Lachèvre : *Le Livre d'Amour Hercule de Lacger. Vers pour Iris (Henriette de Coligny, comtesse de la Suze) publiés sur le ms. origin. ;* Sansot. 2 »
Jean Moréas : *Variations sur la Vie et les Livres ;* « Mercure de France ». 3 50
Ed. Pilon : *Portraits tendres et pathé-tiques ;* « Mercure de France ». 3 50

Musique

Beck : *La Musique des Trouba-ours ;* Laurens. 2 50
Louis Laloy : *La Musique Chinoise ;* Laurens. 2 50

Philosophie

odore Gomprez : *Les Penseurs de la Grèce, III;* trad. de Aug. Reymond; an. 10 »

Poésie

rosa : *L'Aile Invisible ;* Stock. 3 50
d de Bengoechea : *L'Orgueilleu-Lyre ;* B. Grasset. 3 50
Cocteau : *Le Prince Frivole ;* Mercure de France ». 3 50
Duchosal : *Posthuma,* poésies d. ; Lausanne, Payot. 3 50
nd Gregh : *La Chaîne éternelle ;* squelle. 3 50
ste Jehan : *Le Roman du Coq ;* ve. » 50
Fabien Mauris : *Satire sur Chantecler ;* Lyon, Cumin et Masson. » »
Léon Néel : *Au bord du Nid ;* Soc. fr. d'impr. et de libr. » »
Nelson Conytigne : *La Maison de la Morte ;* Soc. Philotechn. » »
Georges Périn : *Le Chemin, l'air qui glisse...* B. Grasset. 3 50
Charles de Saint-Cyr : *Matines ;* M. Ri-vière. 3 50
Stanislas Vignial : *Les Voix Contra-dictoires ;* « Vers et Prose ». 3 »

Publications d'Art

Henri Bouchot : *La Miniature Française, 1750-1825 ;* Emile-Paul. »

Questions militaires

Ernest Picard et Victor Paulier : *Mémoires et Journaux du Général Decaen, 1793-1799 ;* Plon. 7

Questions religieuses

Saint-Ardon : *La Vie de Saint Benoît d'Aniane,* tr. par Baumes; Bloud. » 60

Ausone : *La Correspondance d'Ausone et de Paulin de Nole,* publ. par P. de Labriolle ; Bloud. » 60

J.-L. Courcelle-Seneuil : *Les Dieux Gaulois d'après les monuments figurés ;* Leroux. » »

S. E. le Cardinal Mathieu : *Œuvres oratoires. Lettres pastorales et discours académiques ;* Champion. 6

Fréderic Mistral : *La Genèsi,* trad. prouvençau, etc. ; Champion. 5

J. Ruinaut : *Le Schisme de Photius* Bloud. »

Saint Fortunat, *Vie de sainte Radegonde, reine de France,* publ. Re Aigrain ; Bloud. »

Dr Ch. Vidal : *Religion et Médecine* Bloud. 3

Roman

Aug. Bailly : *Les Prédestinés ;* B. Grasset. 3 50

Léon Barry : *Le Voyage d'Hélène ;* Lemerre. 3 50

Andrée Bearn : *Les Mendiants d'impossible ;* Toulouse, « Poésie ». 3 50

Marcel Boulenger : *Le Pavé du Roi ;* Laffitte. 3 50

Johan Bojer : *Sous le ciel vide,* trad. par P.-G. La Chesnais ; Calmann-Lévy. 3 50

André Castaigne : *Les Jolies « Bill Toppers » ;* Ollendorff. 3 50

A. Conan Doyle : *La Merveilleuse Découverte de Raffles Haw,* trad. par Alb. Savine ; Stock. 3 50

Alphonse Daudet : *Tartarin de Tarascon ;* Flammarion. » 95

Delly : *Esclave... ou Reine ;* Plon. 3 50

Didier de Roulx : *L'Humble demeure ;* Ed. de la « Jeune Ecole ». 3 50

Claude Farrère : *Les Petites Alliées ;* Ollendorff. 3 50

Charles Folley : *La Chambre au Judas ;* Tallandier. 3 50

Ed. de Fréjac : *Alviane et César ;* L. Michaud. 3 50

A.-K. Green : *Le Médaillon,* trad. de l'angl. avec l'autor. de l'auteur par H.-D. Davray ; Hachette. 1 »

Gustave Guiches : *Un Monsieur très bien ;* Fasquelle. 3

Pierre Guitet-Vauquelin : *Le Sang des Vignes ;* Fasquelle. 3

Robert Havard de la Montagne : *Leurs Fils ;* B. Grasset. 3

Renée Lafont : *L'Appel de la Mer* « Vers et Prose ». 3

P. Loti : *Le Château de la Belle-au-Bois-Dormant ;* Calmann-Lévy. 3

M. Montégut : *Le Mur ;* Juven. »

Charles-Louis Philippe : *Dans la Petite Ville ;* Fasquelle. 3

Louis Pirandello : *Feu Mathias Pascal,* trad. par Henri Bigot ; Calmann-Lévy. 3

Guy de Pourtalès : *La Cendre et la Flamme ;* Juven. 3

Albert Quantin : *Histoire Prochaine* Fasquelle. 3

Edouard Rod : *Le Glaive et le Bateau ;* Fasquelle. 3

Raymond Schwab : *Regarde de tous tes yeux ;* B. Grasset. 3

Robert de Traz : *Vivre ;* Perrin. 3

Mark Twain : *Les Peterkins et autres contes,* trad. par François de Gail « Mercure de France ». 3

Willy : *Mangis en Ménage ;* Mérican 3

Sciences

J. Bretonnière : *Le Vol plané ;* Dunod et Pinat. 1 50

Ed. Claparède : *La Psychologie animale de Charles Bonnet ;* Genève Georg. »

Stephane Leduc : *Théorie physico-chimique de la Vie et Générations spontanées ;* Poinat. 5

Sociologie

Henri Clouard : *La « Cocarde » de Barrès ;* Nouv. Libr. Nation. » »

Manuel Devaldès : *Réflexion sur l'individualisme ;* Le Libertaire. 1 »

George Fonsegrive : *L'Etat Moderne et la Neutralité Scolaire ;* Bloud. » 60

Dr Grasset : *L'Evangile et la Sociologie ;* Bloud. »

Dr Gustave Le Bon : *La Psychologie Politique et la Défense sociale* Flammarion. 3

Albert Milhaud : *La Lutte des Classes*

travers l'Histoire et la Politique; ibr. scient. et philos. 2 50

R.-P. Schwalm : *Leçon de Philosophie sociale ;* Bloud. 4 »

Théâtre

Ferdinand Herold : *Maison seule,* ièce en 3 actes ; « Mercure de Fran- ». 2 »

C. Ribéry : *Il était une fois*, pièce en vers, en trois actes, pour jeunes filles ; Paulin. 2 »

Voyages

ne de Flandresy et Etienne Mellier : *alence;* Bloud. » »

Maurice Toussaint : *Les Etapes de l'Est;* Bloud. 1 50

MERCVRE.

ÉCHOS

propos du Musée de Genève. — Une exposition d'art musulman. — Une e de M. J. Ecorcheville. — Monument Calemard de la Fayette. — Publica- du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

propos du Musée de Genève.

Mon cher Vallette,

suis fort heureux que M. Cartier, directeur du Musée d'Art et d'His- de Genève, me donne, par sa lettre, l'occasion de reparler de la si- on dans cette ville des collections ethnographiques. En somme, il ne ontredit que sur des points secondaires. J'ai eu tort d'appeler Musée rlogerie le Musée des Arts Décoratifs : mais cette petite erreur est ex- ble, car le bâtiment où était logé ce Musée s'appelle École d'Horloge- t il s'y trouve en effet deux collections de montres, l'une de montres res, l'autre surtout de mouvements. La collection du Haut-Nil se trou- u côté des reliures d'une part, et de moulages du trésor de Mycènes utre. C'est tout cet entourage — que M. Cartier ne nie pas — qui ait paru bizarre. Si le possesseur de la collection l'a léguée au Musée rts Décoratifs, il a commis une bêtise qu'il convient de réparer, et compte pour cela sur M. Cartier.

sons aux « croûtes locales ». Qu'on assure aux tableaux et aux statues leur qu'il y a à Genève une place digne d'eux, je n'ai jamais songé à tiquer. Je les connais très bien, ces belles choses, car, n'en déplaise à artier, ni mon séjour de cet hiver à Genève n'était le premier — bien le vingtième — ni ma spécialité actuelle, ethnographique, ne me veugle pour toute peinture, ou sculpture, qui ne serait pas « sauvage ». contraire : et c'est précisément parce que je me crois capable de dis- si un tableau, quelle qu'en soit l'école, est une croûte, que j'ai ré- . C'est un travers des villes de province en France que d'assimiler à uté artistique l'intérêt historique local. Genève n'est pas ville de pro- mais Capitale : raison de plus pour ne pas tomber dans le travers é. Or, de nouveau, on y voulait tomber de propos délibéré : on devait rir et on allait installer dans un sous-sol une très intéressante collec- objets provenant du Paraguay et du Mexique, celle de Hasler, je Il paraît que maintenant la collection est acquise et qu'on a décidé remonter à la lumière du jour. Si j'ai, fût-ce à l'aide de quelques exa- ons, contribué à ce résultat heureux — sinon pour les fameuses s locales — mes critiques n'auront pas été inutiles.

Elles ont eu cet autre effet utile d'amener M. Cartier à promettre, pe autant que ses fonctions lui en donnent le pouvoir, de faire un sort a collections ethnographiques de Genève, chose à laquelle naguère il ne pe sait nullement, éveillé ni dormant. Qu'à l'avenir ces collections restent non sous sa direction, elles seront au moins assurées de son attention disons de l'attention qu'on accorde malgré soi à une épine qui vous pique pied.

Le mieux d'ailleurs serait que M. Cartier pût s'en débarrasser. Comm je l'ai dit, il existe à Genève le noyau d'un musée ethnographique de p mier ordre : qu'on installe ce noyau dans un bâtiment spécial, et non p dans quelque coin reculé d'une grande bâtisse, et bientôt des dons affl ront. Genève vaut bien Cologne, Hambourg, Leipzig, Dresde, je suppo qui tous ont un *Museum fär Voelkerkunde* autonome. On y pourr joindre les collections préhistoriques et anthropologiques, chaque secti étant confiée à un spécialiste; et justement Genève en possède.

Croyez-moi, etc.

A. VAN GENNEP.

§

Une exposition d'art musulman, qui marquera dans les annales l'histoire de l'art, l'Exposition des chefs-d'œuvre de l'art musulman, vi de s'ouvrir à Munich pour durer jusqu'en octobre prochain. C'est le dévelo pement de ce qui avait été fait chez nous en 1903, au pavillon de Marsan : u réunion d'œuvres retraçant, par des pièces de premier ordre appartenan tous les genres et provenant des divers pays d'Orient ou d'Europe, dep les œuvres sassanides jusqu'au XVIIIe siècle, l'histoire de cet art musulm qui atteignit son apogée en Europe au Moyen âge et dont les brillan qualités décoratives n'ont jamais été dépassées. Les principales divisions cette exposition sont : l'art prémusulman ; l'art sous les califes jusqu'en 12 l'art mauresque en Espagne et dans le nord de l'Afrique jusqu'à 1500 ; l'a en Sicile jusqu'à 1500 ; l'influence orientale sur l'art scandinave au déb du Moyen âge; l'art seldjoucide en Asie mineure, Syrie, Mésopotamie Arménie de 1100 à 1400; les souvenirs des Croisades; l'art du Turkestan de la Perse occidentale de 1400 à 1500; l'art en Egypte de 1250 à 150 l'art en Perse sous les Safides (de 1502 à 1732) et ses influences sur la Rus et la Pologne; l'art de l'Inde et son influence sur les Hollandais (Rembrandt l'art de la Turquie et son influence sur celui de l'Italie et de l'Allemagn les peintres européens en Turquie et en Perse; la comparaison des arts textil de l'Orient et de ceux de l'Europe, etc., vaste leçon de choses fournie p les miniatures, les ivoires, les bois sculptés, les bronzes, les orfèvreries, reliures, les céramiques, les verres émaillés, les armes, les costumes, étoffes, les tapis, etc.

On y admire, entre autres, une série de somptueux tapis persans appa tenant depuis des siècles à la maison de Bavière.

§

Une lettre de M. Écorcheville.

Notre collaborateur M. Jean Marnold a reçu et nous communique la lett suivante :

Mon cher ami,

)ans le *Mercure* du 1er juin, vous attribuez le mérite du Concert Mahler unique-
ıt à la Société des Grandes Auditions. Voulez-vous me permettre une prompte rec-
:ation ? La *Société Française des Amis de la Musique* a été associée à cette ma-
:station, elle y a contribué pécuniairement ; et j'ajouterai que, sans l'interven-
ı de cette Société, le concert Mahler n'aurait pas eu lieu, faute d'un orgue. Tous
confrères de la presse quotidienne ont tenu compte de nous, et le bon droit,
si bien que la vérité, nous obligent à vous demander de bien vouloir insérer
e rectification dans le prochain *Mercure*.
royez-moi bien, mon cher ami, votre tout dévoué.

Le Secrétaire Général,
J. ECORCHEVILLE.

§

Monument Calemard de la Fayette. — Un projet s'est formé, Puy, de rappeler aux yeux de leurs compatriotes, dans un jardin public la ville, le souvenir de deux poètes du Velay, Charles Calemard de la ette, l'auteur du *Poème des Champs* (1815-1901), et Olivier Calemard la Fayette (1877-1906), son petit-fils, l'auteur du *Rêve des Jours* et de *Montée*, qui collabora au *Mercure de France*.

n comité de patronage s'est constitué pour l'érection de ce monument ; e compose de MM. Maurice Barrès, Pierre de Bouchaud, Charles-Brun, sident de la Fédération Régionaliste française, Auguste Dorchain, ile Faguet, Paul Fort, A. Gazeau, proviseur du Lycée Condorcet, René l, marquis de Panat, Charles de Pomairols, Pierre Quillard, Henri de nier, Edouard Schuré, Alfred Vallette, Emile Verhaeren, Francis Vielé-fin, E. Zyromski, professeur à l'Université de Toulouse.

ne section locale du Comité comprend les présidents et les membres Bureau et du Conseil d'administration de la Société Académique, de la iété Scientifique et du Cercle Littéraire et Artistique du Puy, en outre, . Pierre Boyer, V. B. Chardonnel, Paul Le Blanc, H. Moulhiade, Jules nains et Louis de Romeuf.

es souscriptions sont reçues par MM. Pierre Fons, 14, rue Mayet, is (VIe), et Ulysse Rouchon, 20, boulevard Alexandre-Clair, Le Puy-en-ay (Haute-Loire).

§

ublications du « Mercure de France » :

USES D'AUJOURD'HUI, *Essai de physiologie poétique*, par Jean de Gour-t (*comtesse de Noailles, Gérard d'Houville, Lucie Delarue-Mardrus, ie Dauguet, Renée Vivien, Elsa Koeberlé, Hélène Picard, Jane Ca-Mendès, Cécile Sauvage, Jeanne Perdriel-Vaissière, Laurent Evrard*) : onze portraits et onze autographes. Vol. in-18, 3. 50 (15 holl. à 10 fr.).

: PRINCE FRIVOLE, poésies, par Jean Cocteau. Vol. in-18, 3. 50 (12 holl. fr.).

AISONSEULE, pièce en trois actes, par A.-Ferdinand Herold. Vol. in-18,

ARIATIONS SUR LA VIE ET LES LIVRES, par Jean Moréas (*Mme de La ette, la Vallée aux Loups, l'Epitaphe de Rabelais, la Mort et l'Ami-le Comédien, Gœthe et Shakespeare, Voltaire et la Tragédie*). Vol. 8, 3. 50. (19 holl. à 10 fr.).

PORTRAITS TENDRES ET PATHÉTIQUES, par Edmond Pilon (*Mme de Bréz la Dame du Louvre, la Vie de M. Pomme, Virginie de Maldives, la S conde Mme Danton, Balzac et Peytel*). Vol. in-18, 3.50.

LES PETERKINS et *autres Contes*, par Mark Twain, traduits par Franç de Gail. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Suivent les signatures d'une cinquantaine de sénateurs et d'environ cent députparmi lesquels on remarque les noms d'un grand nombre de parlementaires. *Paris-Journal*, 3 juin.

Fons salsula.— Titre d'une poésie de François-Paul Alibert.— *L'Occident*, déce bre 1909.

Nous l'avons vu [un lapin nommé Bertrand], un jour, aux prises avec un énorm chien de montagne qui ne passait pas pour commode. Bertrand ne fit, avec s pattes, qu'une bouchée de ce molosse. — J.-V. LABORDE, cité par HENRY COUPIN, *Revue*, 1er juin.

Tout cela est, faut-il le dire, malin comme une troupe de singes, mais de ces si ges qui ont sucé le miel de l'Hymette et bu de l'hypocrène aux coupes des Mus — FRANÇOIS DE NION, *l'Echo de Paris*, 21 avril.

Dans son cœur le Jeune-France nourrissait des tempêtes. — ADOLPHE BASCHC *Echo de Paris*, 27 mai.

Il y a quelque temps, le service de la Sûreté était prévenu que deux soldats, do l'un appartenait à la garnison de Paris, ainsi que la maîtresse de l'un d'eux, e — *Le Matin*, 28 avril.

Coquilles.

En cas de repos du destinataire, ils [les objets] seront renvoyés à l'expéditeu — *Les Nouvelles*, 4 mai.

L'UNION DES FEMMES PEINTES ET SCULPTEURS. — Sous-titre. *L'Univers*, 19 mai.

Louise Labé, la belle cordelière. — Sommaire de *l'Occident*, décembre 1909.

Jamais on n'avait entendu déflorer si haut l'attitude de Mgr Merry del Val.— *L Débats*, 19 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

JEAN DE GOURMONT

ıses d'Aujourd'hui, **Essai de Physiologie poétique** (*Comtesse de Noailles, Gérard ouville, Lucie Delarue-Mardrus, Marie Dauguet, Renée Vivien, Elsa Kœberlé, ène Picard, Jane Catulle Mendès, Cécile Sauvage, Jeanne Perdriel-Vaissière, rent Evrard*), avec 11 portraits et 11 autographes. Vol. in-18 ..... **3 50**

JEAN MORÉAS

riations sur la Vie et les Livres Vol. in-18. .. **3 50**

EDMOND PILON

rtraits tendres et pathétiques Vol. in-18. .... **3 50**

MARK TWAIN

s Peterkins et autres Contes, traduits par François de Gail. Vol. in-18..... **3 50**

JEAN COCTEAU

Prince Frivole, poésies. Vol. in-18..... **3 50**

A.-FERDINAND HEROLD

ıisonseule, pièce en 3 actes. Vol. in-18..... **2 »**

LÉON PASCHAL

thétique nouvelle fondée sur la Psy-ıologie du Génie. (I. Préliminaires. — II. Le Génie, sa Psychologie et ses Modes de création. III. Les Problèmes de l'Art et de la Beauté). Vol. in-8..... **7 50**

PAUL LAFOND

Aube romantique. **Jules de Rességuier et ses amis,** avec un portrait à l'eau-forte. Volume 8..... **3 50**

ÉMILE SICARD

s Marchands, roman. Vol. in-18..... **3 50**

ENRIQUE LARRETA

Gloire de don Ramire, **Une Vie au temps de Philippe II,** traduit l'espagnol par Remy de Gourmont. Vol. in-18..... **3 50**

E. DE ROUGEMONT

lliers de l'Isle-Adam, **Biographie et Bibliographie,** avec un portrait, deux ographes et un tableau généalogique. Vol. in-18..... **3 50**

Paraîtra le 25 Juin

VERS ET PROS

« *Défense et Illustration* » de la haute
ture et du lyrisme en prose et en poés

ÉMILE GODEFROY : *Éloge de* MORÉAS
LEGRAND-CHABRIER : *En hommage à* JULES RENARD
GEORGES RODENBACH, JEAN MORÉAS : *sur* LAMARTINE
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
MAURICE MAETERLINCK : *Étude sur* J.-H. FABRE
STUART MERRILL, ALBERT MOCKEL
HENRI GHÉON : *sur* " *La Porte Étroite* " *d'*ANDRÉ GIDE
GUY LAVAUD, PAUL FORT

LE SONGE D'UN SOIR D'AMOUR

POÈME THÉATRAL PAR
HENRY BATAILLE

ALFRED VALLETTE : *Le Monument* PAUL VERLAINE
GEORGES MARLOW, M. MALAKASSIS
TANCRÈDE DE VISAN : *Étude sur* BERGSON
ROBERT BROWNING, GILBERT DE VOISINS, ALFRED JARRY
HUGUES REBELL, PIERRE FONS, MARIA STAR
ÉMILE BERNARD : *Étude sur* ÉLÉMIR BOURGES, ANDRÉ SALMON
A. DE BENGOECHEA, EMILE HENRIOT, CLAUDE LORREY
JULIEN OCHSÉ

Notes PAR JULIEN OCHSÉ, ANDRÉ SALMON, T. DE VISAN
LOUIS MANDIN, EDMOND JALOUX

TOME XXI
Sixième année

AVRIL-MAI-JUIN
1910

ABONNEMENT
France : 10 fr.; *Étranger :* 12 fr.

ABONNEMENT DE DEUX ANS
France : 17 fr.; *Étranger :* 21 fr.

15, RUE RACINE, PARIS (VI^e^)

)FFICIERS MINISTÉRIELS

annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

à Paris, **av. de l'Observatoire, 13.** Rev. **15.500** fr. **M. à pr. : 210.000** fr. à Paris, **av. du Parc Montsouris, 27.** Rev. **6.100** fr. **M. à p. : 95.000** fr. juin, 1 h., ét. THOMAS, not. à Montrouge, 53, ins. S'ad. Me PLOCHE, not. à Paris et

---

av. Grand Terrain de 615 m., rue Ranelagh, 37 **M. à p. : 60.000** fr. Créd. ns. A adj. ench., ch. not., 21 juin. S'a- MOISY, not., 9, r. Grenel'e.

ARIS (Terrains du Champ de Mars)

ench. Ch. des Not. Paris, 28 Juin 1910.

AINS 1° Ave ELISÉE-RECLUS. 480 m. **M. à p. : 350** fr. le m.; 2° et 3° ES-FLOQUET et rue THOMY-THIERRY, un. **M. à p. : 230** fr. le m. S'ad. aux AHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, rue dép. de l'ench.

2, R. MADAME Cce : 232 m. Rev. b. 13.250 fr. **M. 0.000** fr. ; adj. s. 1 ench. ch. not., 28 r, not., 11, r. St.-Florentin.

---

t Palais de Justice, à Paris, le jeudi 7 juil- t 1910, à deux heures :

NDE FERME de **MAROLLES**

LLES canton d' **ARPAJON** (Seine-et-Oise)

ET BOIS Contenance : 162 hectares environ.

enu net : 15.620 francs environ.

ise à prix : 513.331 fr.

A DURAND (SEINE-ET-OISE)

mune de **CORBREUSE** canton de Dourdan

ET BOIS Contenance : 97 hectares environ. Revenu net : environ. **Mise à pr. : 163.334** fr. MMes CORTOT, RATIER, RÉGNIER et ADAM, ris ; à Mes TOLLU, notaire à Paris, JOZON, beil, et à M. PERRIN, géomètre à Dourdan 9).

M^on d'ANGLE, r. de la Tour, 102, et R. Eug. DELACROIX, 18, R. br.: 30.000 fr. **M. à p. : 450.000** fr. Adj. 1 ench., ch. not., 21 juin, Me AMY, not., 105, r. la Pompe.

Adj. ét. Me ARON, not. 28, av. Opéra, 18 juin 1910, 4 h. d'un **FONDS de COMMERCE de DÉCOLLETEUR** à Paris, 6, rue des Cassettes, compr. clientèle, matériel, et droit au bail (faillite de M. PACHE). **M. à p.** (peut être baissée) : **50.000** fr. Marchandises en sus consign. 5.000 fr. S'adr. à Me ARON, not., et à M. PRUVOST, Syndic, à Paris, 5, rue Ancienne-Comédie.

Adjon et. Me ARON, not., 28, av. Opéra, 18 juin 1910, 4 h. d'un **FONDS DE COMMERCE de CHARCUTERIE,** à Paris, 80, r. des Petits-Champs, compt clientèle, matériel, et droit aux baux (faillite feu Barrère). **M. à p.** (pt être baissée) : **80.000** fr. March. en sus, consign. 5.000 fr. — S'ad. à Me ARON, not., et à Me PRUVOST, synd. à Paris, 5, r. Ancienne-Comédie.

R. DE BRUXELLES, 28. Mais. 416m70. R. br. : 15.830. **Mise à prix : 175.000** fr. Adj. 1re ench. Ch. not., 5 juil. Mes LEFEBVRE et GASTALDI, 5, r. Drouot.

Maison à Paris, 325, r. Vaugirard, 684m. R. br. : 7.749 fr. **M. à p. : 70.000** fr. **Maison à Boulogne-s/S.** 975 ares. R. br. : 5.525 fr. **M. à p. : 40.000** fr. Adj. ch. not., 5 juil. Me POISSON not., 196, boul. Malesherbes.

BRY-s/Marne. Belle Propriété compr Grande Maison confort mod., vastes communs, grand jardin. R. de Joinville, 24 et Ch.-de Halage. 18.742 m. clos de murs. **M. à prix : 50.000** fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des Not., Paris, le 5 Juillet. S'ad. Me DITTE, not., 10 bis, boul. Bonne-Nouvelle.

Ville de Paris (Terrains du Champ de Mars).

A adj. sur 1 ench. Ch. des Not. Paris, le 5 juillet 910.

2 TERRAINS Av. Charles-Floquet et r. Thomy-Thierry. Sces : 495 m. et 465 m. **M. à p. : 235** f. le m. S'ad. aux not. : Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, rue Auber, 11, dép. ench.

BULLETIN FINANCIER

Le marché financier ne présente pas un sensible changement sur la quinzaine dernière. français cote 98.90, le 2 1/2 anglais 81.75, l'Extérieure espagnole 4 o/o 98, le Consol 4 o/o 95.30, le 5 o/o 1906 103.90, le 4 1/2 1909, 101.42.

Les établissements financiers, toutefois, ont légèrement fléchi. Nous trouvons le Crédi à 800, le Lyonnais à 1410, le Comptoir à 840, la Société Générale à 730, la Banque de Pari le Crédit mobilier à 729.

Les chemins de fer ont également perdu un peu de terrain : l'Est s'inscrit à 910, I 1297, le Nord à 1740, l'Orléans à 1385, le Métro à 585.

Du côté des affaires, on note une assez grande animation. Les grands établissements — Crédit Lyonnais, Comptoir, Société Générale, Banque de Paris — viennent d'ouvrir l français aux chemins de fer américains, en offrant au public à 485 fr. 600.000 obligations remboursables en vingt ans et productives d'un intérêt annuel de 20 fr. Sur ce nombre titres proviennent de la Compagnie Chicago-Milvankee-Saint-Paul, et 100.000 titres de l gnie Cleveland-Cincinnati-Saint-Louis.

En même temps, le Comptoir d'Escompte, secondé par la Société Générale et la pl établissements financiers, offre au public 126.000 actions de 500 fr. chacune, dont le m destiné à porter de 17 à 80 millions le capital social de la nouvelle Compagnie des Omn

On sait que la concession de la Compagnie des Omnibus a pris fin le 31 mai dernie aussi que cette compagnie a obtenu une nouvelle concession qui durera jusqu'en 1955.

Pour répondre à cette situation nouvelle, les actionnaires de la Compagnie ont décidé der, à partir du 8 juin jusqu'au 24, au remboursement intégral des 13.550 actions anci amorties. En outre, tout le capital ancien sera représenté dans la nouvelle société par 3 tions de jouissance, auquel s'ajoutera le capital fourni par les 126.000 actions nouvelles. ble, soit un capital de 80 millions, recevra un intérêt annuel minimum de 4 o/o. Les p d'actions de jouissance ont un droit de préférence à la présente souscription. Il leur e 3 1/2 actions nouvelles pour 1 ancienne. Les versements sont exigibles : 1/4 en souscr au 31 décembre prochain, 1/4 au 30 juin 1911, le dernier quart le 31 décembre 1911.

Le Masque d'Or.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

VOYAGE D'EXCURSIONS
Aux Plages de la Bretagne

Tarif G. V. nº 5 (Orléans)

Du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets de voyage d'excursions aux plages de Bretagne, à prix réduits, et comportant les parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questemberg, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

Durée : 30 Jours

Prix des Billets (aller et retour) : 1re classe, 45 fr. — 2e classe, 36 fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

En outre, il est délivré au départ de toute station du réseau d'Orléans pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement des billets spéciaux de 1re et 2e classe réduits de 40 o/o, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, viâ Tours : 1re classe, 55 fr. 50 — 2e classe, 37 fr. 40.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITER

BILLETS DIRECTS SIMI

DE PARIS A RO
ET A VICHY

La voie la plus courte et la pide pour se rendre de Paris est la voie ***NEVERS-CLERI FERRAND :***

De Paris à Royat

1re classe, 47 fr. 70. — 2e classe, 3e classe, 21 fr.

De Paris à Vichy

1re classe, 40 fr. 90. — 2e classe, 3e classe, 18 fr.

ard GRASSET, éditeur, 61, rue des Sts-Pères, PARIS

IX NATIONAL DE POÉSIE

Bourse de Voyage 1910

RICE LEVAILLANT

e Temple intérieur

POÈMES

. in-16 (3e édition)..... 3 50

Viennent de paraître :

OND SCHWAB

GARDE DE TOUS TES YEUX

— Nouvelles —

in-16..... 3 50

VULLIAUD

PENSÉE ESOTÉRIQUE DE LÉONARD DE VINCI

in-16 (reproduction du Bacchus-d'Aix-La-Chapelle)... 2 »

GAILLARD

IILE AUGIER ET LA COMÉDIE SOCIALE

in-8..... 6 »

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.